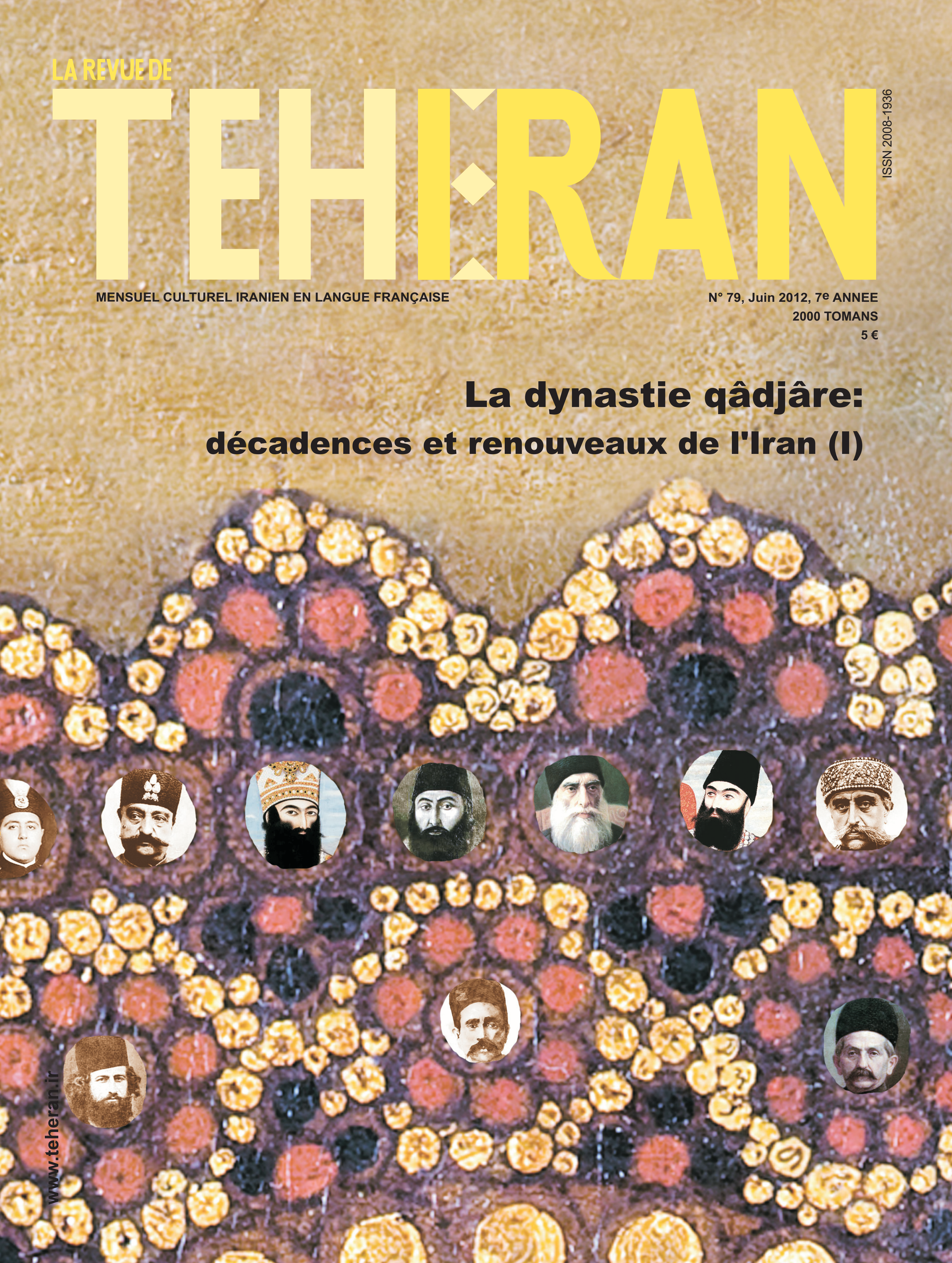
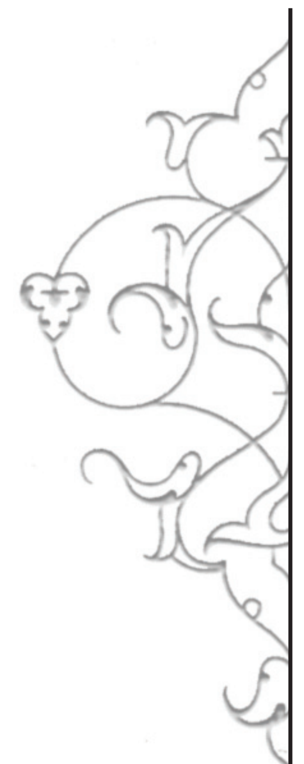


LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 79, Juin 2012, 7e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
La dynastie qâdjâre:
décadences et renouveaux de l'Iran (I)
www.teheran.ir



Recto de la couverture:

Détail d'une couronne qâdjâre.
Enchâssés dans la couronne, des portraits de personnalités de la période qâdjâre; de gauche à droite: Ahmad Shâh, Nâssereddin Shâh, Fath'Ali Shâh, Amir Kabir, Azed-ol-Molk, 'Abbâs Mirzâ, Mozaffaredin Shâh, Mirzâ Koutchak Khân, Sattâr Khân et Sardâr As'ad Bakhtiâri

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

www.teheran.ir







Premier mensuel iranien
en langue française
N° 79 - Khordâd 1391
Juin 2012
Septième année
Prix 2000 Tomans
5 €





Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Repères

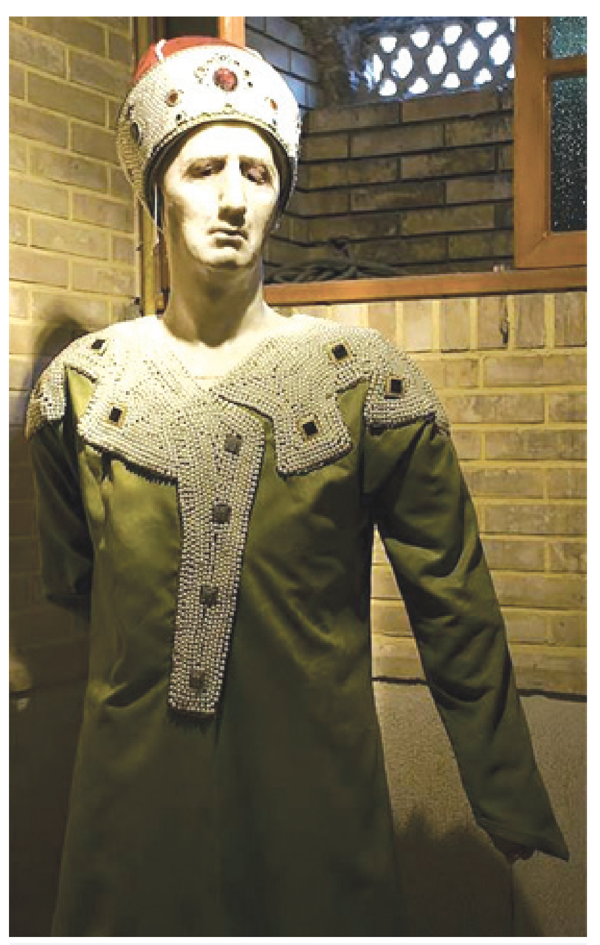
Entretien

** Naghâshi-khatt, "Bismillah al-Rahmân al-Rahim"*
(Grâce au nom de Dieu, le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux), œuvre d'Esrâfil Shirtchi.

La dynastie qâdjâre

Djamileh Zia

Les Qâdjârs ont régné en Iran de 1779 à 1925. Au cours de cette période, des évènements importants ont eu lieu en Iran dont les effets persistent encore. Les interventions de la Russie et de l'Angleterre pour mettre l'Iran sous tutelle se sont intensifiées au XIXe et au début du XXe siècle. L'Iran a perdu près d'un tiers de ses territoires dans les guerres avec la Russie. A la suite de la Révolution Bolchevique, l'Angleterre a tenté d'avoir une main mise totale sur l'Iran en signant un accord avec le premier ministre iranien en 1919, puis a changé de tactique, compte tenu des vives réactions d'opposition soulevées par cet accord, en planifiant un coup d'Etat qui a abouti en quelques années à la destitution du dernier roi de la dynastie qâdjâre et à l'intronisation de Rezâ Shâh Pahlavi.



▲ *Statue d'Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr, musée des célébrités de Fârs, Shiraz*

La tribu qâdjâre

Les rois qâdjârs sont originaires d'une tribu turkmène. Leur ancêtre, Qâdjâr Nouyân, est un chef de guerre mongol. Quelques chefs de la tribu qâdjâre rejoignent l'armée d'Ismâ'il Ier safavide et les Qâdjârs réussissent ainsi à obtenir de hautes fonctions sous les Safavides. Le roi safavide Shâh 'Abbâs Ier divise les Qâdjârs en trois clans qu'il envoie dans des régions différentes pour neutraliser les attaques des pays voisins. Le clan envoyé à Marv et au Khorâssân a pour mission de neutraliser les attaques des Uzbeks et des Turkmènes. Le clan envoyé au nord du fleuve Arax a pour mission d'empêcher les attaques des Lezguiens, le troisième clan est envoyé à Estarâbâd, dans l'actuelle province iranienne de Gorgân. Les rois de la dynastie qâdjâre sont de ce troisième clan.

Aghâ Mohammad Khân (1779-1797)

Le grand-père d'Aghâ Mohammad Khân, Fath'ali Khân, est un chef de tribu. Nâder Shâh Afshâr l'assassine dans le Khorâssân alors qu'il accompagne le roi Tahmâsb II Safavide dans un voyage. Le fils de Fath'ali Khân, qui n'a que douze ans quand son père est assassiné, vit caché au sein des tribus turkmènes, loin de Gorgân, tout le temps du règne de Nâder Shâh Afshâr, mais attaque de temps en

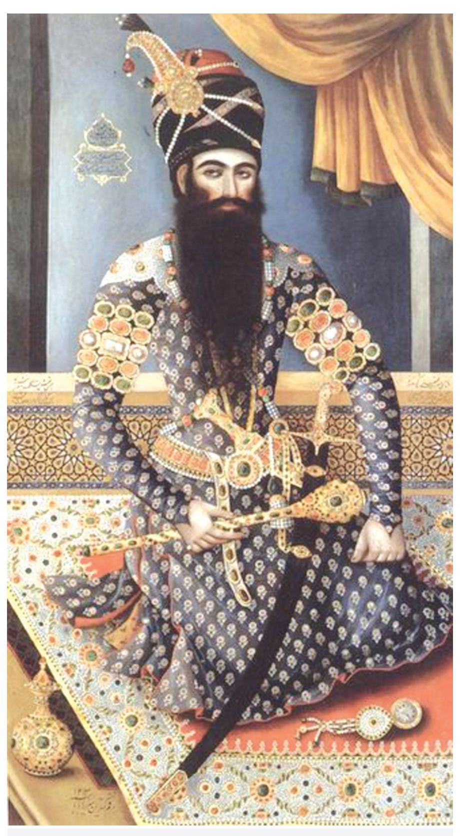
temps Gorgân et Estarâbâd. Son fils Aghâ Mohammad Khân, devenu adolescent, l'accompagne dans ces expéditions. Il est fait prisonnier par les soldats de Nâder Shâh Afshâr au cours de l'une de ces attaques et emmené au Khorâssân où il est castré par ordre d'Adel Shâh, neveu de Nâder Shâh Afshâr. Quelques temps plus tard, Aghâ Mohammad Khân réussit à fuir de sa prison et rejoint son père qui a réussi à conquérir Estarâbâd.

Après l'assassinat de Nâder Shâh Afshâr, l'Iran est plongé pendant une quinzaine d'années dans des guerres de pouvoir entre les tribus Zand et Qâdjâre. Le père d'Aghâ Mohammad Khân est tué dans une guerre contre Karim Khân Zand; celui-ci fonde la dynastie Zand (Zend). Aghâ Mohammad Khân a 17 ans à cette époque. Il est envoyé à la cour de Karim Khân Zand à Shirâz où il vit dans de bonnes conditions (sa tante est l'épouse de Karim Khân Zand) mais sans avoir la liberté de partir ailleurs. En 1779, Aghâ Mohammad Khân est en train de chasser quand il apprend la mort de Karim Khân Zand. Il s'enfuit immédiatement de Shirâz et vient à Téhéran où il se proclame roi après avoir rencontré les chefs de sa tribu. La guerre entre Aghâ Mohammad Khân et les descendants de Karim Khân Zand dure quinze ans. Finalement, Lotf'Ali Khân, le jeune roi de la dynastie Zand, est trahi par ses proches, en particulier son vizir. Aghâ Mohammad Khân peut ainsi conquérir la ville de Shirâz, où il rend aveugle et assassine Lotf'Ali Khân en 1794 et met fin à la dynastie Zand. Il se rend ensuite dans le Caucase et réprime les rebellions des gouverneurs de cette région. Il ordonne que l'on massacre les habitants de Tbilissi et que l'on détruise les églises et une partie de la ville. En 1795, de retour à Téhéran qu'il choisit comme capitale, il est intronisé, puis se rend dans le Khorâssân où il assassine le gouverneur de cette province (qui était un descendant de Nâder Shâh Afshâr). Il doit se rendre à nouveau dans le Caucase pour réprimer les rébellions des gouverneurs, ayant demandé cette fois le renfort de l'armée russe. C'est au cours de cette expédition qu'il est assassiné, dans une nuit du printemps 1797, par deux esclaves qu'il avait décidé de faire pendre le lendemain parce qu'ils avaient mangé les restes d'un melon qu'il avait gardé pour le manger lui-même.

Quelques chefs de la tribu qâdjâre rejoignent l'armée d'Ismâ'il Ier safavide et les Qâdjârs réussissent ainsi à obtenir de hautes fonctions sous les Safavides. Le roi safavide Shâh 'Abbâs Ier divise les Qâdjârs en trois clans qu'il envoie dans des régions différentes pour neutraliser les attaques des pays voisins.

Fath'Ali Shâh Qâdjâr (1797-1834)

Le deuxième roi de la dynastie qâdjâre s'appelle Bâbâ Khân (futur Fath'Ali Shâh). Il est le neveu d'Aghâ Mohammad Khân et a été choisi par ce dernier comme dauphin. Après l'assassinat d'Aghâ Mohammad Khân, les chefs de son armée vont à Shirâz et amènent Bâbâ Khân (qui est le gouverneur de la province de Fârs à ce moment-là) à Téhéran, où il est intronisé. Fath'Ali Shâh commence par supprimer ses rivaux: 'Ali-gholi Khân, le frère d'Aghâ Mohammad Khân, est rendu aveugle sur son ordre; Sâdegh Khân Shaghâghi, qui avait donné refuge aux assassins d'Aghâ Mohammad Khân, doit s'enfuir; Mohammad Khân, fils de Zaki Khân Zand, est lui aussi rendu aveugle; le propre frère de Fath'Ali Shâh, Hossein-



▲ *Portrait de Fath'Ali Shâh Qâdjâr*

gholi Khân, voulant prendre la place du roi, est également condamné à perdre la vue. Il assassine également Nâder Mirzâ fils de Shâhrokh Afshâr, ainsi que l'ancien vizir de Lotf'Ali Khân Zand parce qu'il avait réussi à obtenir un grand pouvoir sous le règne d'Aghâ Mohammad Khân.

Fath'Ali Shâh choisit en 1798 son fils 'Abbâs Mirzâ comme dauphin et l'envoie à Tabriz. En effet, la coutume des rois Qâdjârs est de donner un poste de gouverneur d'une province à leur dauphin, et c'est souvent la province d'Azerbaïdjan qui est choisie. En 1803, Fath'Ali Shâh est confronté à de graves problèmes avec les pays voisins, en particulier la Russie qui a le projet d'avoir accès au golfe Persique et envahit les territoires septentrionaux de l'Iran. L'Iran est vaincu dans les guerres avec la Russie, ce qui aboutit à la signature de deux traités selon lesquels près du tiers des territoires iraniens deviennent russes. La première période des guerres entre l'Iran et la Russie commence en 1803 et dure dix ans. Elle prend fin avec l'intervention de l'Angleterre qui joue le rôle d'intermédiaire pour la signature du traité de Golestân, selon lequel les régions de Karabakh, Ganjeh, Shaki, Shirvân, Ghoubâ, Darband, Bakou et une partie du Tâlesh, ainsi que tout le Daghestan et la Géorgie deviennent des territoires russes. La deuxième période des guerres entre l'Iran et la Russie commence en 1825 avec l'attaque surprise de la Russie au niveau des frontières iraniennes et prend fin en 1828. Cette fois encore, l'intervention de l'Angleterre aboutit à la signature du traité de Torkamântchây, selon lequel le reste du Caucase, une grande partie de la plaine de Moghân et le port de Lankarân deviennent des territoires russes. De plus, la Russie obtient le monopole de la navigation sur la mer Caspienne, l'Iran accepte que les Russes ayant commis des délits en Iran soient jugés dans leur propre pays, et l'Iran est condamné à verser 5 millions de tomans d'indemnités de guerre. Pendant le règne de Fath'Ali Shâh, l'Iran est également en guerre contre l'empire Ottoman de 1819 à 1822, mais sort vainqueur de ces guerres. Un traité de paix est signé en 1822 entre les deux pays.

Mohammad Shâh Qâdjâr (1834-1848)

Mohammad Mirzâ, fils de 'Abbâs Mirzâ et petit fils de Fath'Ali Shâh, est choisi comme dauphin à la suite du décès de son père. A la mort de Fath'Ali Shâh, il vient de Tabriz à Téhéran avec son armée (dirigée par un militaire anglais)

et Mirzâ Abolghâssem Farâhâni, son intendant pendant le temps où il était le gouverneur d'Azerbaijan. A Téhéran, Zel-ol-Soltân, le dixième fils de Fath'Ali Shâh, se proclame roi avant l'arrivée de Mohammad Mirzâ. Dans la province de Fârs, deux autres descendants de Fath'Ali Shâh se proclament également rois. Mohammad Shâh réprime les princes rebelles avec l'aide de Mirzâ Abolghâssem Farâhâni. Il est intronisé quatorze jours après son arrivée à Téhéran, en 1834. Mohammad Shâh donne le surnom de Ghâem-Maghâm à Mirzâ Abolghâssem Farâhâni et le nomme chancelier. Ghâem-Maghâm Farâhâni, personnage autoritaire, prend en main toutes les affaires de l'Etat et de l'armée et commence des réformes bénéfiques, mais un certain nombre des proches de Mohammad Shâh, qui trouvent que le chancelier les empêche d'avoir des fonctions de haut rang, changent l'opinion du roi; Mohammad Shâh ordonne l'assassinat de Ghâem-Maghâm Farâhâni en 1835.

Un problème important au cours du règne de Mohammad Shâh est celui de la région de Harât. Le gouverneur de cette région en avait proclamé l'indépendance pendant le règne de Fath'Ali Shâh, avec le soutien de l'Angleterre. Mohammad Shâh était parti en guerre contre le gouverneur de Harât à l'époque où son père, 'Abbâs Mirzâ, était le dauphin de Fath'Ali Shâh, mais il avait dû retourner à Tabriz à la mort de son père alors que son armée encerclait Harât; il avait donc fait la paix avec le gouverneur de Harât qui avait accepté de payer chaque année un impôt à l'Iran en signe de soumission. Peu de temps après l'intronisation de Mohammad Shâh, le gouverneur de Harât refuse de payer l'impôt annuel et attaque la province de Sistân. La Russie encourage Mohammad Shâh à conquérir Harât alors que l'Angleterre tente de l'en empêcher. L'enjeu, pour la Russie comme pour l'Angleterre, est de contrôler l'Afghanistan qui donne accès à l'Inde (devenu une colonie britannique); chacune de ces puissances pousse donc le roi d'Iran à agir en fonction de ses propres intérêts. Mohammad Shâh part à la conquête de Harât en 1837. L'Angleterre tente de soulever les chefs des tribus afghanes contre l'Iran mais son plan échoue; elle déclare alors que la conquête de Harât par l'Iran est un acte belliqueux envers elle et envoie ses navires de guerre conquérir l'île de Khârk, une île iranienne dans le golfe Persique. En même temps, des mouvements de révoltes populaires dans différentes régions de l'Iran sont exacerbés par les interventions secrètes de l'Angleterre, qui veut par tous les moyens empêcher



▲ *Portrait de Mohammad Shâh Qâdjâr*

le roi d'Iran de conquérir Harât. Mohammad Shâh est obligé de retourner à Téhéran dans cette situation de crise. La tentative infructueuse de la conquête de Harât porte un grave préjudice au prestige de l'Iran et devient le point de départ de la séparation définitive des régions de Harât et d'Afghanistan de l'Iran.

Nâssereddin Shâh Qâdjâr (1848-1896)

Nâssereddin Shâh commence son règne après le décès de son père, Mohammad Shâh. Lui aussi, comme les autres dauphins de la dynastie qâdjâre, a vécu à Tabriz pendant son enfance et son adolescence. Mirzâ Taghi Khân Amir-Nezâm, qui était le secrétaire de Ghâem-Maghâm Farâhâni quand celui-ci vivait à Tabriz, est son intendant. Mirzâ Taghi Khân Amir-Nezâm aide Nâssereddin Shâh à venir à Téhéran. Il est ensuite nommé chancelier par le jeune roi, reçoit le surnom d'Amir Kabir, et entreprend de nombreuses réformes dans l'armée, l'administration, le trésor public, l'enseignement, et réprime les groupes qui se soulèvent contre l'Etat, dont les bahâ'is. Il considère que ce mouvement est alimenté par l'Angleterre dont le but est d'affaiblir l'Iran, et paye de sa vie pour avoir tenté d'empêcher les puissances coloniales de s'immiscer dans les affaires de l'Iran, car les médisances des courtisans affiliés à l'Angleterre et à la Russie font changer l'opinion de Nâssereddin Shâh à son égard: tombé en disgrâce, il est exilé à Kâshân et assassiné dans cette ville sur ordre du roi. Ainsi, les réformes prennent fin, ce qui convient à l'Angleterre et la Russie.

Au cours du règne de Nâssereddin Shâh, la Russie et l'Angleterre rivalisent dans leurs tentatives de réduire la superficie de l'Iran et de rendre inefficace l'administration et l'armée iraniennes en augmentant la corruption et en réduisant le sentiment national parmi les iraniens



▲ *Photo de Nâssereddin Shâh Qâdjâr au cours de son voyage en Angleterre*

de la classe aisée. Ceux-ci agissent en faveur des puissances coloniales en jouant les intermédiaires pour ces pays étrangers, en contrepartie de bénéfices. De plus, Nâssereddin Shâh, qui est le premier roi de l'Iran de la période islamique à avoir visité les pays d'Europe, est subjugué par les choses qu'il a vues au cours de ses voyages dans ces pays; c'est peut-être en partie pour cette raison qu'il fait extrêmement confiance aux Européens, leur accorde des concessions et sacrifie ainsi les intérêts de l'Iran. Pendant le règne de Nâssereddin Shâh, l'Afghanistan et une partie du Baloutchistan sont séparés de l'Iran et entrent dans la zone d'influence de l'Angleterre; les régions de Marv, de Bactriane et le nord-est de la province du Khorâssân sont également séparées de l'Iran et entrent sous l'influence de la Russie. De plus, l'Angleterre réussit à acquérir des privilèges similaires à celles que la Russie avait obtenus suite au traité de Torkamântchây.

Après la signature du traité de Paris en 1848 dans lequel l'Iran renonce définitivement à la région de Harât, une série de concessions sont accordées aux Anglais; l'influence politique de l'Angleterre commence alors en Iran. Les concessions accordées aux Anglais sont nombreuses; ils réussissent à acquérir le monopole de la navigation sur le fleuve Karoun, et la concession de la Banque Royale, qui a le monopole de l'impression des billets de banque en Iran; Nâssereddin Shâh accorde ensuite à la Banque Royale le monopole de l'exploitation des mines d'Iran sauf les mines d'or, d'argent et de pierres précieuses. Le monopole de la vente du tabac, accordé à un Anglais en 1891, provoque de vives réactions d'opposition dans la population et chez les religieux, ce qui oblige le roi à annuler ce contrat; mais la résiliation du contrat



▲ *Nâssereddin Shâh Qâdjâr*

a des conséquences négatives, car Nâssereddin Shâh et son chancelier sont obligés de demander un prêt de 500 000 livres sterling à la Banque Royale pour payer les indemnités réclamées par la compagnie anglaise; cet emprunt est le premier contracté par l'Etat iranien.

> Au cours du règne de Nâssereddin Shâh, la Russie et l'Angleterre rivalisent dans leurs tentatives de réduire la superficie de l'Iran et de rendre inefficace l'administration et l'armée iraniennes en augmentant la corruption et en réduisant le sentiment national parmi les iraniens de la classe aisée.

A chaque fois que Nâssereddin Shâh donne une concession à un Anglais, la Russie tente d'obtenir une concession à son tour. Ainsi, le monopole de la pêche dans une partie du littoral iranien de la



▲ *Mozaffareddin Shâh Qâdjâr*

mer Caspienne est accordé à un Russe, et la Russie obtient l'autorisation de créer en Iran une Banque qui entre en rivalité avec la Banque Royale. De plus, la Russie obtient une concession lui permettant de construire une route entre le port d'Anzali et Ghazvin et d'en garder le monopole. La plus grande concession que la Russie réussit à obtenir au cours du règne de Nâssereddin Shâh est la création de la Brigade Cosaque. Cette brigade, formée par des militaires russes, réussit à avoir sous son contrôle l'armée de l'Iran. La Brigade Cosaque, officiellement au service du ministère de la guerre de l'Iran et ayant pour mission de défendre l'Iran contre les attaques des pays étrangers, se transforme peu à peu en un corps obéissant aux ordres du tsar et de la cour de la Russie, et devient une force de répression des opposants iraniens destinée à maintenir le pouvoir du roi de l'Iran en fonction des intérêts de la Russie.

Au cours des dernières années du règne de Nâssereddin Shâh, des idées révolutionnaires et des revendications de liberté ont de plus en plus cours en Iran et aboutissent à l'assassinat de Nâssereddin Shâh par un opposant politique le 30 mai 1896.

Mozaffareddin Shâh Qâdjâr (1896-1906)

Mozaffareddin Shâh est le quatrième fils de Nâssereddin Shâh. Il est choisi comme dauphin à l'âge de cinq ans et devient de ce fait le gouverneur de la province d'Azerbaïdjan où il vit près de quarante ans. Il commence son règne à l'âge de 44 ans, alors qu'il est malade et a envie de se soigner dans des cures thermales en Europe. Le trésor public est vide; la cour de l'Iran fait donc des emprunts à la Russie et à l'Angleterre pour assurer les frais de ses voyages. En 1900, la cour de l'Iran emprunte 23,5 millions de roubles à la Russie et en contrepartie, concède à ce pays les bénéfices des douanes du nord de l'Iran. L'Angleterre, qui ne veut pas être devancé par la Russie, accorde à son tour un emprunt à la cour de l'Iran et reçoit en contrepartie les bénéfices tirés de la pêche dans la mer Caspienne ainsi que de la poste, du télégraphe et des douanes du sud de l'Iran. Ainsi, les revenus les plus importants de l'Iran tombent aux mains des pays étrangers. Deux ans plus tard, la cour de l'Iran emprunte à nouveau 10 millions de roubles à la Russie pour le deuxième voyage de Mozaffareddin Shâh en Europe. Mozaffareddin Shâh est incapable de gérer lui-même les affaires de l'Iran et fait entièrement confiance à son chancelier, Amin-o-Soltân, qui œuvre en fonction des intérêts des puissances coloniales. Les concessions accordées à l'Angleterre, la Russie et la France sont plus importantes et plus désastreuses pour

l'Iran pendant le règne de Mozaffareddin Shâh que pendant le règne de son père. Le monopole de l'exploitation du pétrole du sud de l'Iran accordé à un Anglais et les autorisations accordées à l'Angleterre et à la France pour des fouilles archéologiques en Iran en sont des exemples, sans compter les concessions sur les douanes et les routes. Ces concessions appauvrissent l'Iran et exacerbent les mouvements de contestation populaire qui aboutissent à la Révolution de 1906, considérée comme un évènement très important dans l'histoire de l'Iran compte tenu de ses conséquences sociopolitiques encore perceptibles actuellement. Les historiens iraniens ont des avis divergents à propos de l'influence des puissances coloniales, en particulier de l'Angleterre, sur le cours des évènements qui ont précédé et suivi cette Révolution. Toujours est-il que Mozaffareddin Shâh signe l'ordre de l'établissement d'une Assemblée Constituante le 5 août 1906. Il signe la première Constitution de l'Iran le 28 décembre 1906 et meurt quatre jours plus tard.

Mohammad-'Ali Shâh Qâdjâr (1907-1909)

Mohammad-'Ali Shâh, fils et dauphin de Mozaffareddin Shâh, signe la première Constitution de l'Iran en même temps que son père; mais il abolit le régime de la monarchie constitutionnelle après son intronisation. Mohammad-'Ali Shâh est proche de la Russie, qui ne veut pas d'une monarchie constitutionnelle en Iran. Le 23 juin 1908, il donne l'ordre au colonel Vladimir Liakhov, commandant de la Brigade Cosaque, de détruire l'Assemblée Nationale à coups de canons. Plusieurs députés sont tués ce jour-là. Il donne également l'ordre d'exécuter plusieurs chefs du mouvement constitutionnaliste. Mais les Iraniens partisans d'une constitution se soulèvent à Tabriz, à Rasht et au sud de l'Iran, et se dirigent vers Téhéran. Les soldats du roi ne réussissent pas à arrêter leur progression. En juin 1909, les révolutionnaires arrivent à Téhéran. Le roi se réfugie dans l'ambassade de Russie avec l'accord tacite de l'Angleterre. L'Assemblée Nationale de l'Iran vote sa destitution et son exil. Son fils, Ahmad Mirzâ, qui a 12 ans, est choisi comme roi et l'Assemblée Nationale désigne un membre de la famille qâdjâre comme régent jusqu'à sa majorité.

> En 1902, la cour de l'Iran emprunte 10 millions de roubles à la Russie pour le deuxième voyage de Mozaffareddin Shâh en Europe. Mozaffareddin Shâh est incapable de gérer lui-même les affaires de l'Iran et fait entièrement confiance à son chancelier, Amin-o-Soltân, qui œuvre en fonction des intérêts des puissances coloniales.

Ahmad Shâh Qâdjâr (1909-1925)

Le règne d'Ahmad Shâh est une période très chaotique sur le plan politique et social en Iran. Le fait le plus marquant pendant le règne d'Ahmad Shâh est le contrôle de plus en plus manifeste de l'Angleterre et de la Russie sur l'Iran. Ces deux puissances coloniales avaient signé un accord en 1907 pour régler leurs différents à propos des pays asiatiques qui étaient sous leur influence, en particulier l'Iran, l'Afghanistan et le Tibet. Selon ce traité, l'Iran était partagé en trois zones, celle du nord étant sous le contrôle

de la Russie, celle du sud sous le contrôle de l'Angleterre, et la zone du milieu était laissée indépendante. L'Angleterre et la Russie laissaient tous les deux l'autre puissance coloniale avoir des concessions ainsi que le contrôle des douanes, de la poste, du télégraphe et des routes dans la zone qui leur était impartie. L'Iran s'était opposé à ce traité, en vain.

Au cours du règne d'Ahmad Shâh, le manque d'autorité du roi et du régent, et le fait qu'un certain nombre de députés sont des alliés des puissances coloniales, ne permet aucune amélioration de la situation qui empire avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale et avec le nouveau traité signé entre l'Angleterre et la Russie en 1915. Le début de la Première Guerre mondiale coïncide avec le couronnement d'Ahmad Shâh. Au cours de cette guerre internationale, des combats éclatent entre l'armée de l'empire Ottoman (allié de l'Allemagne et de l'Autriche) et les armées de l'Angleterre et de la Russie à l'intérieur de l'Iran, tout le long des frontières occidentales, malgré la neutralité de l'Iran dans cette guerre. De plus, en 1915, l'Angleterre et la Russie annulent l'accord de 1907 et signent un nouvel accord selon lequel l'Iran est désormais divisé en deux zones, celle du nord étant contrôlée par la Russie, celle du sud par l'Angleterre. Cet accord prévoit une armée de 11 000 cosaques dirigée par la Russie dans la zone iranienne contrôlée par ce pays, et une armée avec autant de soldats, appelée la police du sud de l'Iran, contrôlée par l'Angleterre dans le sud de l'Iran. De plus, les finances du gouvernement iranien sont contrôlées par une commission composée de représentants de l'Angleterre et de la Russie.


▲ *Mohammad-'Ali Shâh Qâdjâr*

Vers la fin de 1917, la Révolution d'Octobre en Russie provoque un changement radical de la situation: le gouvernement bolchevique annule le 14 janvier 1918 l'accord de 1915 signé entre la Russie et l'Angleterre. Le contrôle de la Russie sur les régions du nord de l'Iran s'affaiblit. Les bolcheviques soutiennent les républiques proclamées par les révolutionnaires iraniens dans les provinces du Guilân et d'Azerbaïdjan. L'Angleterre décide alors d'étendre son contrôle sur l'ensemble de l'Iran, et envoie des troupes au Khorâssân, à Hamedân, Ghazvin et Rasht et même jusqu'à Bakou. Ainsi, à la fin de la Première Guerre mondiale, tout l'Iran est sous le contrôle de l'Angleterre. L'Angleterre tente d'empêcher que l'Iran ait des représentants aux Nations Unies pour pouvoir faire de l'Iran un protectorat anglais, et signe avec le premier ministre de l'Iran un accord en 1919 selon lequel toutes les affaires de l'armée, de la douane et des finances de l'Iran passent sous le contrôle exclusif des conseillers anglais. Les Nations Unies refusent de reconnaître cet accord. En Iran, Ahmad Shâh est

contre cet accord signé par le premier ministre, et des soulèvements populaires importants ont lieu, en particulier dans les provinces du Guilân et d'Azerbaïdjan.

L'Angleterre, craignant de perdre son influence en Iran et voulant garder sa main mise sur le pétrole iranien dont la valeur stratégique est devenue évidente au cours de la guerre, change ses plans. En 1920, le major-général anglais William Edmund Ironside est envoyé en Iran; sa mission est de prendre le contrôle de la Brigade Cosaque installée à Ghazvin et dirigée par les militaires russes avec l'accord du gouvernement iranien, ce qu'il réussit. Ironside choisit ensuite un officier iranien ambitieux et autoritaire du nom de Rezâ Khân Mirpanj qu'il met à la tête de la Brigade Cosaque; Rezâ Khân Mirpanj reçoit ses ordres d'un militaire anglais, le colonel Henry Smith. La réorganisation de la Brigade Cosaque est la première étape d'un coup d'Etat planifié par l'Angleterre, conduit en Iran par un journaliste iranien anglophile du nom de Seyed Ziâ Tabâtabâ'i et trois membres de l'ambassade de l'Angleterre. Seyed Ziâ Tabâtabâ'i fait un emprunt à la Banque Royale pour payer les soldats de la Brigade Cosaque et leur chef, Rezâ Khân Mirpanj, afin qu'ils quittent Ghazvin et viennent occuper la capitale. La Brigade Cosaque arrive à Téhéran dans la nuit du 20 au 21 février 1921 sans rencontrer de résistance notable. Le matin du 21 février, les habitants de Téhéran qui avaient entendu dans la nuit des coups de feu et des coups de canon, voient des affiches collées aux murs dans lesquelles Rezâ Khân Mirpanj déclare qu'il a décidé de mettre fin à la situation douloureuse dans laquelle l'Iran est plongé. Le roi Ahmad Shâh, qui avait eu vent d'un projet de coup d'Etat, demande des conseils le jour-même à l'ambassadeur d'Angleterre, et celui-ci conseille à Ahmad Shâh de prendre contact avec les chefs du coup d'Etat et de répondre favorablement à toutes leurs demandes sans tergiversation. Ainsi, Seyed Ziâ Tabâtabâ'i devient premier ministre et Rezâ Khân Mirpanj obtient le poste de ministre de la guerre, qu'il garde dans les cabinets successifs. Le pouvoir de Rezâ Khân Mirpanj augmente progressivement. L'Assemblée Nationale le choisit comme premier ministre en novembre 1923. Ahmad Shâh, qui est opposé à donner encore plus de pouvoir à Rezâ Khân Mirpanj, part en Europe avec sa famille après avoir signé le décret où Rezâ Khân Mirpanj est nommé premier ministre, et ne revient plus en Iran. La fraction minoritaire de l'Assemblée Nationale tente de limiter le pouvoir de Rezâ Khân Mirpanj, en vain. En novembre 1925, l'Assemblée Nationale vote l'abolition de la dynastie qâdjâre et désigne Rezâ Khân Mirpanj comme chef de l'Etat. Le 5 décembre 1925, la Constitution de l'Iran est modifiée et la royauté est attribuée à Rezâ Khân Mirpanj, qui a changé entretemps son nom en Pahlavi. Ahmad Shâh Qâdjâr meurt à Neuilly-sur-Seine à la fin de l'hiver 1930. ■



▲ *Ahmad Shâh Qâdjâr (au milieu) et Rezâ Khân Mirpanj (à gauche)*

Sources:

-Mohammad Moïn, *Farhang-e fârsi* (Dictionnaire encyclopédique de persan), Vol. V et VI, Ed Amir Kabir, Téhéran, 1380 (2001).

-*Dâneshnameh Roshd* (l'Encyclopédie Roshd) consulté le 10 avril 2012 sur le site http://daneshnameh.roshd.ir.

-Hassan Pirniâ, Abbâs Eghbâl-Ashtiâni, Parviz Bâbâ'i, *Târikh-e Iran* (L'Histoire de l'Iran), Ed. Negâh, Téhéran, 1385 (2006), pp. 1012-1037.

Les Qâdjârs, l'empire Russe et le rôle de l'élite politique iranienne dans la première moitié du XIXe siècle

Shahâb Vahdati

La politique russe en Iran au XIXe siècle se distingue par un certain nombre de caractéristiques importantes qui permettent de considérer cette période comme une étape indépendante du développement des relations russo-iraniennes. A la base de cette nouvelle approche politique de la Russie se trouve la signature du traité de paix de 1828 de Torkamânchây, qui ouvrit la voie à une coexistence très longue entre les deux pays.

Entamées dès le XVIe siècle, les relations mutuelles entre la Russie et l'Iran, de natures amicales et pacifiques, furent fondées sur des objectifs économiques et rarement politiques. Toutefois, au début du XVIIIe siècle, d'importants changements eurent lieu dans la gestion géopolitique de la région, favorisant l'établissement de relations russo-iraniennes ayant souvent été l'objet d'ajustements. Ces changements sont associés aux activités de Pierre Ier, qui proclama la Russie empire, dans une tentative d'adéquation au modèle européen de civilisation. Il y eut alors un renforcement significatif de la politique étrangère de la Russie, ainsi que la montée de son potentiel militaire et économique. Dans le même temps, l'Iran du XVIIIe siècle, connaissant une grave crise politique, entrait dans l'une des plus désastreuses ères de son histoire, déterminée par un contact direct avec son voisin septentrional jusqu'en 1917. La Russie, possédant un potentiel militaire et politique considérable, a joué le rôle principal dans les relations russo-iraniennes. Ce fut une habitude pour la Russie, dans sa perception de son comportement vis-à-vis l'Iran, de se voir naturellement dans une situation de supériorité et comme une super puissance européenne face à un pouvoir asiatique.

Ainsi, au premier tiers du XIXe siècle, deux séries de guerres russo-iraniennes eurent lieu, dans les Caucase et Transcaucasie, avec des conséquences importantes. D'une part, la domination militaire et politique de la Russie s'affermit, cette dernière profitant du mieux qu'elle put de la faiblesse intérieure de l'Iran et des nouvelles perspectives des militaires de l'élite iranienne au pouvoir, laquelle était elle-même influencée par la Russie; d'autre part, le contact direct avec l'Iran donna l'occasion au peuple russe de créer certains stéréotypes de l'Iran et les Iraniens parus dans les pages de nombreux récits de voyage rédigés par des voyageurs russes, des diplomates et des scientifiques. Ces stéréotypes reposent sur le contraste entre «Européens» et «Asiatiques», dans lequel les Russes se voient en tant qu'Européens.

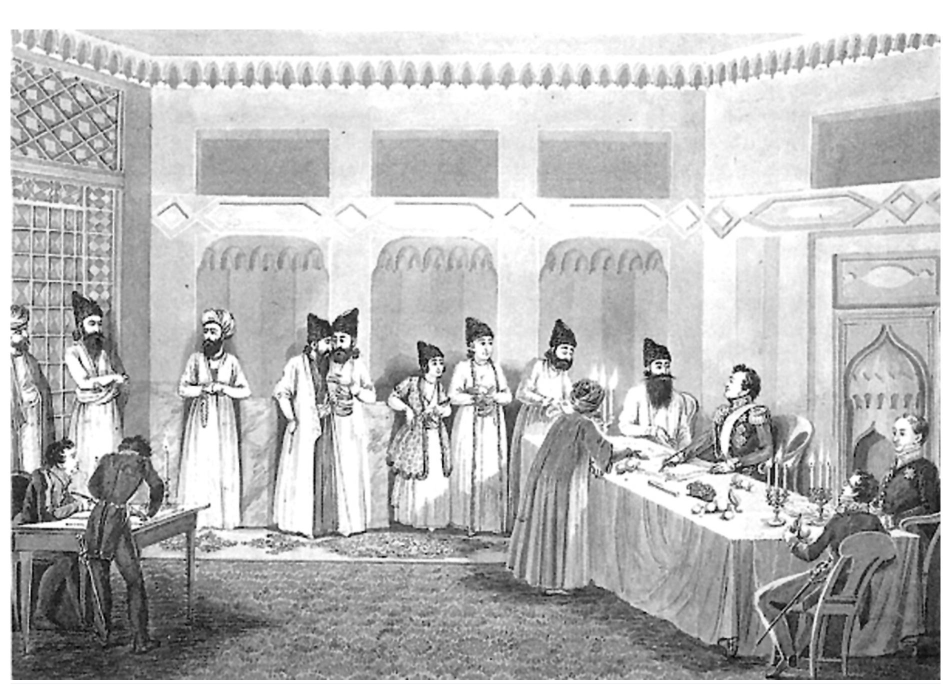
En adoptant une description de nature typiquement orientaliste du pays, ils décrivaient souvent les Iraniens comme inférieurs aux Européens. Ce mode de penser fut offert aux Russes comme un fait réel par les auteurs de nombreuses descriptions de la Perse, fidèles à la tradition occidentale de décrire ce pays avec lequel la classe russe instruite était depuis longtemps familière. Ce schéma définit certaines caractéristiques inhérentes à l'Iran comme l'insécurité, l'amour de l'argent - surtout chez les courtisans – et un système étatique du pays conforme aux susdits stéréotypes.

Ces stéréotypes ont eu une influence à la fois directe et indirecte sur la politique russe en Iran. Des documents nous apprennent que les responsables de cette politique étaient intensivement sujets à ces stéréotypes. Des correspondances diplomatiques en témoignent, en particulier, dans les instructions adressées aux représentants de la Russie en Iran.

L'un de ces stéréotypes majeurs formé à la fin des années 1820 consistait à croire à la faiblesse intérieure de l'Etat et son incapacité à se développer de façon indépendante. Dans l'esprit de l'élite politique russe, l'Iran avait perdu son rôle dans les relations internationales et s'acheminait de plus en plus vers une dépendance extérieure. Cela permit à la Russie d'entrer en négociations avec la Grande-Bretagne, avec pour but d'établir conjointement un patronage mutuel sur la Perse. Toutefois, il convient de noter que la Russie n'a jamais cherché à remettre en cause la souveraineté de l'Iran: toutes les formalités diplomatiques ont toujours été respectées, et l'Iran ne fut l'objet d'aucune intervention directe, comme ce fut le cas avec le Khanat de l'Asie centrale dans la seconde moitié du XIXe siècle. Cela était dû à deux raisons: d'une part éviter la confrontation avec la Grande-Bretagne, qui pouvait ainsi permettre à la Russie de gérer les affaires de l'Iran, et d'autre part, l'attachement aux principes de légitimité du tsar Nicolas, qui empêcha d'empiéter le droit à l'indépendance d'Iran.

Entamées dès le XVIe siècle, les relations mutuelles entre la Russie et l'Iran, de natures amicales et pacifiques, ont été fondées sur des objectifs économiques et rarement politiques.

L'objectif principal de la politique russe en Iran au XIXe siècle était d'établir des relations commerciales, ainsi qu'un commerce de transit passant par le territoire iranien. Tous les autres objectifs du gouvernement russe, y compris politiques, ont finalement été subordonnés à ce but principal. La Russie voyait l'Iran comme un marché prometteur pour sa production industrielle, et c'est la raison principale pour laquelle elle insista si ardemment, lors de la signature du traité de Torkamânchây, sur la garantie du droit



▲ *Signature du traité de Torkamânchây*

de commerce russe en Iran, ce qui fit de ce traité une quasi-loi sur le commerce. Durant cette période, le gouvernement de l'Empire russe chercha des moyens divers pour assurer la prospérité de son commerce indirectement et directement, comme la création d'une agence consulaire ou le développement du patronage de la classe marchande russe en activité en Iran.

> L'un de ces stéréotypes majeurs formé à la fin des années 1820 consistait à croire à la faiblesse intérieure de l'Etat et son incapacité à se développer de façon indépendante. Dans l'esprit de l'élite politique russe, l'Iran avait perdu son rôle dans les relations internationales et s'acheminait de plus en plus vers une dépendance extérieure.

Ainsi, dans les années 1830, la politique russe déploya sa politique sur la base d'une certaine conception stéréotypée de l'Iran, dont la mise en œuvre avait pour but de résoudre les problèmes économiques de la Russie elle-même. Comme nous l'avons évoqué, cette vision reposait sur la conception de l'Iran comme étant un Etat souverain mais faible, dépendant directement de la Russie qui devait agir en tant que patron de l'Iran, comme gardien de ses intérêts. Cette politique incitera l'Iran à rechercher le soutien du Royaume-Uni.

La mise en œuvre du concept précité nécessita l'utilisation d'un grand arsenal de ruses politiques de la part du gouvernement russe, variant en fonction de l'état de ses relations avec l'Iran. Il peut être considéré comme étant la conséquence directe de la guerre russo-iranienne de 1826-1828, qui donna à la Russie le privilège d'organiser les relations unilatéralement en sa faveur.

La conviction de l'inutilité d'un nouveau conflit contre l'Empire russe conduisit les Qâdjârs à un rapprochement avec lui. Ceci est particulièrement notable dans le comportement de Mohammad

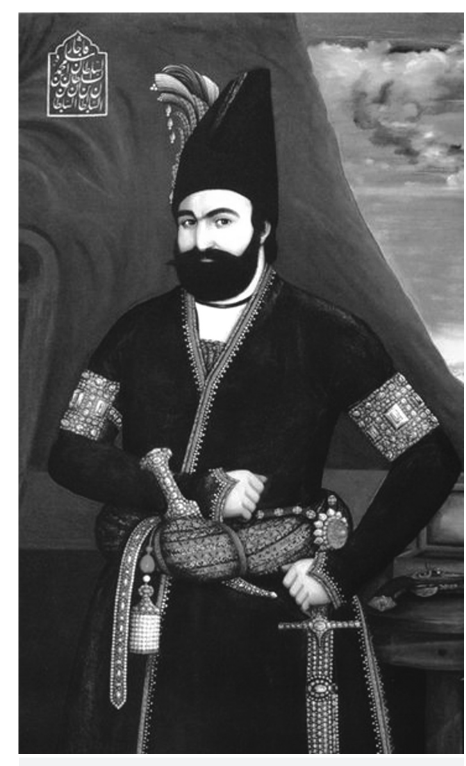


▲ *La brigade des Cosaques, Téhéran*

Shâh qui, après son couronnement, rechercha activement le soutien de la Russie dans les questions militaires et politiques. Pour la Russie, cette situation fournit de nombreuses occasions de renforcer son influence. Elle agissait en tant que garante du trône iranien et préservatrice de la dynastie au pouvoir. Elle a toujours soutenu Mohammed Shâh, puis Nâssereddin Shâh, et ceci fit de la Russie tsariste un facteur important dans la politique iranienne.

En outre, après la confirmation du traité de Torkamânchây, les relations russo-iraniennes "s'enrichirent" d'une nouvelle dimension: celle de la "coopération" militaire. Désormais, la Russie soutenait l'Iran dans ses avancées militaires, utilisant ses propres forces militaires dans le but d'assurer les intérêts russes en Iran. Un exemple important de cette coopération fut, dans les années 1830 et 1840, l'éducation militaire et l'envoi de formateurs à l'armée iranienne. Elle débuta notamment avec la mission du baron Reichenbach en Iran dans les années 1831-1832, et atteignit son apogée durant le conflit de Herat en 1837-1838. L'Iran joua le rôle important de rendre à la Russie les militaires déserteurs russes en échange des services reçus. Ainsi, la Russie chercha à priver l'Angleterre de son monopole sur la formation des troupes iraniennes.

L'approfondissement des relations militaires russo-iraniennes a également été lié au fait que les principaux intérêts politiques de la Russie coïncidaient avec ceux de la Grande-Bretagne. En plus de la sphère militaire, la Russie soutint l'Iran dans la mise en œuvre de projets multiples dans d'autres secteurs et aida ainsi à la modernisation du pays – cette politique se situant dans le prolongement de sa volonté de renforcer son influence en Iran.



▲ *Mohammad Shâh Qâdjâr*

Il est à signaler que la période 1829-1854 fut marquée par l'aggravation des conflits internationaux au Moyen-Orient, en alternance avec des années d'accalmie.

> Après son couronnement, Mohammad Shâh rechercha activement le soutien de la Russie dans les questions militaires et politiques. Pour la Russie, cette situation fournit de nombreuses occasions de renforcer son influence. Elle agissait en tant que garante du trône iranien et préservatrice de la dynastie au pouvoir.

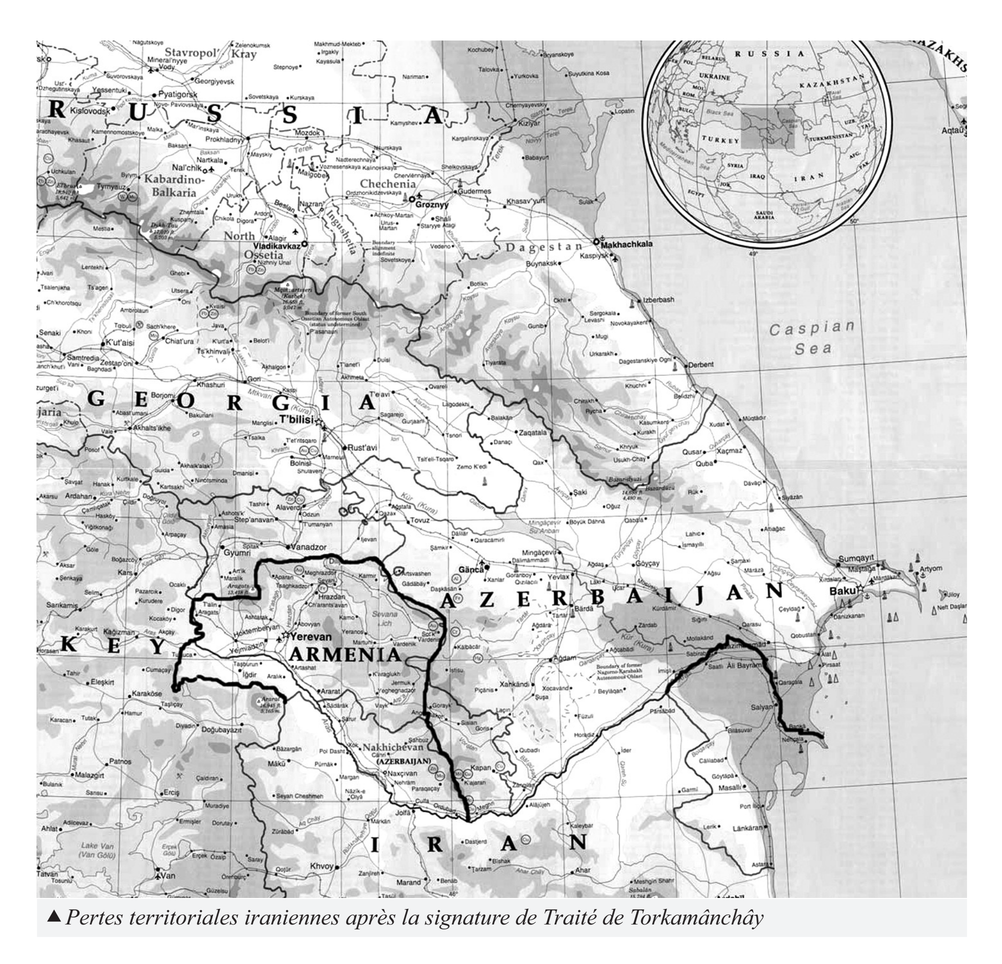
Pendant les périodes de calme relatif, la Russie continua à suivre les objectifs de sa politique étrangère en Iran dans le cadre de la mise en œuvre des articles du traité de Torkamânchây. Elle chercha

également à donner une dimension plus administrative à ses relations avec l'Iran, avec l'introduction de services réguliers de la poste, ainsi que l'ouverture de consulats et de maisons d'édition russes. Ce travail continu des diplomates russes est souvent resté dans l'ombre; néanmoins, c'est grâce à eux que les relations russo-iraniennes devinrent stables, plus prévisibles et durables.

Les méthodes des diplomates russes furent très diverses mais efficaces tout au long des années 1830-1850.

L'une des raisons de la réussite de cette politique fut le choix judicieux des diplomates envoyés en Iran. Ce tact était jugé vital, surtout après l'assassinat de l'ambassadeur russe à Téhéran - qui n'avait pas su se montrer respectueux de la culture iranienne -, et selon ce que le gouvernement jugeait bon pour une certaine période de temps. Néanmoins, quand la situation politique au Moyen-Orient était tendue, la Russie s'efforçait de renforcer son influence en Iran par d'autres moyens: durant ces périodes, contrairement à l'Angleterre qui avait nommé un ministre plénipotentiaire, la Russie recruta un personnel enclin à la participation active et parfois même violente dans le cadre d'une politique agressive.

Néanmoins, suivant une ligne de fond, l'Empire russe élabora les principes généraux de sélection des diplomates



▲ *Pertes territoriales iraniennes après la signature de Traité de Torkamânchây*

pour le service en Perse sur la base des caractéristiques de ce pays. Le diplomate russe était censé pouvoir, avoir un minimum d'efforts, accomplir les missions dans un contexte particulier et dans une optique culturelle et religieuse différente de celle de la Russie. Ainsi, les méthodes des diplomates russes furent très diverses mais efficaces tout au long des années 1830-1850.

Du fait de la nature éclectique de sa politique, la Russie réussit à changer la nature des relations russo-iraniennes. Se basant sur les articles du traité de Torkamânchây, elle put renforcer ses frontières au sud et au sud-est. La limite fut fixée dans le Caucase, non pas comme une ligne de séparation de deux Etats hostiles, mais comme un moyen d'établir un certain ordre dans les frontières de pays amis. L'acceptation de la présence du drapeau russe sur le sud de la Caspienne, en plus de la domination sur la mer, résolut définitivement les conflits frontaliers à l'est de la Caspienne. En général, la Russie devint plus proche de l'Iran et la convergence des deux Etats, hostiles au début mais ayant établi des relations cordiales par nécessité, se renforça avec l'invention de la poste ou l'installation des voies maritimes régulière entre les deux pays, avec des bateaux à vapeur reliant les deux bords. Elle satisfaisait par ailleurs les ambitions russes dans sa recherche de domination politique et économique dans la région, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

La Russie devint plus proche de l'Iran et la convergence des deux Etats, hostiles au début mais ayant établi des relations cordiales par nécessité, se renforça avec l'invention de la poste ou l'installation des voies maritimes régulière entre les deux pays.

L'une des conséquences de ces relations fut la neutralité de l'Iran lors des avancées colonialistes de la Russie en Orient. Bien que le traité de Torkamânchây ne fût pas synonyme d'une alliance à part entière entre la Russie et l'Iran, il empêcha néanmoins le développement d'une méfiance mutuelle et permit une coopération constructive avantageuse entre les deux Etats, bien évidemment avec un net avantage pour la Russie. Il a engendré une relation très différente de celle du premier tiers du siècle, empoisonnée pas des conflits armés. ■

Bibliographie:

-A. Madatov Valérien G., 1782-1829 *Na voennoy sluzhbe v persii* (1782-1829 sur le service militaire en Perse), Moscou, éd. Mir, 1977.

-*Voenni sbornik generala Paskovitcha* (La collection militaire du général Paskevich), No 9, Elisabetpol, 1907.

-Bobrovski P. O., *Istoria 13 letniaya voyna yerevana* (L'histoire de guerre de treize ans d'Erevan), Vol. 4, Saint-Pétersbourg, 1893.

-Kazbek G, *Voennaya istoria grouzinskova grenaderskava polka* (Histoire militaire du régiment de Géorgie), Tbilissi, 1865.

-Grezhegorsky I., *Otcherk voennikh sobitii na kafkaze, 1818-1850* (Croquis d'événements militaires dans le Caucase, 1818-1850), Tome XI, livre 11, Moscou, 1874.

-Dubrovin Vladimir, *Istoria voeni i vladitchestva russkikh na kafkaze* (Histoire de la guerre et la domination russe dans le Caucase), Tome 6, Saint-Pétersbourg, 1988.

-*Russki mir* (Monde russe), No 11, 1873.

Les Qâdjârs et l'Europe, quelle interaction?

La société iranienne et la lorgnette européenne

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran
Afsâneh Pourmazâheri

La rencontre Orient-Occident a toujours suscité la curiosité internationale. C'est en effet découvrir le monde inconnu et «mystérieux» de l'Orient qui a poussé les Occidentaux vers les terres lointaines tout au long de l'histoire. Quant aux Orientaux, s'ils s'intéressèrent à l'Occident, ce fut pour sa technologie et son potentiel militaire. Au cours de ces contacts, des liens forts furent parfois tissés entre des nations, qui n'ont jamais été rompus bien que parfois affaiblis par des problèmes internationaux. Pour exemplifier ce dernier cas, on peut évoquer l'histoire des rencontres franco-iraniennes. Les deux pays ont commencé à entretenir de véritables relations après le Moyen-âge. Bien avant, c'est en deçà même de l'histoire qu'on retrouve les premières traces de la présence persane en Occident: dans les textes bibliques, notamment dans l'Ancien Testament. D'une manière générale, un survol historique révèle la prépondérance de liens de type culturel entre les deux pays, avec au départ, une part importante de religiosité (présence de missionnaires français sur le sol iranien). Les XVIIe et XVIIIe siècles ont assurément constitué des moments privilégiés pour les relations franco-iraniennes. Pour le reste, celles-ci ont perduré bon an mal an, et ce, jusqu'à la Révolution Islamique de 1979 qui entraîna de profonds changements quantitatifs et qualitatifs dans lesdites relations.

«*Celui qui étudie les relations entre ces deux nations durant des siècles, sera ébloui par l'attachement et l'affinité, toujours dominantes, créées entre l'Iran et la France. Et cela est encore une raison de plus pour que je sois attiré par un peuple qui a toujours été notre ami et parfois notre compatriote*»[1], aurait dit un jour avec entrain Emile Lesueur, professeur de français en poste à Téhéran durant les années 1920. Cette citation est d'autant plus notable qu'elle rend compte d'une vérité transhistorique qui, si elle ne recouvre pas le début du millénaire qui vient de se clore, concerne néanmoins sa part congrue.

Un survol politico-historique

Pendant le XIXe siècle, les hommes d'affaires iraniens, par leur ignorance des relations internationales, tentèrent maladroitement d'inciter, à leur propre avantage pensaient-ils, la France à prendre position contre l'Angleterre d'une part, et d'autre part, la Russie. Nouvel échec, à cause des problèmes de la France en Europe et également, à défaut d'une présence permanente des Français en Iran, autrement dit, de leur non-disponibilité.[2] A trois reprises dans son histoire, la France joua un véritable rôle politique en Iran. La première fois, elle s'impliqua sans succès en faveur de l'Iran, dans un face-à-face entre cette dernière et la Russie. La deuxième fois, ce fut en 1858 où elle intervint dans un conflit entre l'Iran et l'Angleterre, pour le contrôle d'Hérat, qui se termina au détriment de l'Iran. La troisième intervention française eut lieu pour départager l'Angleterre et la Russie dans une autre confrontation à propos de leurs intérêts respectifs en Iran, en Afghanistan et au Tibet en 1907, conflit au cours duquel les intérêts iraniens furent une fois de plus sacrifiés.

Malgré ces échecs politiques, la collaboration culturelle et scientifique franco-iranienne ne resta pas lettre morte. Un grand nombre de voyageurs

français visitèrent l'Iran et de nombreux récits de voyage furent publiés dans différentes langues, dans de nombreux pays, et notamment en Europe.[3] A cette époque, l'Iran était engagé dans une guerre avec la Russie et Fath'Ali Shâh Qâdjâr[4] venait tout juste de succéder à Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr[5]. Le nouveau roi, vaincu par les troupes géorgiennes et ignoré par les Anglais, fit appel à Napoléon Bonaparte[6] dans l'espoir de réorganiser ses troupes. Pendant ce temps, la France de Napoléon continuait de se battre contre les armées anglaises et russes en espérant mettre à exécution leurs projets expansionnistes. Cette situation incita Bonaparte à se tourner vers l'Iran qui, sous le règne de Fath'Ali Shâh, était en quête d'une force étrangère susceptible de faire face au pouvoir militaire russe et à son avancée au cœur du Caucase. Pour parvenir à fournir de la nourriture et des armes au pays en question, Napoléon aussi, de son côté, avait besoin de l'aide de Fath'Ali Shâh. Le contexte était donc propice à l'établissement de relations bilatérales de plus en plus ouvertes et par la suite, de plus en plus étroites entre l'Iran et la France. Napoléon Bonaparte envoya donc son commandant romain Romieu[7] en Perse, accompagné d'un traducteur du nom de Joubert[8]. Le 4 mai 1807 le traité de Finkenstein[9] fut signé et les deux pays entrèrent dans une phase de collaboration militaire. Le général Gardanne[10] arriva en Perse pour mettre de l'ordre dans l'armée de Fath'Ali Shâh. Malheureusement, les troupes iraniennes avaient trop longtemps manqué d'un encadrement efficace, et malgré les efforts déployés par Gardanne, elles ne parvinrent pas à donner le change aux armées géorgiennes.

On conçoit qu'à ce stade de l'histoire des relations franco-russes, il n'y avait guère de quoi rendre les deux parties optimistes. La suite des événements allait pareillement continuer à être en défaveur des Iraniens car Napoléon Bonaparte, en posant sa signature en bas du contrat franco-russe de Tilsit[11], revint du même coup sur toutes les promesses qu'il avait souverainement faites à la Perse au moment de la signature du contrat de Finkenstein. Son échec en Inde fut évidemment la principale cause de ce revirement car, avec la perte potentielle de l'Inde, l'Iran venait de perdre son intérêt stratégique aux yeux des Français.

> Pendant le XIXe siècle, les hommes d'affaires iraniens, par leur ignorance des relations internationales, tentèrent maladroitement d'inciter, à leur propre avantage pensaient-ils, la France à prendre position contre l'Angleterre d'une part, et d'autre part, la Russie. Nouvel échec, à cause des problèmes de la France en Europe et également, à défaut d'une présence permanente des Français en Iran, autrement dit, de leur non-disponibilité.

Désormais, et pendant un certain temps, les relations franco-iraniennes n'allaient plus connaître de périodes fastes, et les occasionnelles améliorations étaient immédiatement remises en cause par les interventions russes et anglaises.[12] Les rois qâdjârs firent ensuite preuve d'une certaine flexibilité et, oubliant les paroles non tenues des Français, pris en étaux entre les pressions anglaises et russes, acceptèrent une fois de plus, sous le règne de Mohammad Shâh[13] de recevoir l'envoyé de Louis Philippe[14], le Comte de Sercy[15]. (nouveau ministre plénipotentiaire délégué par le roi en Iran

en 1840, dans le but d'assurer la liberté des catholiques en Iran). Mohammad Shâh espérait ainsi (on ne se refait pas) que la France le protégerait contre ses deux adversaires.[16]

Avec l'arrivée du comte de Sercy et du corps diplomatique français en Iran, en janvier 1840, une nouvelle étape relationnelle sembla débuter, avec un apport non plus politique ou commercial, mais d'ordre plutôt scientifique et culturel du côté français.

Avec l'arrivée du comte de Sercy et du corps diplomatique français en Iran, en janvier 1840, une nouvelle étape relationnelle sembla débuter, avec un apport non plus politique ou commercial, mais d'ordre plutôt scientifique et culturel du côté français. Une nouvelle «ère» venait de débuter pour les relations franco-iraniennes. De Sercy entra en Perse, accompagné d'Eugène Boré[17], professeur de langue arménienne au Collège de France, de quelques officiers, un médecin, deux orientalistes, un peintre et un architecte. Dès lors, les relations entre les deux pays se limitèrent à des liens de type scientifique et culturel.



▲ *Nicolas Prospère Bourrée*

On peut également parler, il faut le noter, de bonne entente: «*Au lendemain de la défaite de la France en 1870 [*défaites françaises face aux Prussiens et à leurs alliés à Wissembourg, Forbach-Spicheren, Froeschwiller-Woerth et Saint-Privat la Montagne*], notre peuple, isolé et sans espoir, reçut le chaleureux accueil du roi de Perse, Nâssereddin Shâh*[18]*. Son acte fut tellement généreux et humain qu'aucun Français ne l'oubliera jamais*», écrivait Emile Lesueur[19] pour bien marquer la dimension affective de ce nouveau volet des relations franco-iranienne. Un autre voyage fut entrepris et réalisé par Pierre Loti[20] et quand il fut avéré qu'il se rendait à Ispahan et à Yazd, Fâteh-ol-Molk, agent iranien, fut nommé (preuve de la bonne volonté iranienne) responsable de la sécurité de ce voyageur français. Entre autres voyageurs français qui firent à l'époque le voyage en Iran, il faut également citer Canerie Delman et Hidé Taman accompagnés par un traducteur français.[21] Malgré quelques problèmes, tous ces voyageurs purent faire l'expérience de l'hospitalité et de l'accueil chaleureux des Iraniens. A chaque fois, selon leurs propres dires, ils s'en retournaient dans leur pays la tête pleine d'agréables souvenirs.[22]

En 1844, le Comte de Sartiges[23] (premier secrétaire de l'ambassade de France en Turquie) vint en Iran dans l'espoir de prendre en charge et d'améliorer la situation des catholiques d'Iran et d'agir en vue d'améliorer la

liberté de commerce et les relations (qualitativement et quantitativement) entre les commerçants français et iraniens. Il resta cinq années durant dans le pays, mais sans parvenir à réaliser ses projets comme il le souhaitait (c'était sous le règne de Mohammad Shâh et de Nâssereddin Shâh). Enfin en 1849, mécontent, il quitta l'Iran pour Paris.

La tentative finale de la France en vue d'obtenir des concessions militaires ou politiques date de 1855. Nicolas Prospère Bourrée[24] venait d'être nommé par Napoléon III[25] pour créer une base maritime pour la France sur les côtes du golfe Persique; un projet de plus qu'il fallut abandonner à cause (décidément) de l'intervention anglaise et russe.[26] En parallèle, les voyages se poursuivirent. Celui d'Eussache par exemple, un autre voyageur français, qui quitta l'Iran pour la France en 1897, et pour l'accueil duquel le chargé d'affaires de l'ambassade de France en Iran remercia très chaleureusement les autorités iraniennes en son nom propre et au nom d'Eussache. Le rôle d'illustres personnages étatiques tels que Moshir-od-Dowleh[27], ministre des affaires étrangères, en vue de faciliter et de rendre autant que possible plaisant le séjour des voyageurs français en Iran n'est d'ailleurs pas négligeable.[28] Ces interventions permirent de laisser jusqu'à nos jours, de bons et persistants souvenirs des deux côtés.

La part de l'archéologie

La Perse, carrefour d'anciennes civilisations, a toujours représenté un lieu important pour les fouilles archéologiques. Avec le décodage de l'écriture cunéiforme à Neinavâ[29], les excavations de Suse et de Persépolis brillèrent d'un feu nouveau. Des spécialistes trouvèrent alors le moment



▲ *Nâssereddin Shâh à l'exposition universelle de Paris, 1889*

opportun pour se lancer, en terre iranienne, à la recherche des vestiges de l'ancienne Perse. Laftles et Williams, deux Anglais passionnément épris des charmes de la Perse, y entrèrent dans l'espoir de mettre à jour l'emplacement exact du célèbre palais qui abrita le couronnement de Darius[30], mais aussi, du palais Apâdânâ. Mission (enfin) accomplie. Ils rédigèrent ensuite le rapport détaillé de leur excavation et rapportèrent noir sur blanc le souvenir de leur fructueux séjour en Iran.

En 1895, à la suite d'un contrat passé entre Baloa, ministre plénipotentiaire de France, et les représentants de Nâssereddin Shâh, la concession des



▲ *Frise de l'Apâdânâ (palais de Darius) à Suse découverte par Marcel Dieulafoy et ramenée à Paris, Musée du Louvre*

fouilles archéologiques sur tout le territoire iranien fut confiée aux Français. «*Ainsi nos compatriotes avaient le droit d'emporter avec eux la moitié de ce qu'ils trouvaient en Perse*»[31]. Pour les Français, ce fut un contrat plutôt avantageux. Quant à Nâssereddin Shâh, il appréciait particulièrement la France. Ce qui explique en partie qu'il ait ordonné, apparemment sans trop de réticence, que les objets trouvés à Suse soient gardés au Louvre. «*Cela représentait vraiment un cadeau royal*»[32], note Lesueur.

Cette fois, les Français rapportaient dans leurs bagages une découverte scientifique qui avait valeur de nouveauté (précisons que leurs rapports, comme d'ailleurs ceux de Ravilson, de Tagzieh et de Finlandin restaient assez superficiels, faute d'équipements adéquats et de précision dans le travail).[33] Entre 1885 et 1886, Marcel Dieulafoy[34] fut envoyé dans le Khouzestân, plus précisément à Suse et à Shoushtar. Il se mit rapidement au travail, accompagné et assisté par sa femme et par deux autres jeunes archéologues. Le résultat des fouilles qu'ils effectuèrent dépassa toutes les attentes. Les efforts de l'ingénieur Marcel Dieulafoy ont abouti à la mise à jour d'une grande part de l'histoire persane, à savoir, de certaines parties de ce qui représentait la cour d'Artaxerxès[35] et de Darius, de la salle consacrée à la Garde Immortelle (*gârd-e djâvidân*) décrite précédemment par Hérodote[36], des bas-reliefs en forme de lion, des pierres rehaussées de divers motifs, de pièces de monnaies en écriture cunéiforme, de quelques restes humains, et de plus de cinq cents objets variés appartenant aux époques arsacide[37] et sassanide[38]. Ces objets furent emportés et exposés au musée du Louvre, et ont grandement permis d'éclairer d'une lumière nouvelle, certains recoins jusqu'alors obscurs de

l'histoire iranienne, mais aussi de l'histoire universelle. En revanche, les événements ou éléments concernant la période relative à la dynastie élamite[39], rivale et vainqueur de Babel et de Ninive, restèrent encore quelques temps dans l'ombre jusqu'à l'arrivée d'un autre personnage marquant de l'archéologie de cette époque, Jacques de Morgan[40].

Le 11 août 1900, Jacques de Morgan, ex-doyen du département des antiquités égyptiennes, se vit confier l'honneur et la responsabilité de mener à bien ce projet archéologique. La moitié des objets retrouvés grâce aux fouilles allaient donc revenir à la France, sauf les objets trouvés à Suse. Ceux-là deviendraient dans leur totalité, propriété française. En somme, De Morgan ne s'est pas contenté de Persépolis et de Hegmataneh (actuelle Hamedân). Son objectif principal était Suse, parce que c'était à Suse «*qu'on pouvait découvrir le vieux monde qui inventa l'écriture, l'utilisation des métaux et les arts.*»[41] Il était à son tour destiné à faire de grandes découvertes. Il forma sa propre équipe d'archéologues et ensemble, ils se mirent à déchiffrer l'histoire de l'Elam en s'attaquant aux ruines de Suse et aux vestiges que comprenaient beaucoup d'autres provinces de la Perse. Il découvrit les hautes colonnes monolithiques de Manishtusu et de Naram-Sin, construites au IVe siècle av. J.-C., mais aussi la fameuse tablette de Hammourabi, contenant les plus anciens événements de l'histoire de l'humanité découverts jusqu'à ce jour. Jusqu'en 1908, il a mis chaque année sur pied une expédition et surveillait personnellement les fouilles. De 1908 à 1911 et malgré sa santé fragile, il resta trois ans à Ardebil. Une fois à Suse, et avant toute chose, Jacques de Morgan entama les fouilles de la cour principale d'où il parvint à extraire de précieux objets archéologiques. Il augmenta le nombre d'ouvriers jusqu'à 1200 personnes et désigna quelques Français et Iraniens[42] pour surveiller la bonne marche du projet. Chaque grotte creusée comptait généralement vingt mètres de profondeur et quinze mètres de largeur. Chaque groupe de soixante ouvriers pouvaient creuser jusqu'à quarante mètres carrés par jour.[43]

Le 11 août 1900, Jacques de Morgan, ex-doyen du département des antiquités égyptiennes, se vit confier l'honneur et la responsabilité de mener à bien ce projet archéologique. La moitié des objets retrouvés grâce aux fouilles allaient donc revenir à la France, sauf les objets trouvés à Suse. Ceux-là deviendraient dans leur totalité, propriété française.

Il avait bâti une forteresse où il gardait tous les objets trouvés pendant les excavations. Pour transporter les objets, il avait prévu trois cents grands coffres



▲ *Jacques de Morgan, 1892*



▲ *Château construit par Jacques de Morgan à Suse*

en bois, inspirés de Marcel Dieulafoy, et les avait emportées avec lui en Iran. «*Ce fut grâce à ses efforts que les objets trouvés à Suse sont arrivés à Paris sans être endommagés.*»[44] Lorsque après de dures années de travail, sa santé se détériora et qu'il fut obligé de se retirer, d'autres Français le remplacèrent. Parmi ces derniers, Mecquenem, qui prit en charge la direction des fouilles à Suse. Bondoux et Pezar(d) se chargèrent, quant à eux, des fouilles à Rey en 1909. Guiffrey, employé du Musée du Louvre et Henri Violet, ont eux aussi tenté l'aventure entre 1910 et 1912. Fossey, professeur au Collège de France, «fouilla» Hegmataneh dans l'espoir d'y trouver les tombeaux d'Esther[45] et de Mordkhai. Ce fut lui qui dirigea personnellement les excavations à Firouzâbâd de Rey au début de la Première Guerre mondiale et celles de l'Imâm Zâdeh Zolfaghâr à Varâmin en 1916. «*Qui peut récompenser les efforts, le courage et la persévérance de ces avant-gardes de l'archéologie et de la science?*»[46] souligne Lesueur, apparemment touché par les «sacrifices» de ses compatriotes. A la lumière de ces découvertes, l'histoire de la Perse s'avéra beaucoup plus ancienne que prévue, et, il faut dire que les Iraniens furent les premiers à être étonnés de ses découvertes inattendues.[47]

Une éducation à la française?

Alors que la Perse était restée longtemps à l'écart du tumulte du monde et de son évolution, l'Iran du début du XXe siècle s'est largement ouvert aux influences extérieures. Les minorités religieuses chrétiennes (Arméniens, Assyro-Chaldéens) et juives nouèrent, dès cette époque, des relations suivies avec la culture européenne, notamment à travers les écoles religieuses, tandis que les Zoroastriens entretinrent des contacts réguliers avec leur coreligionnaires de

Bombay.

La création des écoles de missionnaires catholiques remonte à l'époque de Mohammad Shâh. Ainsi, le système éducatif proposé par le clergé laissa la place aux écoles des missionnaires chrétiens qui étaient restés en place en Iran jusqu'au XXe siècle malgré les problèmes politiques, et notamment, ceux relatifs à la Première Guerre mondiale. Ces écoles étrangères furent tout d'abord réservées aux minorités religieuses mais petit à petit, elles attirèrent l'attention des élites iraniennes grâce à la qualité de leurs enseignements. Ainsi, ces dernières introduisirent à la fois la modernité et la culture européenne, non seulement à Téhéran, mais aussi dans d'autres provinces iraniennes, dont l'Azerbaïdjan, à Tabriz, Oroumieh, Ispahan, Shirâz et à Boushehr. Quant aux écoles iraniennes modernes, il n'en exista qu'une seule et unique (au véritable sens du terme) l'école Dâr-ol-Fonoun. L'établissement supérieur public le plus ancien date de 1851, et fut construit à Téhéran par les soins du chancelier réformateur Mirzâ Taghi Khân Amir Kabir[48]. Cette école était destinée à l'apprentissage (moderne) des futurs cadres de l'Etat, et fut dirigée par des professeurs européens, notamment par des Français.[49]

Concernant les écoles fondées par les missionnaires français en Iran, elles avaient engagé une forte compétition les unes avec les autres (malheureusement, les documents historiques portant sur le sujet sont assez rares). Dans quelques cas, cette compétition s'est transformée en querelle ouverte, posant ainsi de graves problèmes à l'Etat iranien.[50] Sans compter les rivalités entre orthodoxes, catholiques et protestants, et leurs effets sur les Français eux-mêmes, qui aboutirent à des conflits violents. Leur présence en Iran chiite prépara également le terrain pour des conflits occasionnels entre les chiites, les sunnites et les chrétiens, le tout suscitant de véritables troubles en Iran.[51] C'est pourquoi, comme on vient de le noter, ils se retrouvèrent souvent engagés dans des conflits qui rendaient la tâche du gouvernement iranien plus difficile. Ces conflits ont perduré jusqu'à l'époque de Nâssereddin Shâh et de Mozaffareddin Shâh. Par ailleurs, les conflits entre les kurdes et les catholiques d'une part et les catholiques et les chiites d'autre part, entraînèrent un grand nombre de morts et autant de destructions. Presque toutes les écoles catholiques tombèrent en ruine. Plus tard, après la guerre, les catholiques tentèrent de rebâtir leurs écoles. Résultat: selon les documents du ministère des affaires étrangères en 1924, le nombre des anciennes écoles des missionnaires catholiques en Iran était de 77.[52] Autre exemple, M. Lesné, envoyé du Pape en Iran, avait demandé que les équipements médicinaux destinés aux provinces d'Oroumieh, de Khosrow Abâd, Tabriz, Ispahan et à Téhéran ne soient pas imposés.[53] Celui-ci espérait en effet être traité comme les Allemands par les autorités iraniennes. Le ministre des douanes rejeta sa demande et ajouta que les missionnaires français, comme les Allemands, les Russes, les Anglais et les Américains étaient contraints de payer leurs impôts, et qu'il ne ferait aucune exception.[54]

Les autres apports commerciaux

Les premières années du XXe siècle furent particulièrement critiques pour la Perse. Avec la signature du traité du 31 août 1907 entre les Anglais et les Russes, le pays se retrouva littéralement partagé entre deux puissances de l'époque, l'Angleterre et la Russie. En 1919, la


Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

LES HOTES DE LA FRANCE

Mozaffer-ed-Din, Chah de Perse

▲ *Mozaffareddin Shâh à la une du Petit Journal*

Russie, affaiblie, mit temporairement entre parenthèses ses intérêts sur le sol iranien. Le pays se retrouva de la sorte sous l'autorité des Anglais. Quant à la dynastie qâdjâre, elle avait régné, tant bien que mal, plus de 125 ans en Perse. Mais l'égoïsme viscéral des Qâdjârs ne tarda pas, suite à la signature du traité de Torkamantchâi[55], à provoquer la dégradation irrémédiable de la situation économique de la Perse. Le XIXe siècle avait révolutionné les modes de vie européens. La modernité, technologie et avancées économiques aidant, vint faciliter la vie des pays occidentaux. Au même moment, la Perse sombrait dans l'inanition. Quand elle revint à elle, il était déjà trop tard. Pour répondre aux besoins de la population, le pays devait importer massivement les aliments les plus élémentaires comme le sucre, le thé, et même des produits comme par exemple de simples aiguilles. Quant aux exportations, elles représentaient une part insignifiante du commerce. Celui du tabac et des turquoises ne parvenait pas à résoudre les problèmes du pays. La seule banque iranienne «la Banque Impériale», était totalement assujettie aux Anglais.

Les voyages réguliers des souverains iraniens en Europe occidentale avaient contribué à faire évoluer (pas toujours de manière constructive) la mentalité de certains notables et intellectuels iraniens pour qui occidentalisation était inévitablement synonyme de modernisation. D'autre part, la rente pétrolière apportée par les pays industriels avait scellé cette relation privilégiée et en partie malheureuse de l'Iran contemporain avec les pays occidentaux, tout en conférant à cette relation une dimension politique à la base des conflits à caractère nationaliste qui marquèrent les rapports entre l'Iran et le monde européen.[56]

Dans la réalité à laquelle a été confrontée l'Iran, le pays a toujours balancé entre la volonté d'assimiler l'autre et ce qu'il représentait, et celle de l'exclure. L'industrialisation et la modernité qui qualifient l'Occident (notamment l'Occident du début du XXe siècle) dans sa rencontre avec l'Orient se sont très tôt transformées en arme d'exploitation et d'instrumentalisation de l'autre. L'autre a été perçu, cette fois pour les Occidentaux, comme un objet avantageux sans autre utilité que de faire avancer l'Occident dans sa marche expansionniste. Au début du XXe siècle, avec l'ascendant technologique pris par l'Occident et avec la légitimation de sa supériorité, il était impossible que sa rencontre concrète avec l'Orient (subjugué, paralysé) ne suive pas des visées expansionnistes.[57]

Sous le règne de Nâssereddin Shâh, Fabius Boital contribua grandement à la construction du chemin de fer, de multiples usines, du tramway de Téhéran,

de l'usine de gaz et d'électricité (*tcherâgh-e gâz va tcherâgh-e bargh*) et d'habitations pour certaines personnalités iraniennes. Nommé architecte particulier du roi, il fut chargé de construire également certaines des grandes routes de l'Iran, routes qu'il construisit également pour les compagnies étrangères.[58] Les paroles d'Emile Lesueur à propos du commerce français (au sens large) en Iran, méritent d'être citées: «*Récemment nous avons cessé notre exportation de sucre vers l'Iran puisque les Russes qui avaient le monopole du bazar du sucre dans ce pays ont fait ce qu'il fallait pour nous devancer, d'abord discrètement, et enfin clairement, sur ce terrain. Parfois ils plaçaient des billets dans les sachets de sucre pour appâter la population. Et maintenant les besoins de sucre en morceaux de l'Iran sont satisfaits par l'Égypte, l'Inde (colonie anglaise), les Etats-Unis et la Russie. En Iran nous vendons des produits de luxe et de la mercerie et de la papeterie, et là aussi nous sommes confrontés à la rivalité de l'Angleterre, de l'Inde, de l'Egypte, des Etats-Unis et du Japon. Heureusement que les gens préfèrent nos produits bien qu'ils soient plus chers et qu'ils n'arrivent pas en Iran assez régulièrement (...) Nous ne pouvons même pas exporter de la poudre à canon qui était autrefois appréciée par les chasseurs téméraires du plateau iranien.*»[59] De même, un commerçant français explique, à propos du commerce avec la partie iranienne: «*Les agents anglais, qui se sont installés au port de la Mer Caspienne et qui dirigent tout, en voyant la liste des marchandises, apprennent qu'une cargaison étrangère est en train d'arriver*

Dans la réalité à laquelle a été confrontée l'Iran, le pays a toujours balancé entre la volonté d'assimiler l'autre et ce qu'il représentait, et celle de l'exclure. L'industrialisation et la modernité qui qualifient l'Occident dans sa rencontre avec l'Orient se sont très tôt transformées en arme d'exploitation et d'instrumentalisation de l'autre.



▲ *Mozaffareddin Shâh lors de l'un de ses voyages en France, ici à Martigny*

en Iran et que son contenu pourrait concurrencer leurs propres marchandises. Ils s'arrangent pour faire attendre la cargaison en question le temps, non seulement, d'écouler leurs propres marchandises et de vider leurs entrepôts, mais aussi, le temps que les nouvelles marchandises anglaises arrivent et soient distribuées sur le marché iranien.»[60]
«*Compte tenu qu'un nombre considérable d'Iraniens sont francophones,* ajoute-il, *comment peut-on accepter que la place des journaux, des revues et des livres français ait été si insignifiante? Les hommes d'Etat français ne viennent pas en Iran et le peu de commerçants français en Iran se plaignent de l'irrégularité de l'importation de marchandises françaises. Maintenant les seules voies pour atteindre l'Iran passent par Bouchir, Chiraz, Ispahan, jusqu'à Téhéran ou par Basra, Bagdad, Hamadan, Qazvin et enfin Téhéran. Les deux voies passent par des zones anglaises et donc nous avons besoin de bateaux anglais, et il est clair que de cette manière, cela prend plus de temps que prévu.*»[61]



▲ *Ahmad Shâh Qâdjâr accompagné de ses ministres lors d'une visite privée à Paris, lors d'une visite de l'hippodrome de Longchamp*

Et dans le domaine de la culture?

Aux premiers jours du XXe siècle, la collaboration culturelle des deux pays débuta avec la participation de l'Iran à l'Exposition Universelle de 1900, un temps où l'art iranien fut pour la première fois présenté aux Français à Paris. Les relations culturelles franco-iraniennes atteignent leur point culminant entre les années 1928 et 1935. Les échanges d'étudiants et de professeurs, les cérémonies et les correspondances et leur compte rendu dans les médias confirment cette réalité historique. L'installation de Mohammad Ghazvini[62] à Paris et ses activités culturelles dans le domaine de l'iranologie, ainsi que les activités des iranologues français en Iran renforcent ce lien.[63] Durant ces premières années du XXe siècle, les changements et transformations qu'apportèrent ou imposèrent les pays et les modèles sociétaux étrangers s'avérèrent trop brutaux et ne concernaient pas exclusivement, il va de soi, le domaine militaire ou politique. L'économie, également, subit de grands bouleversements, qui provoquèrent de grands ravages structurels et infrastructurels. L'intrusion d'une culture européenne plus complexe, plus évoluée en matière de technologie, de connaissances scientifiques, d'urbanisation ou de développement politique, conduisit à affaiblir peu à peu les fondements de la société. Une vision du monde radicalement nouvelle, centrée sur le progrès et l'individu, s'en vint remplacer des structures communautaires anciennes et figées. Les marchés s'ouvrirent à la concurrence extérieure, fragilisant les producteurs agricoles qui n'étaient pas préparés à la fluctuation des prix.[64] La Révolution constitutionnelle de 1906 coïncide avec l'ouverture

politique et économique de l'Iran vers le monde extérieur. Ainsi elle marque le début du XXe siècle en Iran.[65]

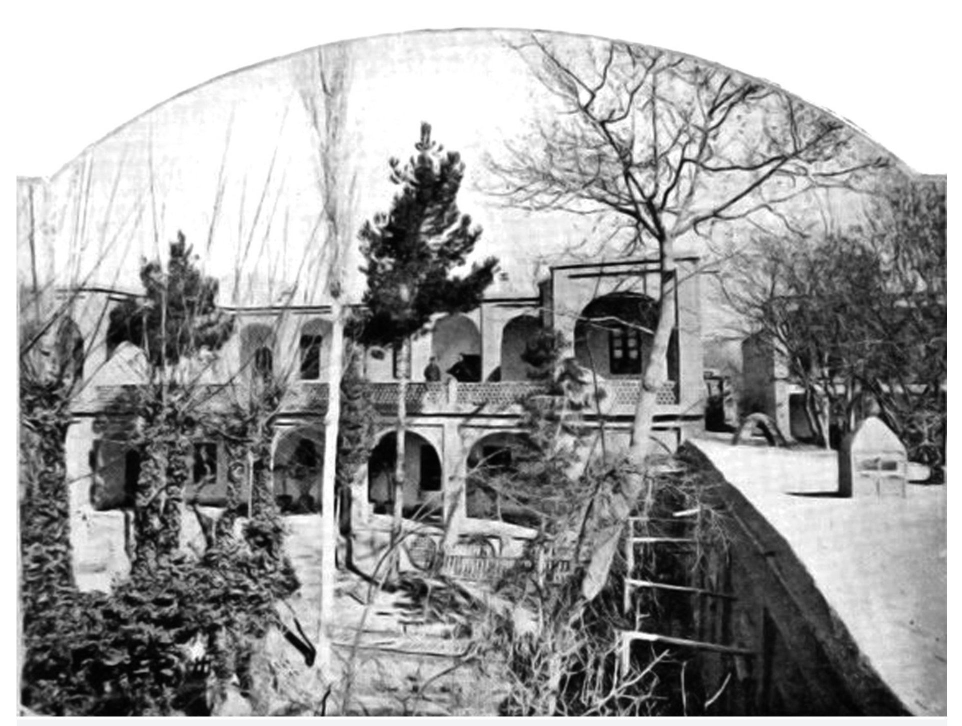
Jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, la Perse entretient alors de bonnes relations économiques avec les marchés étrangers, notamment avec la Chine comptant parmi les principaux importateurs de produits iraniens dont, l'opium, le coton, le tabac, la soie, la laine et les tapis. Progressivement, avec la mise en place du régime de capitulation, le marché occidental, avec ses produits et sa logique, pénétra au cœur du bazar iranien et le régime douanier commença à remettre en question toutes ses réglementations traditionnelles.[66] En 1905, une manifestation qui avait pour revendication l'obtention d'une maison de justice (*'edâlat khâneh*) et le départ de Naus[67] de l'Iran fut interprétée par les observateurs comme le premier signe manifeste de l'insatisfaction des masses.

La société persane sous le regard d'un professeur français

Nous rapporterons ci-dessous quelques exemples de descriptions d'Emile Lesueur de l'Iran et des Iraniens. Parfois, des contradictions apparaissent dans ses propos. Cependant, il faut tenir compte du fait qu'il s'agit d'un Européen qui essaie de comprendre l'Iran, et que parfois sa nature et son regard d'occidental le font dévier des sentiments qu'il éprouve pour l'Iran. A la suite de son voyage à la ville de Rey, l'ancienne capitale de la Perse antique devenue une ville en marge de l'agglomération de Téhéran, il écrit: «*Le printemps de la Perse dans les premiers jours du mois de Farvardin de 1921, est enfin arrivé, avec toutes ses beautés. Les prairies sont toutes vertes, les jardins sont remplis du parfum des roses et des fleurs Mohammadi, et les fermes sont couvertes de pavots. C'est dans une telle ambiance que je me promène à travers les ruines de la ville de Rey. Entretemps, ce dont je me souvenais de la Tora m'est revenu à l'esprit. Mais chercher pour trouver les ruines de la maison de Jablous et celle du jeune Toubiai me paraît vain. Les guides iraniens me montrent ce que je cherche sur une colline et m'expliquent abondamment son histoire, mais il ne faut pas se fier à leurs propos…*»[68]

Durant ces premières années du XXe siècle, les changements et transformations qu'apportèrent ou imposèrent les pays et les modèles sociétaux étrangers s'avérèrent trop brutaux et ne concernaient pas exclusivement, il va de soi, le domaine militaire ou politique. L'intrusion d'une culture européenne plus complexe, plus évoluée en matière de technologie, de connaissances scientifiques, d'urbanisation ou de développement politique, conduisit à affaiblir peu à peu les fondements de la société.

Emile Lesueur parle abondamment de la ville de Rey, en rappelant qu'elle fut à plusieurs reprises mentionnée dans l'histoire du judaïsme et qu'elle fut une des villes les plus riches et les plus peuplées du monde. Il parle également de la Tour Toghrol, de sa restauration par Nâssereddin Shâh, et du fait qu'un grand nombre d'objets précieux furent retrouvés sous cette tour.[69] Et il continue: «*Rey, Suse, Persépolis, Pasargades, Hegmataneh! Ô anciennes princesses abandonnées! Dire que j'ai eu l'honneur de parcourir votre sol. Et maintenant,*



▲ *Maison des sœurs de Saint Vincent de Paul à Téhéran, XIXe siècle*

devant ces ruines je me rappelle des phrases de Sulpisius[70] *au passé mais à ce moment-là, il n'en restait que des ruines éparses au bord de la mer. En voyant ce paysage je me suis dit: «Comment, nous qui sommes des êtres mortels, osons nous plaindre de la mort de nos proches (...) Nous, dont la vie est destinée à être tellement courte, pouvons voir en un clin d'œil la ruine des villes gigantesques du passé.*»[71] Qu'il apprécie le passé de la Perse est indéniable. Il en parle avec un tel enthousiasme qu'on dirait sa propre patrie. Pourtant à travers ses phrases, il sous-entend un reproche fait au présent qui a tout effacé, même et surtout, les restes de la gloire du passé.

La longue citation qui suit permet également de comprendre le point de vue général de Lesueur sur certaines mœurs iraniennes. Ces propos sont aussi et surtout intéressants par les contradictions qu'ils manifestent: «*J'ai aimé l'Iran pour ce qu'il est. La vie n'est nulle part aussi simple qu'en Iran. Nulle part les invités ne sont aussi bien servis. La transparence du ciel, la grandeur des montagnes, l'étendue du désert, l'eau limpide des rivières, nous font oublier le manque d'hygiène et de quiétude autour de nous. Parler avec un vieil homme qui a coloré en henné sa barbe en rouge, nous fait oublier ses vêtements usés.*

Il est dommage que derrière ces yeux noirs et ces ta'arofs raffinés qui ont fait qu'on appelle les Iraniens «les Français de l'Orient» souvent se cachent la corruption, l'absurdité et les détournements de fonds. Mais aussi, n'oublions pas que nous vivons dans un pays oriental et que nous ne pouvons pas comparer les fondements d'une civilisation quelque peu en retard avec ceux de notre civilisation. Ici le négatif de la personnalité humaine n'est pas si négatif. Il ne faut de plus pas oublier que ce furent plutôt les Européens qui firent entrer le furetage et la corruption dans

ce pays, et justement pour cette raison, il faut que nous jugions les Iraniens avec plus de compréhension.»[72] Et nous lisons plus loin: «*Parmi les Iraniens, ceux qui ont violé les droits publics ne sont pas nombreux. Parfois il y a des vols mais le meurtre ou l'assassinat sont très rares. Pendant mon séjour en Iran, j'ai habité dans un quartier pauvre où il n'y avait pas trace d'étrangers. Pourtant jamais, même les jours où je quittais la maison pour un long voyage, on ne touchait à mes affaires. Je me souviens toujours chaleureusement de ma maison dans le quartier de Monirieh. Le bâtiment principal était situé au milieu d'un jardin d'acacia, de sapin et de platane… J'y vivais pendant des mois sans aucune nouvelles de ma famille en France et mes amis intimes furent les serveurs iraniens qui étaient des gens dignes et corrects… c'était comme s'ils comprenaient mon chagrin et qu'ils essayaient de le rendre plus tolérable. Ce qui me plaisait le plus dans ce pays oriental, ce n'était pas la présence de beaux paysages comme ceux de la Tunisie et du Maroc, mais c'était le calme que j'y ressentais loin de la vie troublée et pleine d'inquiétude. Pierre Loti écrit ainsi dans son* Imagination orientales: «Ah ! Quelle sagesse sublime de tout laisser à soi dans la même situation où il se trouve. Les Iraniens passent les jours comme ils arrivent normalement. Ils suivent les traditions de leurs ancêtres. Et ils se préparent assez tôt avec une telle sérénité et quiétude pour l'arrivée de la mort.»[73] Le ton et les paroles sont ceux d'un homme du début du XXe siècle, et sont bien évidemment à replacer dans le contexte d'écart culturel de l'époque. Aujourd'hui, ces distances ont diminué, et le temps a en grande partie atténué leur charge d'actualité.

D'après Jacques de Morgan, un voyageur étranger doit être équipé et avoir beaucoup de serviteurs attachés. En plus, il doit se montrer très généreux sinon on le méprise. Selon lui, c'est seulement la perception d'une volonté d'exploitation qui peut provoquer la haine des habitants envers les Européens. «*Mais moi je ne crois pas cela,* écrit Lesueur. *J'ai parcouru l'Iran dans une calèche très humble et pourtant, tout le monde du simple drogué au diplomate, m'a traité chaleureusement. En gros, je n'ai rencontré que des gens courageux qui étaient prêts de tout cœur à me servir.*»[74] Plus loin, il précise que si à sa place, il avait été question d'un Anglais ou d'un Russe, peut-être que la situation aurait mal tourné.

Ce n'est pas sans raison que Pierre Loti, tandis qu'il quittait la Perse pour la dernière fois, écrivait: «*…J'avoue bien que j'allais retrouver tout ce qui me manquait dans mon pays, pourtant mon cœur était lourd de tristesse. Je ne peux pas nier que j'étais attaché à cet univers.*» «*Et moi,* dit Lesueur*, je ne fais pas exception. Quand le moment est arrivé de quitter ma maison avec ses colonnes blanches ou de dire adieu à mes étudiants de la faculté de droit ou bien d'abandonner mes amis du bazar, moi aussi, j'ai laissé un morceau de mon cœur en Perse.*»[75]

En évoquant ce sentiment d'amour pour la Perse, il faut également évoquer le nom de M. Barnaot un des professeurs de français de l'école Dâr-ol-Fonoun[76] qui fit un long séjour en Iran. D'après Fernand Couget[77], chargé d'affaires français à Téhéran, «*l'Iran était sa deuxième patrie*.» Après le congé de Vauvillier et la démission de Simono, il ne resta apparemment que lui au service du gouvernement iranien. Il enseigna, à part le français, l'arithmétique, l'histoire générale et la géographie de l'Iran.[78]

En somme, et compte tenu de ce qui vient d'être dit, l'amitié et les affinités persistantes entre certains Français d'Iran et certains Iraniens est un fait attesté. Mais il suffit de creuser un peu plus avant pour réaliser qu'en dessous des apparences, de nombreuses tensions et de nombreux sous-entendus sont venus envenimer les relations culturelles de part et d'autre. Des tensions pour l'essentiel issues de la fissure souvent indépassable entre la tradition, avec tout ce qu'elle porte en elle de positif, mais aussi de négatif pour les sociétés orientales, et la modernité également duelle. ■

1. Lesueur, Emile, *Le coup d'état de 1920 et les complots anglais* (Zamineh tchinihâ-ye engilis barâ-ye Koudetâ-ye 1299), trad. Chedean, Valiollâh, éd. Asâtir, Téhéran, 1994, p. 155. Emile Lesueur était un professeur français venu en Iran pendant les années 1920 pour enseigner le droit aux Iraniens. Les citations des personnalités françaises, indisponibles dans leurs versions originelles, ont été retraduites par nous-mêmes à partir du persan.

2. Amini, Iradj, *Napoléon va Irân* (Napoléon et la Perse), trad. Lotfiân Ardéchir, Téhéran, ed. Farzân rouz, 2000.
3. Ghaffâri, Abolhassan, *Jâygâh-e farânse dar târikh-e ravâbet-e khâreji irân (az âghâz-e saltanat-e mozafareddin shâh tâ engherâz-e ghâjarieh)* (La place de la France dans l'histoire des relations internationales iranienne (de l'avènement de Mozaffareddin Shâh au déclin de la dynastie Qâdjâr (1896-1925)), éd. Bureau d'études de l'histoire de la diplomatie du ministère iranien des affaires étrangères, Téhéran, 2003, p. 18
4. Fath'Ali Shâh Qâdjâr ou Bâbâ Khân, (Tabriz, 5 septembre 1771 - Ispahan, 23 octobre 1834), deuxième souverain de la dynastie qâdjâre succédant à son oncle le 17 juin 1797.
5. Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr (Astarâbâd, 14 mars 1742 - Shousha, 17 juin 1797), fondateur de la dynastie qâdjâre en 1794, après la chute de la dynastie Zand.
6. Napoléon Bonaparte (Ajaccio, 15 août 1769 - île Sainte-Hélène, 5 mai 1821), général, premier consul, empereur et fondateur du premier empire en France (1804-1815).
7. Antoine-Alexandre Romieu, (Nyons, 9 septembre 1764 - Téhéran, 12 octobre 1805), adjudant général, premier émissaire envoyé en Perse (30 mars 1085 - 12 octobre 1805) dans le cadre de l'expédition projetée par Napoléon en Inde.
8. Amédée Joubert, (Aix-en-Provence, 3 juin 1779 - Auvers Saint-Georges (près de Paris), 27 janvier 1847), envoyé secret de la Sublime Porte de la Cour de Perse du 1er mars 1805 jusqu'en février 1807.
9. Le traité de Finkenstein conclu entre la Perse (Fath'Ali Shâh) et la France (Napoléon Ier) au château de Finkenstein le 4 mai 1807.
10. Charles Mathieu Gardanne, (né à Marseille en 1766), militaire français, sous-lieutenant à quatorze ans, lieutenant, capitaine, chef d'escadron et ministre plénipotentiaire de Napoléon en Perse sous Fath'Ali Shâh Qâdjâr.
11. Traité de Tilsit signé en secret le 7 juillet 1807 par le tsar Alexandre Ier et Napoléon Ier.
12. Ghaffâri, Abolhassan, *op. cit.* p. 16.
13. Mohammad Shâh (Tabriz, janvier 1808 - Téhéran, 4 septembre 1848), roi de la Perse entre 1835 et 1848.
14. Louis-Philippe Ier, (Paris, 6 octobre 1773 - Claremont, 26 août 1850), roi de France entre 1830 et 1848.
15. (Comte) Edouard de Sercy, (Port-Ouest, 1er avril 1802 - Picardie, 30 août 1881), envoyé extraordinaire de Louis-Philippe et ministre plénipotentiaire chargé d'une mission spéciale auprès du Shâh de Perse entre septembre 1839 et novembre 1840.
16. Ghaffâri, Abolhassan, *op. cit.* p. 17.
17. Eugène Boré (1809-1878), lazariste, orientaliste réputé, archéologue en Perse en 1837 et fondateur de la première école française à Tabriz en 1839.
18. Nâssereddin Shâh (1848-1896), troisième roi qâdjâr francophile, qui a ouvert le pays vers les idées et la modernité européenne.
19. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 157.
20. Pierre Loti (Rochefort, 14 janvier 1850 - 10 juin 1923). Officier de la marine, voyageur et écrivain français à qui l'on doit le livre *Vers Ispahan*.
21. Ghaffâri, Abolhassan, *op. cit.* p. 323.
22. *Ibid.* p. 324.
23. Comte Eugène de Sartiges, (Gannat, 18 janvier 1809 - Paris, 2 octobre 1892), envoyé extraordinaire en Perse entre février 1844 et mars 1849.
24. Nicolas Prospère Bourrée (1811-1886), diplomate français et ministre de France en Perse entre 1855 et 1857.
25. Napoléon III ou Charles Louis Napoléon Bonaparte ou Louis-Napoléon Bonaparte, (20 avril 1808 - 9 janvier 1873), troisième empereur de la France et premier président de la République française.
26. Ghaffâri, Abolhassan, *op. cit.* p. 17.
27. Hassan Moshir-od Dowleh, ministre des affaires étrangères iraniennes sous Mozaffareddin Shâh en 1907.
28. Ghaffâri, Abolhassan, *op. cit.* p. 324.
29. Ninive, ancienne ville de l'Assyrie, dans le nord de la Mésopotamie située la rive Est du Tigre, dans les faubourgs de la ville moderne de Mossoul en Iraq.
30. Darius Ier ou Darius le Grand, (av. J.-C. 550 - 486 av. J.-C.), grand roi achéménide de l'Empire perse, fils d'Hystaspès et petit-fils d'Arsamès.
31. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 99.
32. *Ibidem.*
33. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 99.
34. Marcel Dieulafoy (Toulouse, 1844 - Paris, 1920), archéologue français en mission en Perse, en Espagne et au Maroc, auteur de nombreux ouvrages archéologiques dont *L'Acropole de Suse*.
35. Artaxerxés Ier, fils de Xerxès I, roi de l'empire perse entre 465 av. J.-C et 424 av. J.-C.
36. Hérodote (Halicarnasse, 484 av. J.-C - Thourioi, 425 av. J.-C.), historien grec surnommé «père de l'Histoire» par Cicéron, premier historien, explorateur, journaliste et prosateur dont les œuvres nous sont parvenues.

37. Dynastie des rois parthes provenant du peuple cavalier, d'origine indo-iranienne, fondée en 250 av. J.-C par Arsace et remplacé en 224 par la dynastie sassanide.
38. Dynastie iranienne de 224 jusqu'à l'invasion musulmane des arabes en 651. Elle marque l'une des périodes les plus importantes de l'histoire de l'Iran.
39. Royaume ancien iranien situé autour de la ville de Suse dans le nord du golfe Persique et dans l'est de Tigre entre 2000 av. J.-C. et 1120 av. J.-C.
40. Jacques Jean Marie de Morgan, (Huisseau-sur-Cosson, 1857 - Marseille, 1924), archéologue, explorateur, égyptologue français et responsable des fouilles archéologiques en Perse.
41. De Morgan, Jacques, cité par Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 100.
42. La véracité de cette information est douteuse puisque nous allons voir plus tard que les Iraniens ne furent pas respectés ni chargés de tâches importantes par Jacques de Morgan.
43. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 103.
44. *Ibid*, p. 104.
45. Personnage de l'Ancien Testament, épouse du roi de la Perse Xerxès Ier, femme originaire de Judée, célébrée dans la tradition juive.
46. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 101.
47. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 109.
48. Mirzâ Taghi Khân Amir Kabir (Hazaveh, 1807 - 9 janvier 1852), chancelier iranien sous le règne de Nâssereddin Shâh.
49. Digard, Jean-Pierre; Hourcade, Bernard; Richard, Yann, *L'Iran au 20ème siècle*, Paris, Fayard, 1998, p. 82.
50. Ghaffâri, Abolhassan, *op. cit.* p. 264.
51. Nâtegh, Homâ, *Irân dar râhyâbi farhangui* (Iran dans l'acheminement culturel), éd. Organisation de publication et de propagation de Payâm, Londres, 1988, pp. 159, 204.
52. Archive du ministère des affaires étrangères, 1924, K 45, P 3, No. de lettre 5231.
53. Lettre No. 9125, 1902, chargé d'affaire de l'ambassade de France à Téhéran, V-A-KH-A- K 9, P 7- B-V-A-KH-A.
54. Lettre No. 9125, le 23 juillet 1905 de la part du ministre des douanes destinée à Moshir-od-Dowleh, V-A-KH-A-K 4, P 7/1- B-V-A-KH-A.
55. Traité de Torkamanchâi en 1828 ou la Perse perdit les actuelles Géorgie, Arménie et l'Azerbaïdjan.
56. Lesueur, Emile, *op. cit.* pp. 11-12.
57. Vinsonneau, Geneviève, *Culture et comportement*, éd. Armand Colin, 2ème édition, Paris, 2000, p. 16.
58. L'ordre direct de Nâssereddin Shâh, Mai 1893 avec le sceau du chancelier, traduit par J Adibar, premier traducteur de l'ambassade de France avec la signature du secrétaire de l'ambassade, p. 28, P 7-B-V-A-KH-A (les lettres sont retranscrites à partir du persan).
59. Lesueur, Emile, *op. cit.* pp. 117-118.
60. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 119.
61. *Ibid.* p. 118.
62. ('Allâmeh) Mohammad Ghazvini (Téhéran, 1874-1949), figure littéraire marquante de la culture iranienne, surnommé 'allâmeh (érudit) par ses disciples.
63. *Shafagh-e Sorkh* (L'Aurore rouge), No. 1111, lundi 18 décembre 1928, mardi 24 septembre 1929, p. 2.
64. *Ibid.* p. 23.
65. *Ibidem.*
66. *Ibid.* p. 26.
67. Joseph Naus, haut fonctionnaire belge venu en Iran pour réaliser des réformes douanières en 1905 mais exclu très tôt après la mort de Mozaffaredin Shâh.
68. *Ibid.* p. 97.
69. *Ibid.* p. 96.
70. Sulpisius (127 av. J.-C. - 88 av. J.-C.), homme politique romain, tribun de la plèbe et partisan de Marius.
71. Lesueur, Emile, *op. cit.* p. 98.
72. *Ibid.* p. 150.
73. *Ibid.* p. 151.
74. *Ibid.* p. 154.
75. *Ibid.* p. 159.
76. Première institution d'études supérieures en Iran fondée en 1851.
77. Fernand Couget, chargé d'affaires du 10 mai 1900 jusqu'en octobre 1900, intéressé par le commerce en Iran notamment le commerce de la soie. Hellot-Bellier Florence, *op. cit.* p. 203.
78. Ghaffâri, Abolhassan, *op. cit.* p. 258.

Expansion du français en Perse grâce à la modernisation du système éducatif à l’époque qâdjâre

Shahzâd Madanchi
Hélène Beury

Pendant le règne des Qâdjârs (1794-1925) en Perse (Iran actuel), malgré les guerres et la suprématie de l’Empire Russe, les relations avec certains pays occidentaux ainsi que la volonté des dirigeants de l'époque portent ce pays vers une sorte de modernisation, non seulement au niveau technologique, mais aussi dans le domaine éducatif. De façon plus concrète, c’est sous le règne des rois qâdjârs que le système éducatif iranien subit des changements importants en s’inspirant des modèles occidentaux, notamment sous le règne de Nâsseredin Shâh et grâce à son premier ministre Amir Kabir.

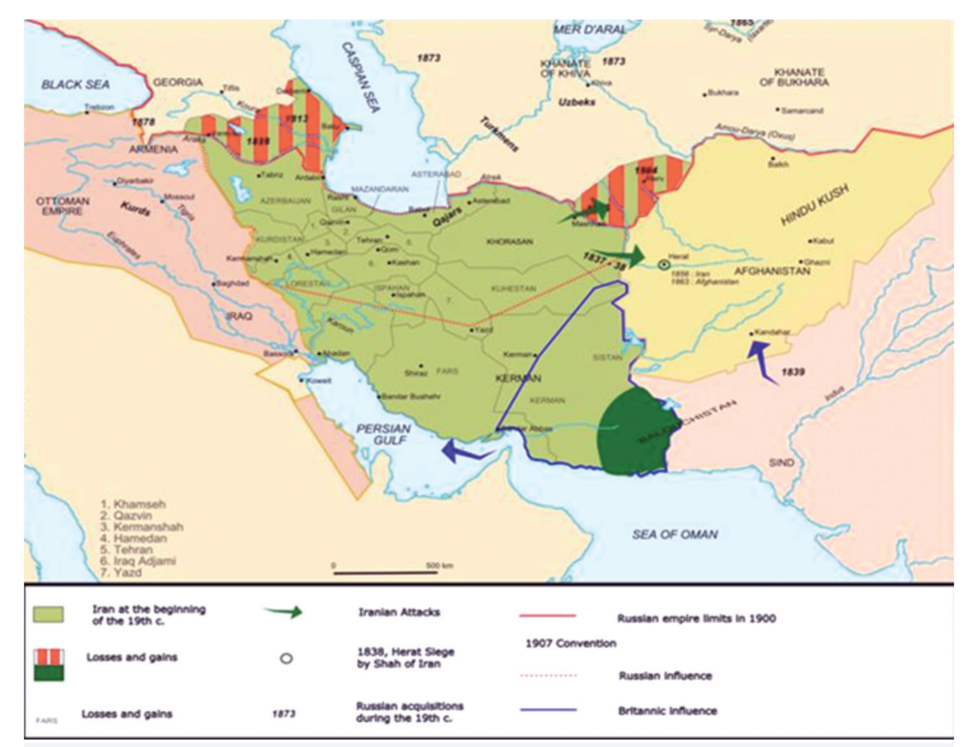
▲ *Portrait de Fath 'Ali Shâh Qâdjâr, huile sur toile, Iran, par Mirzâ Bâbâ, 1797*

Premiers liens entre la France et la Perse

Le règne de Fath 'Ali Shâh (fin du XVIIIème - début du XIXème siècle), deuxième roi de la dynastie qâdjâre, correspond en Europe à la période de la Révolution Française et des conquêtes napoléoniennes.

Comme pour les précédentes dynasties perses, certaines défaites militaires coutèrent trop cher au peuple iranien. Les défaites les plus importantes aboutirent à la signature des traités de Golestân en 1813 et du Torkamanchây en 1828, à la suite desquels le gouvernement iranien reconnut officiellement la souveraineté de la Russie dans la région du Caucase et dans tous les territoires situés au nord de l'Arax. Ainsi, la Perse céda l’Arménie et l’Azerbaïdjan actuel à l’Empire russe. Parmi les autres défaites de cette époque, nous pouvons citer la perte de la ville de Herat lors du règne de Nâsseredin Shâh lors d'une guerre menée par les Anglais.

Cependant, le règne de cette dynastie a également eu des conséquences bénéfiques pour le pays,



▲ *Influences britannique et russe; pertes de territoire (en rouge) et gain (en vert foncé) de territoire en Iran, XIXe siècle*

notamment en ce qui concerne la modernisation de la Perse où nous pouvons noter les progrès suivants:

- Développement des relations avec les pays occidentaux
- Échanges culturels entre la Perse et l'Occident
- Entrée des technologies et de la modernité
- Nomination de Téhéran comme capitale du pays
- Révolution constitutionnelle

Fath 'Ali Shâh, le roi de l'époque, faisant difficilement face aux attaques russes en Perse et aux pertes de territoire que celles-ci engendraient, cherchait à trouver un soutien diplomatique parmi les pays occidentaux. Comme les Anglais étaient alliés des Russes, le roi qâdjâr décida, en 1804, de se tourner vers la France et écrivit une lettre à Napoléon dans le but de lui présenter ses intentions et de lui proposer la signature d'un pacte entre la France et la Perse.

Rapidement, Napoléon se montra favorable à ce projet d'alliance militaire avec le roi de Perse contre ses ennemis britanniques et russes.

Comme les Anglais étaient alliés des Russes, le roi qâdjâr décida, en 1804, de se tourner vers la France et écrivit une lettre à Napoléon dans le but de lui présenter ses intentions et de lui proposer la signature d'un pacte entre la France et la Perse.

À cette même époque, le fils de Fath 'Ali Shâh lança l'idée de faire entrer les techniques de guerre européennes et les formations militaires en Perse dans le but de former le pays au combat et de lutter

▲ *Trône du Paon (Trône de Tâvous) construit sur ordre de Fath 'Ali Shâh, fait de pierres précieuses non-montées et d'or*

contre la suprématie russe.

Ainsi, après l'instauration de relations diplomatiques entre la France et la Perse, des nobles de la Cour persane étaient envoyés en France pour suivre des formations militaires. À la fin de leur apprentissage, ils retournaient en Perse pour servir à la Cour ou pour enseigner l'art de la guerre ainsi que la langue/culture française à d'autres membres de la noblesse.

Création et inauguration de Dâr-ol-Fonoun

Sous le règne de (1848-1896), le grand Chancelier (Sadr-e A'zam), Mirzâ Taghi Khân Amir-e ezâm, surnommé Amir Kabir (Amir le Grand), soucieux de la sécurité de son pays, consacra une grande partie de ses efforts à la modernisation de la Perse. Il s'intéressait notamment aux sciences et techniques militaires des pays occidentaux. Pour parvenir à mener à bien son projet d'enseignement militaire en Perse, il fit construire l'école Dâr-ol-Fonoun à Téhéran, en 1851. Il s'agissait d'une école de type européen dans laquelle la formation aux techniques et stratégies militaires était le noyau dur de l'enseignement.

Dâr-ol-Fonoun, également appelée «École polytechnique» de Téhéran, a été inaugurée sous l'ordre de ce grand vizir du roi qâdjâr et reste aujourd'hui encore le symbole de l'entrée de l'éducation moderne en Iran. L'équivalent persan de cette appellation Dâr-ol-Fonoun qui est un mot d'origine arabe, est la «maison des techniques». Même si au départ, l'enseignement dispensé dans cette école était exclusivement militaire, peu à peu d'autres disciplines comme l'histoire, la géographie, le français, la médecine, la peinture et la musique furent ajoutées aux programmes éducatifs de cette école.

Notons qu'ainsi, au XIXème siècle, l'influence culturelle de la France en Perse s'étendit considérablement, favorisant ainsi un intérêt culturel réciproque des deux pays. Ce lien entretenu avec la France a également permis à la Perse de se moderniser très rapidement.

Ces liens permirent également au français de devenir la première langue étrangère parlée à la Cour et dans

l'administration iranienne. La fascination de l'élite persane pour le français s'explique notamment par l'image renvoyée par la France, c'est-à-dire le pays où s'est développé l'esprit des Lumières et où a eu lieu la Révolution française. Petit à petit, plusieurs journaux iraniens comme *Rouznâmeh-ye Shargh* ou *Rouznâmeh-ye Bargh* consacrèrent une page d'informations en langue française.

Expansion de la langue française en Perse

Cependant, l'étape la plus importante de l'expansion de cette langue étrangère en Iran remonte à l'époque de l'inauguration du Dâr-ol-Fonoun et des débuts de l'enseignement de cette langue à l'école. Le français s'est imposé immédiatement comme langue principale d'enseignement au Dâr-ol-Fonoun. Rouhbakhshân évoque l'importance du français à l'époque en ces termes: «*Le français devint rapidement le véhicule de la culture européenne en Iran, et la langue de prédilection de l'élite et de la jeunesse iraniennes, assoiffées de sciences, d'ouverture sur le monde extérieur et du désir de mieux comprendre les origines du développement économique et culturel de cette "Orûp" (Europe) alors si attirante.*»[1]

La fascination de l'élite persane pour le français s'explique notamment par l'image renvoyée par la France, c'est-à-dire le pays où s'est développé l'esprit des Lumières et où a eu lieu la Révolution française.

De plus en plus intéressés par



▲ *La visite de l'envoyé de Fath 'Ali Shâh, Mohammad Rezâ Ghazvini, à Napoléon en 1807, par François-Henri Mulard*



▲ *Mirzâ Taghi Khân Amir Kabir*

l'apprentissage de cette langue, les étudiants faisaient parfois une partie de leurs études en France.

Au départ, l'enseignement militaire en Perse, dispensé par des officiers autrichiens, était en allemand, mais la méconnaissance de cette langue par les étudiants rendait l'apprentissage plus difficile.

«Le français devint rapidement le véhicule de la culture européenne en Iran, et la langue de prédilection de l'élite et de la jeunesse iraniennes, assoiffées de sciences, d'ouverture sur le monde extérieur et du désir de mieux comprendre les origines du développement économique et culturel de cette "Orûp" (Europe) alors si attirante.»

Par la suite, les formations militaires furent également dispensées en français. La fondation de cette école et la modernisation du système éducatif iranien participèrent énormément au développement des langues étrangères dans le pays, plus particulièrement le français qui connut un grand succès auprès des gens de Cour, mais aussi des lettrés.

C'est donc ainsi que d'autres établissements scolaires, aussi bien français qu'iraniens, à Téhéran ou dans d'autres grandes villes (Ispahan, Shirâz, Tabriz) vont par la suite renforcer cet intérêt porté aux langues étrangères, notamment européennes.

Parmi ces établissements, nous pouvons nommer:

- L'Alliance française à Téhéran (1899)
- Loqmânieh en province (1899)
- Saint-Louis à Téhéran (1900[2]) – pour les garçons
- Jeanne d'Arc à Téhéran (1900[3]) – pour les filles

Outre ces écoles, souvent fondées et dirigées par des institutions privées ou religieuses, l'Institut franco-iranien (établissement gouvernemental), l'Ecole supérieure de guerre de Téhéran, l'Ecole de Sheikh Mohammad Hassan à Téhéran et l'Ecole Mohammadieh à Tabriz jouèrent également un rôle crucial dans l'apprentissage et l'expansion de la langue française en Iran.

C'est ainsi qu'en 1913, on recensait plus de 76 écoles françaises[4] en Iran dans lesquelles les enseignements étaient exclusivement dispensés en français.

Quel que soit le type et la nature de ces établissements, il est indéniable qu'ils ont joué chacun un grand rôle dans l'ouverture du pays vers l'Occident, ainsi que dans le développement de l'enseignement du français en Iran, même si après plusieurs années, l'anglais a pris la place de cette langue en tant que

première langue étrangère enseignée dans le pays.

En parallèle à l'expansion des langues étrangères, majoritairement le français, puis l'anglais, en Perse, il est aussi important de noter que la langue persane occupa, en tant que langue officielle du pays, une place progressivement de plus en plus importante dans le système éducatif. En effet, après plusieurs réformes, elle contribua à faire du système éducatif iranien un instrument privilégié de diffusion de la conception de la nation iranienne élaborée par la politique d'unification linguistique qâdjâre.

Cette politique d'unification linguistique mettait l'accent sur la langue nationale, c'est-à-dire le persan, afin de contribuer à la modernisation du pays en passant par une harmonisation de la langue la plus parlée dans ce pays multilingue et multi ethnique.

Par ailleurs, la multiplication de voyages estudiantins à l'étranger (en Europe surtout), suite aux initiatives de l'école du Dâr-ol-Fonoun, a largement contribué au développement technologique de l'Iran dans des domaines divers: sciences, défense, imprimerie, poste, presse, télégraphe, photographie, etc.

> L'étape la plus importante de l'expansion du français en Iran remonte à l'époque de l'inauguration du Dâr-ol-Fonoun et des débuts de l'enseignement de cette langue à l'école.

Nous pouvons également souligner le rôle important de la traduction du français au persan dans le transfert des savoirs et



▲ *Dâr-ol-Fonoun, également appelée «École polytechnique» de Téhéran, inaugurée sous l'ordre d'Amir Kabir*



▲ *Le Palais blanc de Nâssereddin Shâh, dans l'enceinte du palais de Golestân, construit sur ordre de ce roi. C'est dans ce palais qu'étaient conservés les cadeaux qui lui étaient offerts.*

du savoir-faire correspondant aux différentes technologies occidentales importées dans le pays. On traduisit également différents livres dans divers domaines comme la géographie, la médecine, les techniques militaires et etc. Ainsi, la traduction se répandit en Iran, comme le signale Rezâ Mir-Sami'i dans son article[5]: «*Les contacts ainsi établis vont également permettre la traduction de nombreux ouvrages aussi bien techniques que littéraires. Ce sont également ces traductions et l'ouverture vers la France qui vont être à l'origine d'emprunts à des domaines lexicaux extrêmement variés: politique, littéraire, technique ou de la vie quotidienne, etc. S'ajoute à ces critères le fait que la classe "cultivée" considérant le français comme la langue de culture, sans parler d'un certain rejet, pour des raisons politiques, de l'anglais ou de l'allemand, avait souvent recours aux termes français.»*[6]

Si d'un point de vue militaire, le règne des Qâdjârs correspond à des défaites et à des pertes territoriales importantes, on peut néanmoins relever un profond désir d'ouverture vers l'Occident, allié à une volonté de modernisation dans divers domaines allant de la technologie jusqu'au système éducatif.

La preuve de cette modernisation du système éducatif est sans doute la fondation de l'Ecole Dâr-ol-Fonoun,

Les contacts ainsi établis vont également permettre la traduction de nombreux ouvrages aussi bien techniques que littéraires. Ce sont également ces traductions et l'ouverture vers la France qui vont être à l'origine d'emprunts à des domaines lexicaux extrêmement variés: politique, littéraire, technique ou de la vie quotidienne, etc.

première école fondée en Iran à l'instar des universités européennes. L'inauguration de cette école fut considérée comme le début d'un nouveau chapitre de l'Histoire de l'Iran moderne, notamment parce que cette école abritait un foyer actif d'enseignants français ou iraniens parlant français, qui diffusaient massivement la langue/culture de ce pays.

Les multiples connexions avec la langue/culture française et le partage des techniques occidentales rendu possible grâce aux contacts franco-persans ont contribué à faire entrer les Iraniens dans une nouvelle période d'ouverture sur la modernité. Cependant, cette course vers la modernité via l'ouverture vers le monde occidental et la tentation de copier ou d'importer son modèle éducatif a rencontré bien des obstacles tant chez les religieux que chez les nationalistes, qui y ont vu le risque d'une perte de l'identité culturelle et nationale. ■



▲ *Nâssereddin Shâh, quatrième roi de la dynastie qâdjâre*

1. Rouhbakhshan A., «Le rôle du Dâr-ol-Fonoun dans l'expansion du français en Iran» In *Luqmân*, n°2/3, *Le français en Iran*, Téhéran, Presses universitaires d'Iran, 1987, p. 40.
2. Navabi Dâvoud, «L'enseignement du français en Iran», In *Luqmân*, n°2/3, *Le français en Iran*, Téhéran, Presses universitaires d'Iran, 1987, p. 30.
3. *Ibid*, p. 30.
4. Données recueillies par l'Association Culturelle Franco-Iranienne Sabalan : http://www.sabalan.fr
5. Rezâ Mir-Sami'i, «Présence du français en persan», In Karine Boucher (éd.), *Le français et ses usages à l'écrit et à l'oral dans le sillage de Suzanne Lafage*, Paris, Presse de la Sorbonne Nouvelle, 2000, pp. 147-151.
6. *Ibid*, pp. 147-148.

Bibliographie:

-Ghaffâri 'Abdol-hassan, *L'histoire des relations entre l'Iran et la France*, Téhéran, Centre de publication universitaire, 1989.

-Mir-Sami'i Rezâ, «Présence du français en persan», In Karine Boucher (éd.), *Le français et ses usages à l'écrit et à l'oral dans le sillage de Suzanne Lafage*, Paris, Presse de la Sorbonne Nouvelle, 2000, pp. 147-151.

-Navabi Dâvoud, «L'enseignement du français en Iran», In *Luqmân*, n°2/3, *Le français en Iran*, Téhéran, Presses universitaires d'Iran, 1987, pp. 23-32.

-Rezâ'ï Abdolazim, *Dix mille ans d'histoire de l'Iran*, Téhéran, édition Eghbâl, 1984, vol. IV.

-Rouhbakhshan A., «Le rôle de Dâr-ol Fonoun dans l'expansion du français en Iran» In *Luqmân*, n°2/3, *Le français en Iran*, Téhéran, Presses universitaires d'Iran, 1987, pp. 33-54.

-http://www.yjc.ir

-http://www.culture.gouv.fr

-http://www.sabalan.fr

La famille qâdjâre aujourd'hui

Mireille Ferreira

Dispersé hors d'Iran à la suite de la prise de pouvoir par Rezâ Shâh Pahlavi en 1925, l'ancienne dynastie qâdjâre a formé depuis lors plusieurs groupes plus ou moins formels, parmi lesquels deux associations officiellement reconnues, *The Qâdjâr family association* (QFA), basée à Londres et *The International Qajar Studies Association* (IQSA) basée à Santa Barbara aux Etats-Unis. Les activités de ces deux associations sont conjointes. Alors que la première est exclusivement réservée aux membres de la famille qâdjâre, à savoir toute personne qui peut attester d'une ascendance remontant à 'Ali Shâh qâdjâr, la seconde est ouverte à toutes les personnes intéressées par les informations culturelles en rapport avec cette dynastie. Ces associations se donnent pour mission la diffusion, à travers le monde, de la très spécifique culture qâdjâre, loin de toute ambition de retour au pouvoir en Iran de cette dynastie.

L'association de la famille qâdjâre (*Kânoun-e khânevâdegui-e ghâdjâr*)

C'est sous la double présidence du Prince Nosrat Saltaneh, oncle du dernier shâh qâdjâr Ahmad Shâh, et du Prince Yamin-od-Dowleh, fils de Nâssereddin shâh qâdjâr, que naquit cette association, il y a un peu plus de soixante ans, à Téhéran. Elle fut dissoute deux ans plus tard, pour des raisons politiques notamment, et reprit ensuite ses activités sous la présidence du Prince Abolfazl Azod «Azod-e Soltan», fils de MozaffaredDin Shâh. Puis elle cessa toute activité en Iran. En 2000, les membres fondateurs décidèrent, sous la présidence honoraire du Prince Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr, petit-fils de Mohammad Ali Shâh Qâdjâr et doyen de la maison qâdjâre impériale, de la faire renaître en Europe. Désignée entretemps sous le nom persan de *Anjoman-e khânevâdegui-e Ghâdjâr*, elle reprit son nom d'origine *Kânoun-e khânevâdegui-e Ghâdjâr* pour indiquer la poursuite de l'action de l'association d'origine.[1]

Partant du sentiment que «rien n'est plus éprouvant pour les membres d'une même famille que la disparition du tissu social et familial qui les unissait dans la tapisserie étroitement serrée de leur naissance et de leur patrimoine commun», cette association s'est donné pour objectif de recréer et maintenir les liens entre tous les membres de la famille qâdjâre, longtemps séparés par les aléas d'événements historiques. Dès le début du XIXe siècle, déjà, un grand nombre de Qâdjârs quitte la Perse pour l'Azerbaïdjan, formant ainsi la branche azérie de la famille. Puis en 1909, l'exil de Mohammad 'Ali Shâh Qâdjâr et des membres de la famille impériale, en 1923 celui de Soltân Ahmad Shâh vers la France et l'Angleterre et, en 1925 la chute du régime qâdjâr provoquent le départ de nombreux membres de cette famille. A partir de 1979, enfin, l'avènement de la république islamique d'Iran incite au départ une partie des descendants de cette même famille.

Le *Shajarehnaameh Project*, documentation consultable sur Internet, permet de suivre les généalogies complexes des différentes branches de

la famille qâdjâre. Elle est constituée et régulièrement mise à jour par les membres de l'association.

L'association internationale d'études qâdjâres (IQSA)

Cette association a été fondée à Santa Barbara en Californie le 24 juillet 2000. Elle est présidée par le Professeur Manoutchehr Eskandari-Kâdjâr, descendant du Prince héritier 'Abbâs Mirzâ Nâyeb-Saltaneh, quatrième fils de Fath 'Ali Shâh, décédé avant d'avoir pu accéder au trône de Perse. Elle a pour objectif de diffuser le plus largement possible l'histoire et la culture de la dynastie qâdjâre d'Iran.

Entre autres activités, elle organise, depuis sa création, à l'intention de ses membres, une conférence annuelle ayant pour thème un aspect particulier de la culture qâdjâre. Ces conférences ont lieu dans divers pays d'Europe (France, Pays-Bas, Suisse, Autriche, Royaume-Uni, etc.) ainsi qu'aux Etats-Unis d'Amérique, et font l'objet d'une publication. Voici la liste des thèmes abordés les années précédentes:

- 2001: Lecture des premières photographies: sources visuelles pour l'interprétation de l'histoire de l'Iran qâdjâr.
- 2002: Habits et costumes du XIXe siècle en Iran.
- 2003: Santé, hygiène et beauté sous les Qâdjârs.
- 2004: Le harem – Perception et réalité de la vie des cours ottomane et qâdjâre.
- 2005: Guerre et paix dans la Perse qâdjâre: conséquences au passé et au présent.
- 2006: Les loisirs sous les Qâdjârs.
- 2007: Diplomates et voyageurs à l'époque qâdjâre.
- 2008: Statut social et vie quotidienne dans la Perse qâdjâre.
- 2009: Architecture dans la Perse qâdjâre.
- 2010: Réflexions sur l'étude de l'époque qâdjâre
- 2011: Princes et courtisans dans la Perse qâdjâre.

Photographie et cinématographie à l'époque qâdjâre

L'édition prévue du 31 mai au 1er juin 2012, à l'Université de Boston aux USA, traitera de la femme à l'époque qâdjâre.[2]

Le Prince Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr

Le Prince Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr, petit-fils de Mohammad 'Alî Shâh et neveu de Ahmad Shâh, les deux derniers rois de la dynastie, est décédé le 27 mai 2011 à Paris. Cette personnalité d'une grande érudition occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de sa famille. Quelques rencontres avec ce grand connaisseur de la culture qâdjâre avaient permis la rédaction de deux articles publiés dans notre revue, dans lesquels il évoquait la fin de l'empire qâdjâr et l'exil de sa famille, durant lequel il était né, ainsi que la culture qâdjâre à

> Partant du sentiment que «rien n'est plus éprouvant pour les membres d'une même famille que la disparition du tissu social et familial qui les unissait dans la tapisserie étroitement serrée de leur naissance et de leur patrimoine commun», cette association s'est donné pour objectif de recréer et maintenir les liens entre tous les membres de la famille qâdjâre, longtemps séparés par les aléas d'événements historiques.

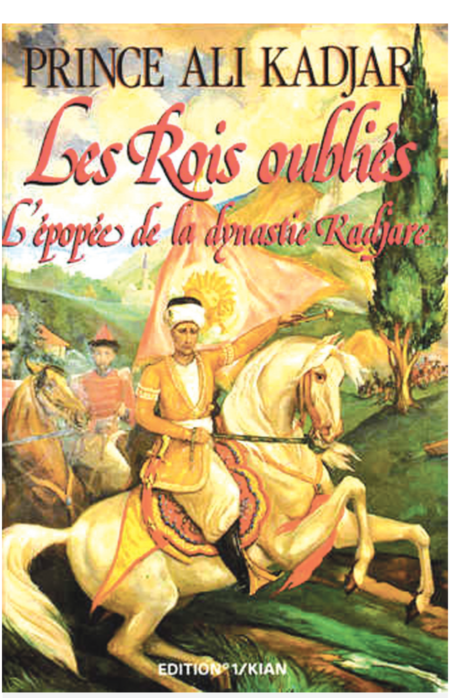
laquelle il accordait une large place.[3] Il est l'auteur de l'ouvrage *Les rois oubliés, Epopée de la dynastie kadjare*, publié en 1992, qui avait largement contribué à faire connaître l'histoire de cette dynastie qui avait régné sur la Perse de la fin du XVIIIe au début du XXe siècle.

Lors d'un entretien à son domicile de Neuilly-sur-Seine, qui eut lieu deux mois avant son décès, Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr avait évoqué le tombeau des qâdjârs à Karbalâ, précieux témoignage sur ce lieu historique:

«Le tombeau de ma famille à Karbalâ occupe un emplacement exceptionnel, partageant avec celui de l'Imâm Hossein, l'espace situé sous la coupole. Il renferme actuellement les dépouilles de mon père 'Abdol Majid Mirzâ, décédé en 1975, de ma grand-mère Malekeh-ye Djahân et de sa fille Khâdidjeh Khânoum, de Mozaffareddin Shâh - le premier inhumé dans ce tombeau, à l'initiative d'Ahmad Shâh qui en avait fait le vœu à son père - Ahmad Shâh lui-même et son frère Mohammad Hassan Mirzâ, décédé en 1943. Ce lieu de sépulture royale avait été créé avec l'autorisation de l'empire ottoman à qui Ahmad Shâh avait acheté l'emplacement, et avec l'agrément des autorités ecclésiastiques. Il s'agit d'un bien de mainmorte (*waqf* en persan) géré par des administrateurs. La pièce étant exigüe, les inhumations s'effectuent sous une même dalle, d'une capacité de douze emplacements, sur trois niveaux.

L'association internationale d'études qâdjâres organise, depuis sa création, à l'intention de ses membres, une conférence annuelle ayant pour thème un aspect particulier de la culture qâdjâre.

Avant que Saddam Hussein ne déclare la guerre à l'Iran, nous donnions une rétribution au *Tomb qâdjâr trust* pour l'entretien du tombeau. Je m'y suis rendu au décès de mon père en 1975, le représentant de Saddam Hussein avait autorisé l'inhumation avec les honneurs militaires. Durant la cérémonie, il avait prononcé ces mots: «Ce que nous faisons pour vous, vous ne le feriez pas pour Saddam lui-même». Ensuite, toute inhumation dans ce tombeau fut interdite et, depuis le début de la guerre Iran-Irak, je n'ai plus eu d'informations sur l'état de conservation du tombeau. Je ne sais pas ce qu'en sont devenus les gardiens. Il faudrait aller voir sur place mais la guerre civile, les attentats nous en empêchent. Je sais que le dôme avait été touché, la Fondation Arâm l'avait fait restaurer.»



▲ *Couverture de l'ouvrage* Les rois oubliés *de Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr*

La situation encore compliquée de

l'Irak aura empêché l'inhumation du Prince Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr, décédé depuis cet entretien, auprès de ses ancêtres. Il reste à espérer que, le calme revenu dans ce pays, sa dépouille pourra un jour y être transférée, conformément au vœu implicite qu'il avait suggéré par cette conversation.

Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr avait, quelque temps avant son décès, fait don de sa riche collection de photographies et manuscrits au *Centre de documentation des études qâdjâres*, abrité par l'Institut international de l'histoire sociale d'Amsterdam, aux Pays-Bas.

En ce mois d'avril 2012, une foule importante de collectionneurs et de curieux se presse dans la salle de l'hôtel Drouot de Paris où le reste de la collection est dispersée aux enchères. Le Prince Massoud Zelli, membre des deux associations qâdjâres décrites plus haut, descendant de l'éphémère roi d'Iran, Adel Shâh qâdjâr, est présent[4].



▲ *Portrait de Soltân Majid Mirzâ Kâdjâr*

Il est émouvant de revoir, une dernière fois réunies, ces immenses toiles, assombries par le temps, des portraits des ancêtres du Prince Soltân 'Ali Mirzâ Kâdjâr qui ornaient les murs de sa maison de Neuilly, achetée autrefois par sa grand-mère Malekeh-ye Djahân. ■

---

1. Littéralement, en persan, *Anjoman* signifie Association alors que *Kânoun* signifie Club ou Cercle.
2. Les comptes-rendus de ces conférences font l'objet de publications qui peuvent être commandées auprès de Mr. Ferydoun Barjesteh, Éditeur, Vice-président de International Qajar Studies Association (IQSA) par mail: ou par téléphone (à Rotterdam): 00 31 43 40 87 772

Le programme des conférences, les publications et toutes informations concernant l'IQSA sont consultables sur le site de l'association: http://www.qajarstudies.org/IQSAPastconferences.html

3. «Histoire et culture qâdjâres vues par le Prince Soltân Ali Qâdjâr» in n° 27 de *La Revue de Téhéran*, février 2008

«Le palais du Golestân, raconté par Soltân 'Alî Mirza Kadjar» in n° 66 de *La Revue de Téhéran*, mai 2011

4. Massoud Zelli raconte, dans ses écrits publiés dans le *Shajarehnaameh Project* cité dans cet article, que son ancêtre 'Ali Mirzâ Zell-e-Soltân, le futur 'Adel Shâh, était gouverneur de Téhéran à la mort de son père, Fath 'Ali Shâh, en 1834. Après avoir fermé les portes de la citadelle, il se déclara héritier, fut couronné Shâh in Shâh et régna à Téhéran pour une période de 40 jours sous le nom de 'Adel Shâh qâdjâr. Il fut contraint d'abdiquer à l'arrivée à Téhéran de son neveu Mohammad Mirzâ, fils de 'Abbâs Mirzâ le prince héritier défunt, venant de Tabriz qui fut couronné sous le nom de Mohammad Shâh qâdjâr. 'Adel Shâh avait cependant eu le temps de faire frapper une monnaie à son nom «Soltân 'Ali Shâh» et de distribuer à la population de Téhéran, pour s'assurer de son support, 700 000 tomans de l'époque, prélevés sur le Trésor. Puis il mourut en exil à Karbalâ en 1855.

La coupe du monde ou le mythe arthurien est-il né en Iran?

Gilles Lanneau

D'où vient cette soif de l'Homme d'un liquide essentiel, ayant donné la Vie?
On la trouve dans différentes traditions, différents peuples, différents continents. Examinons la parenté entre l'Orient et l'Occident. Nous avons déjà évoqué le mythe d'Etanna, où apparaît Anâhitâ[1], la déesse de la Fertilité. Déesse de l'Eau, de l'élément liquide. Elle préside au huitième mois dans le calendrier solaire persan, le mois d'Âbân, ou "mois des Eaux". Bien qu'occultée en théorie par le zoroastrisme, elle est parfois représentée comme une belle femme, au visage rayonnant, versant dans l'eau le contenu d'une jarre. L'image en quelque sorte de cette "rivière de lait" sur l'Ile de Qeshm[2], allant "alimenter" la mer.

▲ *Jarre créant la vie, grotte de Kharbas*

Revenons à l'origine. Une déesse offre à boire dans une coupe un élixir de vie, ou d'immortalité, au premier roi du Monde[3]. Celui-ci se nomme Etanna, ou Yima, ou Djamshid[4]. Il vivra pendant des siècles, puis finira par mourir, ayant fauté.

Nous avons vu précédemment l'origine du mot mihrab, ou *mehrâb* en persan, désignant le lieu focal dans les mosquées. Il découle de *mehrâbeh*, ce même endroit sacré des lieux de culte dédiés à Mehr, ou Mithrâ. Que contenait ce *mehrâbeh*? Décomposons le mot, nous aurons la réponse: *Mehr*, *âb*; ce dernier mot désignant l'eau, ou l'élément liquide – comme dans le mois d'Âbân un peu plus haut, le mois des Eaux. Nous voici donc en présence de l'endroit sacré où se plaçait un récipient. Nous en avons d'ailleurs la quasi certitude: dans de nombreuses mosquées persanes[5], le mihrab comporte en son centre un carreau où est représenté une coupe, ou un vase. Un vase placé sur une sorte de tailloir, comme le Graal, ou de soucoupe aux extrémités relevées; et d'où s'échappent des entrelacs de verdure s'hypertrophiant à l'infini. La création du Monde, ou son émanation, superbement symbolisées.

J'ai aussi retrouvé ce même vase dans des églises arméniennes, une synagogue, un temple du feu[6].

Ce sera le plus souvent d'une jarre, comme dans la grotte de Kharbas, que s'échapperont les branches de l'arbre Toubâ encadrant les arcades des mosquées. Des branches spiralées, représentant chacune un



▲ *Vue extérieure de la grotte de Kharbas*

univers différent, et donnant à cet arbre une dimension cosmique. Un "super Graal" en quelque sorte.

Mais comment relier ce récipient à la coupe du roi Arthur?

Regardons-le sous deux aspects; le britannique, puis le français.

C'est vers l'an mille avant notre ère qu'un peuple indo-européen, les Celtes, occupa la Grande-Bretagne[7]. Puis déborda sur sa voisine de l'Ouest, l'Irlande, cinq ou six siècles plus tard. Le roi Arthur, s'il existât, aurait vécu au Vème siècle, à l'époque de l'invasion saxonne. La tradition le pare de qualités chevaleresques qui n'apparurent qu'au Moyen Age. En Europe tout au moins, celles-ci ayant eu cours à cette époque dans l'Iran sassanide.

Voyons un peu cette chevalerie sassanide à titre de comparaison! Elle portait le heaume, la cotte de maille, pratiquait les tournois. Elle appliquait aussi un code d'honneur, le *Shâhnâmeh* en témoigne. Un chevalier ne combattait qu'un autre chevalier, épargnait les fantassins, mais aussi l'ennemi désarçonné. Il cessait le combat à la tombée du jour, respectait les prisonniers … En fut-il toujours ainsi? L'intention y était tout au moins[8].

Restons dans l'Iran sassanide. Et dans la chevalerie, où avait cours le culte de

Dans de nombreuses mosquées persanes, le mihrab comporte en son centre un carreau où est représenté une coupe, ou un vase. Un vase placé sur une sorte de tailloir, comme le Graal, ou de soucoupe aux extrémités relevées; et d'où s'échappent des entrelacs de verdure s'hypertrophiant à l'infini. La création du Monde, ou son émanation, superbement symbolisées.

Mithra. Nos chevaliers étaient souvent des "lions", *shir* en persan, le quatrième degré d'initiation (sur une échelle de sept, rappelons-nous). En témoignent les noms des princes, Ardeshir en particulier. Ils pratiquaient le rituel de la coupe: les chevaliers étaient assis en cercle autour d'une coupe de vin, y buvant chacun leur tour. Comment ne pas y voir l'origine d'un autre rituel, autour d'une "Table Ronde"? Nous le trouverons de même dans la tradition chiite, où le Prophète et ses quarante compagnons auront coutume de s'assembler autour d'une autre coupe, emplie d'eau salée. L'eau et le sel, comme à l'île de Qeshm.

▲ *Jarre créant la vie, Temple du feu Mehrbân à Ispahan*

Remontons dans le temps. Selon Hérodote (VII, 54), l'empereur Xerxès, alors dans le Détroit des Dardanelles, jeta à l'eau une coupe, puis un cratère en or, puis son épée en offrande au soleil[9]. Nous savons qu'il était de même en usage, dans l'Angleterre du temps d'Arthur, de jeter à l'eau une épée à l'occasion d'un événement exceptionnel, comme le décès d'un roi. Comment ne pas y voir des préfigurations d'Excalibur, surgie de l'eau, y retournant ensuite?

Une autre piste est séduisante, mais peu sûre. Elle repose sur une légende dont je n'ai trouvé aucune confirmation écrite. Elle évoque une île orientale à l'origine du monde créé, et dont le nom signifie justement "d'origine". *Djazireh-ye Avvalin*, l'Île du Premier en persan, *avvalin* signifiant aussi "d'origine". Ou l'Île d'Avalon, pourquoi pas? Cette terre promise d'une vie sans fin.

Une île qui se mérite dans le mythe arthurien: le héros doit vaincre Mordred, le mal personnifié. Mordred, un mot proche du persan *mordeh*, "mort" (au masculin), ou du vieux-perse *mordad*, "la mort".

Voyons quelques similitudes troublantes, bien qu'elles n'aient pas un lien direct avec le Graal.

A Marâgheh, petite ville au nord-ouest de l'Iran, non loin du lac salé d'Oroumiyeh, se trouvent des grottes creusées sous un plateau, ayant servi d'école de mages. Une école mithraïque, précisons-le, indiquée sur un topoguide de la ville. On y découvre à l'entrée du site des sarcophages en pierre, remplis en eau à l'origine, utilisés pour des baptêmes initiatiques. Des baptêmes similaires à ceux qui seront pratiqués en Angleterre lors de l'initiation des druides.

Rendons-nous sur l'île voisine de l'Agleterre.

Au centre de l'Irlande se trouve la Pierre de Fâl. Un grand rocher phallique ayant servi à désigner le futur roi par des méthodes divinatoires[10]. Et que signifie le mot *fâl* en persan ? Divination.

Abordons l'aspect français du Graal. Il apparaît sous la plume d'un auteur bien connu, Chrétien de Troyes. Chrétien, un prénom qui se donnait alors aux Juifs nouvellement convertis – et les Juifs étaient nombreux dans la ville champenoise. Ils tenaient le commerce, le négoce dans le pays, circulaient dans le monde de l'époque. Peut-être ramenèrent-ils son histoire étonnante d'un voyage en Orient. Et pourquoi pas en Perse, où leurs confrères étaient encore nombreux, et s'occupaient du négoce également. L'auteur du "Conte du Graal" sut l'adapter à la mode de son temps. Robert de Boron en fit de même un peu plus tard, l'intégrant dans une symbolique chrétienne. C'est surtout dans les versions ultérieures que nous trouverons le fil conducteur nous menant à l'origine.

Si Chrétien de Troyes ne fit que placer cette coupe merveilleuse au sein d'une geste chevaleresque, ayant pour cadre une Bretagne imaginaire, les successeurs de Robert de Boron, eux, la situèrent dans un ensemble beaucoup plus vaste, intégrant des contrées lointaines mal définies. Il nous appartiendra de retrouver ces terres initiales.

L'itinéraire nous est donné: il démarre au Port du Tigre, transite par l'Île Tournoyante, se termine à l'Île Onagrine. Que cachent ces noms apparemment sans queue ni tête?

Postulons que l'Île de Qeshm soit cette Île Onagrine. Onagre est le nom de l'âne sauvage, et celui-ci abondait jadis dans le sud de l'Iran. Sur l'Île de Qeshm, il n'est pas rare encore de voir des ânes aux abords des villages, ou de croiser un grand-père se baladant à dos d'âne.

Mais où est ce Port du Tigre? Sur la côte iranienne du golfe Persique, la plupart des villes portuaires portent un nom commençant par *bandar*, signifiant "port". Bandar-e Djâsk, Bandar 'Abbâs, Bandar-e Lengueh … J'ai remonté la côte vers le Nord, à la recherche de Bandar-e Bâber, "le Port du Tigre", et ne l'ai pas trouvé. Puis me suis arrêté au delta des deux grands fleuves de la Mésopotamie. Le Tigre et l'Euphrate. S'agit-il d'un port sur le Tigre? Celui de Bassorah, au bord de ce fleuve, remonte à la plus haute Antiquité. Une hypothèse qui tient la route en tout cas.

Selon Hérodote (VII, 54), l'empereur Xerxès, alors dans le Détroit des Dardanelles, jeta à l'eau une coupe, puis un cratère en or, puis son épée en offrande au soleil. Nous savons qu'il était de même en usage, dans l'Angleterre du temps d'Arthur, de jeter à l'eau une épée à l'occasion d'un événement exceptionnel, comme le décès d'un roi. Comment ne pas y voir des préfigurations d'Excalibur, surgie de l'eau, y retournant ensuite?

Reste l'Île Tournoyante. Un petit chapelet d'îles s'égrène en parallèle à la côte, certaines d'entre elles ayant un long passé historique. L'Île d'Ormoz, l'Île de Khârq (Rhârq), l'Île de Kish[11]… cette dernière non loin de l'Île de Qeshm, en remontant vers Bassorah. Voyons là de plus près. Une île corallienne, plate et venteuse. Pas de quoi la faire tourner pour autant! Quelques vestiges remarquables subsistent sur sa côte nord, ce qui paraît étrange sur cette île de dimensions modestes, soumise à un climat aride. De quoi pouvait vivre ce peuple



▲ *Jarre créant la vie, Synagogue Keter Dâvoud à Ispahan*

insulaire? Et comment expliquer aujourd'hui la présence d'hôtels de luxe en grand nombre, de centres commerciaux – l'île est détaxée, comme celle de Qeshm – d'un terrain de golf, sur ce caillou stérile? Enfonçons-nous sous terre pour trouver la réponse. Des kilomètres de galeries souterraines, drainant l'humidité filtrée par les parois calcaires, comme un percolateur géant. Une œuvre titanesque eu égard aux moyens supposés de l'époque[12], nous obligeant à nous interroger.

Nous n'avons pas trouvé comment tournait l'Île de Kish, si ce n'est dans son business actuel! Ou tourne-t-elle seulement sous terre, dans ce tunnel interminable reliant entre elles toutes les galeries, nous ramenant à son départ?[13]

Franchissons la bonne centaine de kilomètres la séparant de l'Île de Qeshm.

Abordons par la mangrove fixée sur la nageoire dorsale de ce drôle de poisson; comme une forêt de Brocéliande incongrue, échouée là Dieu sait comment! Dirigeons-nous vers les grottes de Kharbâs. Examinons ce nom avant d'entrer. Il comporte le préfixe *khar* (rhar), signifiant "âne" – comme en hébreu. Une allusion à cette Ile Onagrine? Ou un symbole mithraïque, comme le coq, ou le serpent, autres animaux sacrés? N'est-ce pas lui qui réchauffera un enfant nouveau-né, associé à un bovin, dans une autre caverne?

Passons sous l'arche introduisant à ce curieux château en ruine, puis entrons dans la grotte au vaisseau[14]. Nous avons déjà examiné les figures inscrites dans la roche. Sauf une, simplement évoquée: le chameau. La figure la plus haute du navire, comme une indication, une signature. Le chameau, *camelus* en latin … ou Camelot, le château du roi Arthur? ■

---

1. Sous sa forme Inanna, à l'origine aussi de la déesse Ishtar. Notons que dans l'Irlande celtique la déesse de la Fertilité se nommait Ana.
2. Concernant l'Ile de Qeshm et la grotte de Kharbas, voir mon ouvrage *Racine, un voyage vers l'Infini*. Ed. Les 3 Orangers.
3. Dans le mythe arthurien, c'est aussi une femme qui porte la coupe sacrée.
4. Dans un souci d'intégrer leur héritage ancien à l'islam, les Persans attribueront la coupe magique de Djamshid à Salomon, lequel prendra la place du héros Féridoun (Fereydoun).
5. Celle privée de l'empereur Shâh 'Abbâs 1er en particulier, à Ispahan (mosquée Lotfollâh).
6. Également à Ispahan.
7. Notre Bretagne ayant été peuplée par les Bretons anglais au Vème siècle.
8. Notons que cet esprit chevaleresque n'apparaîtra en Occident qu'au contact de l'Orient, au moment des croisades.
9. N'était-ce pas plutôt une offrande à l'eau et au sel, face au soleil symbolisant Mithra?
10. Faut-il y voir l'origine du grec *phallos*, phallus ?
11. Le mot *kish* signifiait "univers" en Mésopotamie (est-ce une évocation du tournoiement des galaxies?).
12. Ces galeries remonteraient à au moins 2000 ans. Quelques-unes ont été sécurisées et sont ouvertes à la visite.
13. C'est une nef qui tourne à l'intérieur de l'île selon le mythe.
14. Le mot "vaisseau" (ou vessel) est parfois utilisé dans le mythe arthurien pour désigner le Graal.

L'impact des ulémas du Mont Liban sur l'Iran safavide

Saeid Khânâbâdi

«Voici le palais que je construisis à Suse. J'y exécutai maints ornements [...] Ses bois de cèdre sont emmenés d'un territoire lointain que l'on intitule le Mont.»

Lorsque Darius le Grand, dans le bas-relief du palais Apadana, considérait que le Mont Liban était le lieu d'origine du bois de cèdre utilisé dans la construction de son palais, il se comparait peut-être à Salomon demandant au gouverneur de Tyr de lui envoyer du bois de cèdre et des artisans phéniciens afin de construire le Temple de Jérusalem. Pourtant, le roi achéménide n'aurait jamais pensé que *ce territoire lointain*, dont il reconnaîtra la quasi-indépendance, deviendrait quelques millénaires plus tard l'allié le plus stratégique de son pays au Moyen-Orient. Mais entre l'ère antique et le temps contemporain, l'histoire des rapports irano-libanais a connu de nombreuses étapes remarquables. Et malgré ce que croient certains Iraniens d'aujourd'hui, au cours de ces interactions bilatérales, l'Iran n'a pas toujours été le pays actant, et le courant d'influence entre ces deux nations fut parfois inversé. Cet article évoque ici un exemple d'une phase très significative de l'impact libanais sur l'Iran des Grands Soufis.

Au début du XVIe siècle, le couronnement du roi Esmâïl safavide à Tabriz inaugura une nouvelle ère dans l'histoire politico-religieuse de l'Iran. Les turkmènes chiites, après quelques tentatives régionales, arrivent enfin au pouvoir dans un Iran majoritairement sunnite. Bien que le chiisme fut déjà répandu dans la province du Khorâssân (où se trouve le mausolée du huitième Imâm chiite) et quelques villes centrales comme Qom, Kâshân et Rey, la communauté chiite iranienne était encore dépourvue d'une structure religieuse sur le modèle des chiites arabophones. Les Safavides eux-mêmes représentaient un chiisme ascétique et fortement influencé par les idées gnostiques et parfois même superstitieuses. Les derviches et les soufis négligeaient visiblement la charia islamique sous prétexte de croyances ascétiques et exagérées. Même les éléments principaux comme les prières quotidiennes et la défense de la consommation du vin n'étaient pas véritablement respectés par certains ghezelbâshs turkmènes. A ajouter qu'au XVIe siècle, l'esprit scientifique des milieux islamiques, même en dehors de l'Iran, était plus attaché au soufisme qu'à la loi coranique.

Certes, les Iraniens avait déjà fait figurer quelques figures importantes dans la liste des ulémas chiites mais sous le règne des premiers rois safavides, la plupart d'entre eux résidaient dans les villes saintes de Mésopotamie arabophone (à l'époque appartenant au territoire iranien). Les centres religieux de l'Iran central n'avaient pas la forme hiérarchique des *hawzah* iraquiens, bahreïniens et libanais; trois foyers de l'imâmisme duodécimain à l'époque. Par ailleurs, les ulémas iraniens se liaient traditionnellement avec les pouvoirs locaux de l'empire, chose intolérable pour le système centraliste des Grands Soufis. Contre le sunnisme très structuré et étudié de la Sublime Porte, il incombait aux rois safavides de systématiser davantage l'école du chiisme. De là, ils décidèrent de profiter des compétences intellectuelles des écoles chiites non-iraniennes et parmi ces *hawzah* chiites, le Grand Soufi n'hésita pas à choisir celui du Mont Liban; les Iraniens étant déjà fascinés par la réputation des illustres sheikhs libanais comme le Premier Martyr (*Shahid-e Avval*).

Les historiens estiment qu'une lettre de l'Émir 'Ali Moayyed, le chef des *sarbedâr* du Khorâssân adressée

à Mohammad ibn Makki de Nabatiyeh, marqua le début de l'orientation des chiites iraniens vers les ulémas libanais. Par l'intermédiaire de son ministre, l'émir de Sabzevâr invita le Sheikh Mohammad ibn Makki à devenir le guide politique et religieux des chiites du Khorâssân. Cette guidance par un chef religieux est le

Entre l'ère antique et le temps contemporain, l'histoire des rapports irano-libanais a connu de nombreuses étapes remarquables. Et malgré ce que croient certains Iraniens d'aujourd'hui, au cours de ces interactions bilatérales, l'Iran n'a pas toujours été le pays actant, et le courant d'influence entre ces deux nations fut parfois inversé.

thème qui sera développé, quelques siècles après, par la théorie du *velâyat-e faqih* (gouvernance du docteur de la loi chiite). Le grand cheikh du Mont Liban eut peut-être tort de ne pas accepter



▲ *Shâh Esmâïl safavide*

l'invitation de Moayyed Sarbedâr, car condamné à l'hérésie, Ibn Makki sera arrêté et violemment exécuté par les autorités mameloukes de Damas: ils l'exécutèrent par l'épée et après avoir lapidé son corps, ils le pendirent pour enfin le brûler. Ce martyre tragique conféra à Ibn Makki un titre légendaire chez les chiites: le Premier Martyr. A préciser que le thème du martyre est très chargé d'affectivité dans la doctrine imâmite. Outre cette destinée caractéristique, Ibn Makki laissa comme héritage spirituel un livre unique à ses disciples iraniens, *Lom'ah Dameshghiyah*, ouvrage aujourd'hui encore enseigné dans les centres religieux de l'Iran. Mohammad ibn Makki le rédigea pendant sa captivité dans une prison de Damas, d'où le titre *Dameshghiyah*. Ce fait catastrophique fut un point marquant pour la minorité chiite du Mont Liban durant la répression mamelouke et ottomane, d'autant plus que 180 ans après, Zeynoddin 'Ameli ou le Deuxième Martyr (1506-1558), subit le même sort. Après ces actes de violence et d'intolérance, de nombreux cheikhs chiites quittèrent le Mont Liban pour s'installer à Nadjaf et Karbala. Dans un contexte aussi sombre, l'arrivée au pouvoir des safavides chiites dans un grand pays comme la Perse fut une bénédiction pour les chiites opprimés de *Djabal 'Amel*. L'Iran du règne du roi Esmaïl le Safavide fut alors le témoin d'une vague d'émigration des ulémas chiites libanais. Mais ce courant d'émigration ne constitue pas pour autant un déplacement démographique considérable. Au contraire, on le découvre au travers des noms de certaines familles célèbres et élites libanaises. Parmi ces ulémas émigrés, quelques figures deviendront des personnalités-clé du *fiqh*, ou jurisprudence chiite.

Al-Karaki (1465-1533)

La première trace de cette immigration libanaise se justifie par l'invitation envoyée par Shâh Esmaïl à un illustre personnage des chiites du Mont Liban, Sheikh 'Ali ibn Abdol-'Âli al-Karaki (Mohaghegh Sâni) qui professait à l'époque au *hawzah* (séminaire religieux) de Nadjaf.

Al-Karaki était natif de Karak Nouh, un petit village de Béqua. Il faut préciser qu'Al-Karaki n'accepta jamais de collaborer totalement avec la cour safavide; il décida pourtant de profiter de cette occasion unique afin de soutenir l'école chiite. Le roi lui attribua le titre officiel de *Sheikh-ol-eslâm* de l'Iran en lui fournissant un budget annuel de 70 000 dinars. Après la mort du roi Esmâïl, Al-Karaki continua sa carrière sous le règne de Shâh Tahmâsb qui fit de la ville de Ghazvin sa capitale, et où Al-Karaki fonda un centre intellectuel consacré à la doctrine chiite tout en renforçant des centres déjà existants comme ceux de Kâshân et du Hérat. Outre la fondation d'écoles religieuses, Al-Karaki inaugura un brillant mouvement de traduction et de rédaction d'ouvrages persanophones destinés aux nouveaux convertis chiites iraniens qui souffraient d'un grand vide dans le domaine des sources religieuses. Une centaine d'essais et d'articles nous sont parvenus de ce sheikh réformateur. Al-Karaki rénova quelques rites islamiques comme la prière du vendredi et l'appel à la prière (*azhan*) dans les mosquées iraniennes. Il donna aussi un aspect religieux au système fiscal de l'Etat safavide en l'accordant avec les lois financières propres à l'islam. Nous pouvons également considérer Al-Karaki comme le pionnier du *fiqh* politique du chiisme au travers de la rédaction d'ouvrages comme *Djâmeh' al-maghâsed*.

Malgré la protection du roi, les réformes avancées d'Al-Karaki furent difficilement tolérées par les proches de la cour safavide ainsi que par les ulémas rétrogrades rejetant la moindre intervention des chefs religieux dans les affaires politiques du monde d'ici-bas. Découragé par ces hostilités et à la suite de quelques tensions avec le roi safavide, Mohaghegh Sâni quitta l'Iran pour rentrer à Nadjaf. C'est seulement après les excuses officielles du roi qu'Al-Karaki accepta de revenir en Iran, bien qu'il y fut empoisonné probablement par ses rivaux dans la cour safavide avant son retour.

Outre la fondation d'écoles religieuses, Al-Karaki inaugura un brillant mouvement de traduction et de rédaction d'ouvrages persanophones destinés aux nouveaux convertis chiites iraniens qui souffraient d'un grand vide dans le domaine des sources religieuses.

L'influence d'Al-Karaki sur la société iranienne ne s'arrêta pas avec son assassinat. Les milieux chiites bénéficièrent longtemps de son héritage culturel et scientifique. Le mariage de l'une de ses filles avec le Sheikh iranien Astar Abâdi donna naissance à Mirdâmâd, personnage très célèbre de l'histoire de la philosophie et de la sagesse iranienne.

Le martyre d'Al-Karaki réfute bien les accusations de ceux lui reprochant ainsi qu'à ses proches de collaborer avec les rois despotes safavides - les savants libanais émigrés étant toujours la cible de ce genre d'accusation. Néanmoins, une grande polémique fut provoquée chez les historiens à propos d'autres sheikhs libanais.

Sheikh Bahâ'i (1546-1622)

Il y a quelques années, la seconde chaîne de la Télévision iranienne a diffusé une série sur la vie de l'un des savants contemporains du roi 'Abbâs safavide, le roi le plus célèbre de la dynastie du même nom, celui qui choisit Ispahan comme sa capitale. Outre la renaissance artistique de la Moitié du monde (*nesf-e djahân*)[1], Ispahan devint aussi le centre des activités scientifiques de l'empire safavide. Parmi les ulémas de cette époque, une figure se distingue par son lien très étroit avec la personne du grand roi: Bahâoddin 'Ameli, originaire de Baalbek, celui qui se nommait Bahâ'i dans ses poèmes arabes et persans. Sheikh Bahâ'i est le contemporain du grand sheikh iranien Moghaddas Ardebili, auteur de *Hadighat al-Shiah* (Jardin du chiisme) et personnalité chiite prédominante de l'époque.

"Si les ulémas libanais n'avaient pas équilibré les pensées ascétiques et extrémistes des safavides, aujourd'hui, le chiisme iranien ressemblait probablement aux croyances des Alawites actuels de la Turquie et de la Syrie."



▲ *Sheikh Bahâ'i*

A l'âge de 13 ans, Bahâoddin Mohammad ibn Hossein émigra en Iran en compagnie de son père, Abdossamad al-Harethi. L'origine de sa famille remonte à Hâreth Hamdâni, l'un des disciples de l'Imâm 'Ali, le premier Imâm chiite. Son œuvre la plus célèbre s'intitule *Kashkoul*, qui est une anthologie de littérature et de morale. Ce chercheur bilingue rédigea aussi *Al-Ghavâ'ed al-Samaddiyah* (dédié à son frère Samad) sur la syntaxe arabe. Ce livre demeure encore enseigné dans les écoles religieuses d'Iran. Mais le génie de Sheikh Bahâ'i ne se limite pas seulement à son parcours théologique. En effet, outre le domaine des questions théologiques, Sheikh Bahâ'i est aussi l'auteur de nombreux essais et livres sur divers sujets comme la poésie, les mathématiques, l'astrologie, la médecine, la philosophie, la logique, etc. L'aspect le plus hors-norme de sa vie consiste en la construction de quelques bâtiments historiques d'Ispahan qui témoignent de ses compétences techniques et architecturales. L'exemple le plus célèbre est le hammâm d'Ispahan, dont le système de chauffe assuré par une seule bougie demeura longtemps un secret. Aujourd'hui, nous savons que ce système marchait sur la base du gaz méthane du sous-sol d'Ispahan ainsi que de l'huile produite par l'essencerie de cette ville. Sheikh Bahâ'i dessina aussi un réseau d'irrigation en vue de répartir l'eau du Zâyandeh Roud.

Sheikh Bahâ'i fit également de longs voyages en Égypte, en Arabie, en Syrie, en Iraq, en Palestine et en Afghanistan.

Après des funérailles historiques à Ispahan, la dépouille de Sheikh Bahâ'i fut transportée à Machhad pour être enterrée dans le mausolée de l'Imâm Rezâ.

Conséquences de cette émigration libanaise pour la société iranienne

La longue liste des ulémas libanais de l'époque safavide comprend le nom d'autres figures remarquables comme Sheikh Horr-e 'Ameli, auteur d'un grand recueil de 20 000 hadiths (*Vasâ'el al-Shi'ah*), contemporain du roi safavide Soleymân et ami proche de 'Allâmeh Majlessi, ou encore Sheikh Lotfollah dont le nom est attribué à la Mosquée Lotfollah de la Grande place (*naghsh-e djahân*) d'Ispahan.

De façon générale, les activités scientifiques des ulémas du Mont Liban se partagent en cinq axes principaux:

1. La fondation de centres théologiques et d'éducation en Iran.
2. La traduction et la rédaction de quelques centaines d'essais et de livres sur le *fiqh* chiite, afin de combler le vide théologique et scientifique de l'Iran converti au chiisme.
3. La remise en question de la longue tradition des ulémas chiites refusant le moindre lien avec le système monarchique.
4. La présentation d'un islam politique qui sera la base de la théorie du *velâyat-e faqih.*
5. L'établissement d'une relation réciproque, bénéfique et permanente entre l'Iran et le Liban.

Mortezâ Motahhari, penseur et théologien iranien du XXe siècle, reconnaît la grande importance des activités scientifiques des ulémas émigrés du Mont Liban. Il précise: «*Si les ulémas libanais n'avaient pas équilibré les pensées ascétiques et extrémistes des safavides, aujourd'hui, le chiisme iranien ressemblerait probablement aux croyances des Alawites actuels de la Turquie et de la Syrie.*»

Durant la première moitié du XIXe siècle, la présence des ulémas chiites libanais en Iran connut une nouvelle période faste. Le voyage de Seyyed Sharafoddin, militant anticolonialiste engagé contre le mandat français de 1920-1943, en Iran de l'époque pahlavie exerça une grande influence sur les révolutionnaires religieux iraniens. Les biographes du fondateur de la Révolution Islamique ont ainsi constaté le fort impact de cette personnalité libanaise sur les idées politiques du jeune Khomeiny. La famille Sadr, dont l'influence est indéniable en Iran, en Irak et au Liban descend de Seyyed Sharafoddin. En outre, l'Ecole Montadi de Qom était autrefois connue comme l'école des étudiants libanais. Le grand Ayatollah 'Allâmeh Fazlollâh a enseigné pendant quelques temps dans les centres théologiques de Qom. Aujourd'hui, de très nombreux Iraniens portent encore le nom de famille 'Ameli ou Bani 'Ameli. ■

1. La Moitié du Monde (*nesf-e jahân*) est l'un des surnoms de la ville d'Ispahan.

Ouvrages consultés:

- Dja'faraian, Rassoul, *Tarikh-e Tashayyo' dar Iran* (L'histoire du chiisme en Iran), Trois Volumes, Qom, Ansâriân, 1996 (1375)
- Moïni Arâni, Mostafâ, *Sâkhtâr-e ejtemâ'i-e Lobnân* (La structure sociale du Liban), Éditions du Ministère des affaires étrangères de la République Islamique d'Iran, Téhéran, 1993 (1372)
- Ramezâni Meshkati, 'Esmat, "Ta'sir-e Mohâjerat-e 'olamâ-ye djabal-e 'âmel bar farhang va andisheh-ye dini-e irâniân" (L'impact de l'émigration des ulémas du Mont Liban sur la culture et sur la pensée religieuse des Iraniens), Revue *Andisheh-ye Sâdegh*, n° 16, automne 2004 (1383), Université Imâm Sâdegh de Téhéran
- Velâyati, 'Ali Akbar, *Naghsh-e tashayyo' dar tamaddon-e irân* (Le rôle du chiisme dans la civilisation iranienne), Téhéran, Amir Kabir, 2011 (1390)

Sites consultés:

- www.historylib.com (Grande Bibliothèque de l'Histoire de l'Islam de Qom)
- http://shiastudies.net/ (The world center for shia studies)
- http://www.planetenonviolence.org/Iran-Liban-Des-Relations-Etroites-Remontant-A-L-Antiquite_a2298.html (*Iran Liban : Une longue histoire de soutien réciproque et bénéfique*, Un article de Fernandez Yusuf daté du 18/10/2010)

Le génie, l'abîme, la mort

Sepehr Yahyavi

Une définition difficile à formuler, mais quand même…

Le génie, c'est d'abord un phénomène qui ne se prête pas aisément à une définition fixe et rigide. Autrement dit, le génie de chaque homme de génie, c'est d'installer et de faire instaurer une nouvelle définition de cette conception, qui s'introduira en tant que telle. C'est un phénomène qui ne se donne pas à une délimitation, et reste presque toujours sur un terrain mou, comme un liquide qui prend la forme et la fonction de son récipient.

Il est certain qu'il ne s'agit pas très souvent d'un concept établi et prédéterminé, fait qui entraînerait, dans maints cas, des différends dans la reconnaissance du génie d'un artiste, d'un scientifique ou d'un philosophe, ou de nier radicalement l'appartenance de telle ou telle personne au panthéon des génies. Nous limiterons notre champ de délibération dans le présent écrit au génie artistique, littéraire, et philosophique.

Philosophiquement parlant, ce sont d'abord et avant tout quelques caractéristiques «existentielles», certains états (d'âme) d'être dans le monde ou avec le monde, qui font distinguer un tel génie parmi ses contemporains. Nul doute que tout génie est «engagé» dans le monde, existentiellement et socialement, même s'il s'agit d'un Nietzsche et de sa rage antipopulaire et anti-ouvrière. Il fut en premier lieu engagé par la langue et la philologie, et puis par la littérature et la musique, qui sont deux moyens par excellence d'être consciemment présent dans le monde et de prendre part, activement et par nécessité, dans ce processus de création perpétuelle et permanente, cet espace de pérennité émotionnelle et intellectuelle qui est le champ privilégié des arts et des lettres.

Pour concrétiser ce que nous entendons par la manière existentielle d'être propre à un génie vivant, nous allons introduire ou appliquer une notion quasi-philosophique, celle de l'abîme (ou du précipice).

Qu'est-ce que «l'abîme existentiel»?

Sans nier le fait que tout génie se caractérise par une assiduité extraordinaire aussi bien que par de grandes facultés intellectuelles, réunies avec une ingéniosité innée renforcée par des circonstances sociales et familiales dans une personne unique, il faut néanmoins mettre l'accent sur un état psychosociologique que nous appellerons ci-après l'abîme.

Un abîme, c'est un type de vide ou d'excès existentiel, ou bien un mélange des deux, capable de prendre des formes psychosociologiques ou, mieux dit, qui en ressort. Un génie se trouve toujours aux limites, aux frontières. Limites de ce monde et de la vie matérielle, mais aussi limites de la raison et de la survie «rationnelle».

Notons ici que par 'rationnel' nous entendons l'adjectif du substantif «*raison*» et «*raisonnement*»,

et celui (que nous désignons) par le nom «*ratio*», «*ration*» et «*rationnement*». Ce n'est peut-être pas par hasard que le mot «*ratio*» (n.f.) signifie en latin à la fois «*raison*» et «*raisonnement*» (deuxième sens), d'une part, et «*compte*», «*part*» et «*manière*» (sens premier et principal), d'autre part. Désignant ces deux termes à la fois, ce substantif a donné naissance à cette dichotomie sémantique en français, où un petit changement morphologique a eu lieu pour la deuxième signification.

Mais pourquoi nous sommes-nous donné la peine de remonter à l'étymologique classique? Parce que nous voulons faire un usage délicat de cette polysémie qui est à l'origine du terme français. En fait, nous avons l'intention de souligner ici un autre trait d'un artiste, en général, et d'un artiste de génie, en particulier. Un artiste est en quelque sorte quelqu'un qui sait appliquer sa «part» d'être dans le monde, et qui fait partager cette présence nécessairement consciente avec les autres êtres humains. Mais un artiste de génie va au-delà: il se place dans une position (bien évidemment sans prétention) lui permettant de pérenniser cette part et son partage avec les mortels.

C'est là que nous devons repérer les diverses et multiples traces de cette situation exclusive existentielle et «engagée» d'un être de génie, qui est souvent un géant-type de l'humanité en mouvement incessant et infreinable. Je me rappelle, à ce propos, du précepte d'un grand peintre iranien, qui disait à l'un de ses disciples:

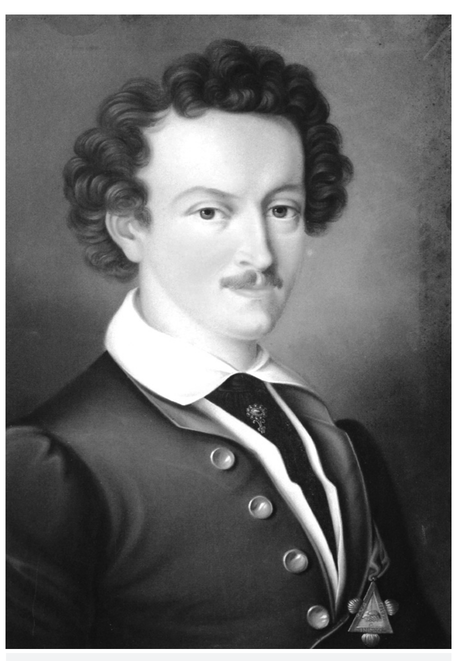
«*Sur la route de l'art, n'hésite pas à progresser et à battre le chemin. C'est le seul terrain de vie dans lequel l'homme peut et doit dépasser la 'raison'.*» (Shahâb Moussavizâdeh)

(Ce n'est pas qu'un vrai artiste travaille toujours 'sans raison' et que son œuvre soit le résultat irraisonnable d'un hasard ou d'un manque de *sens*, mais bien au contraire, tous les grands artistes de l'histoire humaine ont été des hommes de raison et d'ordre, sinon, ils ne seraient pas arrivés à exprimer de grandes pensées. Rappelons à ce titre que le vrai et grand art est celui qui médite et qui pense, et fait méditer et penser, en même temps qu'il sent et ressent, et essaie de faire sentir et ressentir.)

Un grand artiste est avant tout celui qui sait bien combiner sa passion et sa pensée, et est capable, en outre, de structurer et de présenter cet acquis de manière sublime et donc immortelle. En d'autres termes, l'art est la haute faculté de transférer à l'autre (disons le public), un vécu qui est en même temps un miroir de la société et des réalités y existant. Nul génie, disait bien à raison Gogol, qui ne soit populaire, qui n'appartienne aux peuples souffrant et bâtissant l'avenir de l'univers.

> Le génie de chaque homme de génie, c'est d'installer et de faire instaurer une nouvelle définition de cette conception, qui s'introduira en tant que telle. C'est un phénomène qui ne se donne pas à une délimitation, et reste presque toujours sur un terrain mou, comme un liquide qui prend la forme et la fonction de son récipient.

Cependant, parfois il existe de rares exceptions, comme Nietzsche dont nous avons déjà parlé. D'autre part, et nous partons du même exemple pour en présenter d'autres, il existe des cas où le génie se transforme en folie, un concept peut-être autant vague et équivoque que le génie.



▲ *Georg Büchner*

Lenz (1751-1792), encore allemand, est un autre cas complexe, dont les derniers jours de sa santé psychique et son passage à la folie sont décrits par Georg Büchner (1813-1837), un autre poète et auteur lui-même ayant été un génie *engagé*, dans sa nouvelle restée inachevée et portant le nom de Lenz comme titre!

Un abîme, c'est un type de vide ou d'excès existentiel, ou bien un mélange des deux, capable de prendre des formes psychosociologiques ou, mieux dit, qui en ressort. Un génie se trouve toujours aux limites, aux frontières. Limites de ce monde et de la vie matérielle, mais aussi limites de la raison et de la survie «rationnelle».

Il est des cas où l'artiste de génie ne devient pas fou, mais sombre dans l'alcoolisme, la gourmandise et/ou la débauche (résultat ou non d'une perversion). Modest Moussrogski (1839-1881) est l'exemple d'un musicien de génie qui fut victime de l'alcoolisme, compositeur russe dont le chef-d'œuvre, l'opéra «Boris Godounov», fut représenté de son vivant, mais d'autres de ses œuvres, notamment deux opéras, furent restées inachevées et complétées par d'autres.

Nous ne voulons pas ici être noyés dans de multitudes d'exemples, plus ou moins connus, non plus de prolonger un article qui voudrait traiter un sujet trop vaste et compliqué dans un regard global. Pour conclure cette partie, contentons-nous de revenir sur une notion probablement nouvelle que nous avons introduite et pour l'appellation de laquelle nous avons forgé le terme d' «abîme existentiel». Cet abîme est le fait de vivre, en oscillant, sur les bords de l'être et de l'univers. L'artiste de génie est quelqu'un qui fait usage, ou qui *use*, la part qu'il détient de l'être, et qui fait part, ou qui *partage*, cette portion, cette *ration* avec les autres.

Permettez-moi d'enfiler un peu plus loin ma *métaphore* philosophique, et de conclure que la folie survient quand le partage de cette portion devient disproportionnée, mal ou trop répartie, ou en d'autres mots et pour jouer avec la polysémie décrite en haut, elle arrive quand la donation de cette *ration* prend une forme ou une fonction *déraisonnable*, en fait quand le *don* de cette ration perd sa *rationalité* et devient *irrationnel*.

Nous venons de proposer une hypothèse sur le fond de laquelle les bases d'une étude *géniologique* pourront être fondées. Cela dit, l'abîme se définira en tant qu'état de vivre sur les frontières de l'être et du néant, dans une position de pendaison sur les murs *pendants* de l'existence, sans cependant *dépendre*

immédiatement de la pluralité et de la multiplicité des actes et des états divers de la vie et du monde.

Notons à ce propos que chaque artiste, plus ou moins éminent, doué de talents ordinaires ou extraordinaires, vit une double vie; intérieure et extérieure. L'artiste construit son propre monde, et vit dans ce monde, sans laisser ni oublier (chose pratiquement impossible), la vie familiale, amicale, sociale, professionnelle, bref, sans mener parallèlement une vie sociale. Cette double vie est souvent à l'origine de la complexité de la vie psychique et de l'œuvre des grands artistes, un obstacle également à l'explication claire et globale de leur œuvre et de leur génie.

C'est l'une des tâches primordiales de chaque biographe ou critique de remonter aux liaisons visibles ou invisibles de la vie *dedans* et *dehors* de l'artiste qu'il étudie. Il est certain que le degré du fonctionnement formel de ce rapport diffère selon l'époque, l'école, la personnalité, et, ce qui est le point le plus important, avec le *style* de l'artiste en question (son *homme*, tel qu'entendait Buffon). D'ici, la permanence de l'importance d'une étude stylistique.

Le génie ne vieillit pas… mais que faire avec la mort qui arrive?

Passons ensuite à un autre sujet lié à notre étude qui est celui de la mort, prenant parfois la forme d'autodestruction (suicide). Pour commencer, nous évoquons le titre d'un livre ou d'un article dont nous ne nous souvenons ni du sujet ni de l'auteur, intitulé «*Un génie qui ne vieillit pas*». Titre étonnant, car on estime d'ordinaire que le génie est un phénomène ou une faculté qui ne vieillit ni ne connaît la mort matérielle, mais est, tout au contraire, une sève de délice qui ranime et rajeunit son possesseur, et crée une sorte d'extase vitale dans son corps et âme.

> Cet abîme est le fait de vivre, en oscillant, sur les bords de l'être et de l'univers. L'artiste de génie est quelqu'un qui fait *usage*, ou qui use, la part qu'il détient de l'être, et qui fait part, ou qui *partage*, cette portion, cette *ration* avec les autres.

Avant d'aborder ce dernier sujet dans la perspective de notre étude *épistémologique* sur le génie, nous rappelons qu'un bon nombre d'artistes de génie ont connu une mort prématurée, éventuellement survenue pour cause de suicide. Le suicide est, d'un point de vue philosophique, la dénégation volontaire et consciente du sujet vivant, de l'être en général, ou de l'existence telle que le



▲ *Modest Moussrogski*

sujet exige et manque en même temps.

Le suicide a lieu, ou plus précisément *se fait*, quand le sujet (ici un être *de génie*) décide de ne plus *être*, de mettre fin à ses jours et à ses plaisirs, à ses nuits et à ses douleurs. En fait, le suicide *arrive* (dans son sens originel aussi: prendre la rive du néant), le plus souvent quand l'artiste de génie, qui est gêné par l'être, qui a ses pieds sur les bords du non-être, et qui est debout sur l'abîme, se précipite dans le précipice du néant qui est en fait le seuil de (la) non-existence.

C'est un vrai jeu de génie que d'esquiver de la mort, en éternisant une volonté de procréation durable et permanente, celle qui, à l'inverse de la procréation d'autres êtres humains (enfants), restera même après la mort de plusieurs générations (de lecteurs, de critiques, de traducteurs pour la littérature).

Mais que peut-on dire de la mort *ordinaire*, *courante*, qui tombe sur toutes les âmes, ingénieuse ou non? La mort pour un artiste qui ne croit pas à l'au-delà et à la résurrection finale, c'est le point *final* pour une période *vitale* de création et de production manuelle et intellectuelle souvent non-mécanique. C'est un vrai jeu de génie que d'esquiver de la mort, en éternisant une volonté de procréation durable et permanente, celle qui, à l'inverse de la procréation d'autres êtres humains (enfants), restera même après la mort de plusieurs générations (de lecteurs, de critiques, de traducteurs pour la littérature), tandis que la postérité d'un homme ou les générations postérieures d'une famille disparaîtront à leur tour, après des décennies et des siècles.

Les conditions de formation et de réalisation: vers une génétique et une sociologie du génie?

Bien qu'inné dans une certaine mesure, le génie a besoin, pour être réalisé, de certaines conditions de réalisation. Nous voulons poser ici, en vue de mieux expliquer mieux notre proposition théorique (si nous pouvons l'appeler ainsi), le droit d'existence d'une discipline susceptible de naître dans le futur, est qui pourra être nommée la *génétique du génie*. Cette branche qui sera sans doute interdisciplinaire, s'occupera de mettre en lumière, non seulement une règle pour le transfert héréditaire de certains *gènes de génie*, mais étudiera également et dans une plus large mesure, les conditions de réalisation ou de décadence de tels gènes.

Il est certain que des facteurs de l'ordre familial et social, aussi bien que la situation historique et le niveau du progrès des forces productrices résidant sur les bases infrastructurelles de telle ou telle communauté/société, interviennent ou au moins ont une certaine influence sur les caractéristiques de la nature et du fonctionnement d'un génie littéraire ou artistique.

Pour ne pas trop digresser dans les vastes marges de notre court discours, nous nous contenterons d'attirer l'attention du lecteur sur un autre fait éminent. Dans l'histoire de la musique, pour ne pas parler d'autres arts, puisque celui-ci est évidemment l'art dont l'apprentissage commence souvent à partir à un très jeune âge, nous voyons des figures de génie qui sont l'enfant *fatal* de quelques générations de musiciens. Outre les Bach et les Mozart, tant d'autres grands compositeurs et interprètes sont nés et ont grandi dans un foyer spirituellement *ardent*, au milieu des chants humains et des sons

d'instruments de musique.

L'étude socio-familiale et formative du génie pourra donner naissance à une autre discipline, que nous appelons la *sociologie du génie* et que nous distinguons de la précédente par le plus grand souci qu'elle porte au milieu formateur, à savoir les professeurs, les conditions professionnelles, et dans une perspective plus générale, aux problèmes liés à la professionnalisation des arts et des lettres, aussi bien qu'aux difficultés de définition de l'originalité et de l'ingéniosité artistique dues aux propres de «*l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*» (titre aussi d'un essai de Walter Benjamin).

Pour aller encore dans le sens d'une délimitation plus sure et précise de cette réalisation, nous tenterons désormais de parler quelque peu du chef-d'œuvre artistique qui est, en quelque sorte, la réalisation meilleure et majeure d'un certain génie créateur. Le mot «chef-d'œuvre», comme tant d'autres en la matière, est assez ambigu et subjectif, à valeur relative et à évaluation incertaine. Autant dire pour l'instant que le génie ne se réalise pas de manière vraie et totale, sauf dans la mesure où l'artiste de génie ait *accompli* son œuvre la plus parlante, ou soit au moins arrivé à un certain stade de maturité (parfois le fruit de talents précoces, comme Rimbaud et Mozart), capable de la conception et de la *mise en œuvre* d'un ouvrage raffiné et *universel*.

Peut-être que cette dernière notion reste-t-elle en relation quasi-étroite avec la conception même du terme de «génie». Le génie pourra-t-il être défini en tant qu'aptitude à universaliser et à éterniser certaines facultés, qui, souvent sans avoir fait école, «font école», qui, sans être «daté», «fait date», restant dans la mémoire commune et collective de l'humanité?

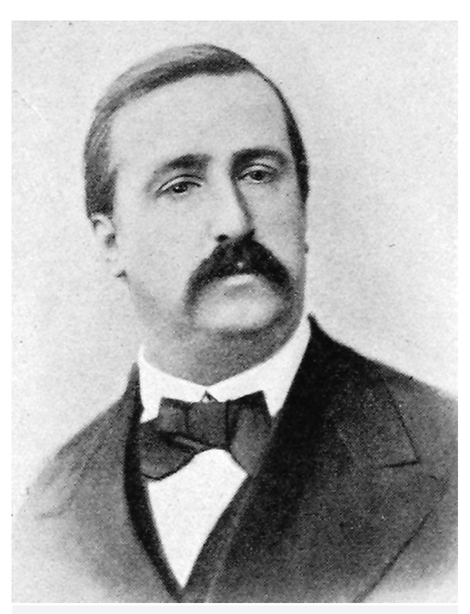
Quel pourra être un chef-d'œuvre d'art?

Sans conteste, nous pouvons dire que le *Requiem* de Mozart est, très étonnamment comme celui de Verdi (bien que la dernière œuvre de celui-ci fut sa *Force du Destin*), son chef-d'œuvre. Nous pourrons même prétendre qu'un vrai génie est celui qui meurt *avec* et *dans* son chef-d'œuvre, celui qui, comme Lautréamont dans son *Maldoror*, donne

Le génie pourra-t-il être défini en tant qu'aptitude à universaliser et à l'éterniser certaines facultés, qui, souvent sans avoir fait école, «font école», qui, sans être «daté», «fait date», restant dans la mémoire commune et collective de l'humanité?



▲ *Comte de Lautréamont*


▲ *Alexandre Borodine*

vie à une œuvre qui le *fond* et l'épuise.

Il sera pourtant bénéfique de parler de l' «*œuvre ouverte*», telle que proposée et définie par Umberto Eco, surtout dans son «*Lector in Fabula* (*Le rôle du lecteur*)», ouvrage dans lequel Eco propose également un autre concept qui est celui de «*Lecteur exemplaire*», à savoir un type de public idéal qui interprète l'œuvre à sa manière et devient, en ce faisant, un recréateur de l'œuvre même. Quel rapport alors avec le chef-d'œuvre? Le lien deviendrait clair et visible, quand nous nous rendons compte qu'une grande œuvre artistique est avant tout celle qui se livre à diverses et multiples interprétations, à travers différentes époques historiques, dans différentes approches et perspectives.

Un chef-d'œuvre deviendrait alors une espèce de création, un *être* total et autonome qui ne s'épuise point, dont les limites et frontières ne sont jamais complètement parcourues et connues. Un chef-d'œuvre est aussi une œuvre dans laquelle son créateur a tout mis (sa mise étant son âme même), où il n'a rien épargné de sa propre entité ontologique, existentielle et sociétale. Autrement dit, il s'y est versé totalement, s'y est recréé, s'y est stimulé, avec toutes ses complexités spirituelles et toute sa vivacité palpable. Nulle grande œuvre n'est alors privée d'une certaine ironie, satire ou humeur, même les plus tristes tragédies. Aucune œuvre grande et durable n'est alors sans colorations mornes et mélancoliques, même les plus amusantes comédies.

Ainsi, dans tout chef-d'œuvre artistique, les exceptions fournissant à cet égard des témoignages d'épreuve plus que d'éléments de réfutation, deux pôles se distinguent et coexistent. L'esprit humain n'est-il pas teinté d'un spectre varié? Si, comme l'est une grande œuvre, variable en même temps selon différentes, voire divergentes interprétations, qui sont d'ailleurs toutes valables. Cette variété fait grandement écho de la richesse et de la multi-dimensionnalité d'une œuvre artistique dite grande et durable.

Le génie est-il unique ou universel?

Une autre question principale qui devient une préoccupation majeure relative à notre sujet d'étude est celle de savoir si le génie s'élabore toujours dans un même plan unique, ou s'il peut être étendu à divers domaines; en d'autres termes, si le génie, à notre époque, est totalement sorti de son état d'universalité et de l'esprit encyclopédique, tel que défini et estimé à la Renaissance et au siècle des Lumières, ou s'il a regagné, dans cette époque de révolution informatique et technologique, son statut de création diverse et élargie.

A ce propos, et pour aborder indirectement la question, nous voulons donner l'exemple du grand compositeur et chimiste russe du XIXe siècle,

Alexandre Borodine (1833-1887). Il fut non seulement un grand chimiste et médecin, professeur à l'université et connu dans toute Europe à ce titre, mais également un membre majeur du «Groupe des Cinq», groupe de musiciens romantiques-nationaux qui sont tenus pour être les fondateurs de la musique moderne russe[1]. Par son œuvre quantitativement peu étendue et de teinture nationale, Borodine a été reconnu comme l'un des plus grands musiciens (romantiques-nationalistes) russes du temps de l'abolition du servage en Russie par Alexandre II. Borodine se disait «musicien de dimanches» (comme Eco se dit de nos jours romancier de dimanches).

Passons à une autre conception de cette dichotomie «unicité-universalité», qui peut être interprétée comme la «répétabilité-non répétabilité» d'un certain artiste. Chaque homme est unique, et chaque grand artiste l'est aussi, ce constat étant renforcé par ce que nous savons de termes comme l'émulation et l'imitation, surtout tels qu'entendus dans l'Antiquité romaine. La littérature latine abonde en exemples de l'émulation et de l'imitation des Grecs, celles-ci étant considérées comme des moyens et des exercices de style. Ces deux techniques didactiques et stylistiques portaient non seulement sur les sujets et les thèmes, mais également sur l'agencement et la progression du discours.

Néanmoins, l'imitation volontaire ou involontaire est une caractéristique des premières expériences de chaque grand artiste. Nous avons même un Beethoven qui s'est beaucoup inspiré de Mozart et de Bach, surtout dans ses premières œuvres. Ici se pose la question de l'inspiration et ses différences avec celle d'imitation. La première se distingue de la deuxième par son côté inconscient, même par le fait d'être naturel et inévitable, puisque les œuvres d'autres artistes sont parmi les *êtres* de ce monde qui deviennent, comme les autres, des sources d'inspiration pour un artiste qui construit son monde *à part*.

> Une grande œuvre artistique est avant tout celle qui se livre à diverses et multiples interprétations, à travers différentes époques historiques, dans différentes approches et perspectives.
> Un chef-d'œuvre deviendrait alors une espèce de création, un *être* total et autonome qui ne s'épuise point, dont les limites et frontières ne sont jamais complètement parcourues et connues.

Ce denier problème d'inspiration et d'imitation est un problème éminent présent dans toute étude stylistique et biographique, génétique et générique de l'œuvre d'un artiste. Il va sans dire que le repérage de toutes les sources d'inspiration d'un artiste est une tâche accablante, dont la réalisation parfaite est pratiquement impossible. ■

Ce groupe, constitué de Modest Moussorgski, Mili Balakirev, Nikolaï Rimski-Korsakov, Alexandre Borodine et César Cui, prit son nom d'un grand théoricien et historien d'art russe, Vladimir Stassov, en 1867, et se basait théoriquement sur les idées de Mikhaïl Ivanovitch Glinka.

Hafiz Pakzad, artiste franco-afghan. Mémoire d'une vocation dans l'Afghanistan des années 1970

Alice Bombardier



Le 23 mars 2012 à Asnières, Hafiz Pakzad m'a conté l'histoire de sa vie de dessinateur et d'artiste-peintre originaire de la province de Bamiyan en Afghanistan. Le parcours et l'œuvre, la démarche propre de Hafiz Pakzad - qui, aujourd'hui formé à l'aérographie et devenu maître dans l'art du trompe-l'œil, participe à la réalisation des créations murales internationales de Catherine Feff - sont riches en enseignements sur le contexte de formation d'un étudiant afghan qui avait tout le loisir dans les années 1970 d'aspirer au métier d'artiste dans un pays non encore déchiré par les guerres. Dans la lignée du peintre de Cour Ghulam Mohammad Maimanagi (1873-1935), qui diffusa en Afghanistan certains préceptes de la peinture académique et fonda la première Ecole des Beaux-Arts dans les années 1920, Hafiz Pakzad a été formé au sein des rares établissements artistiques spécialisés existant à Kaboul dans les années 1970. Cette décennie est intéressante d'un point de vue culturel, car elle aboutit dans le pays à la création des premières infrastructures artistiques de l'enseignement supérieur, telle la Faculté des Beaux-Arts de l'Université de Kaboul, ainsi que la section art de l'Ecole Normale Supérieure des Enseignants.

▲ *Hafiz Pakzad, Modèle reconstitué des cartes postales composées par l'artiste au début des années 1970, Asnières 2012*

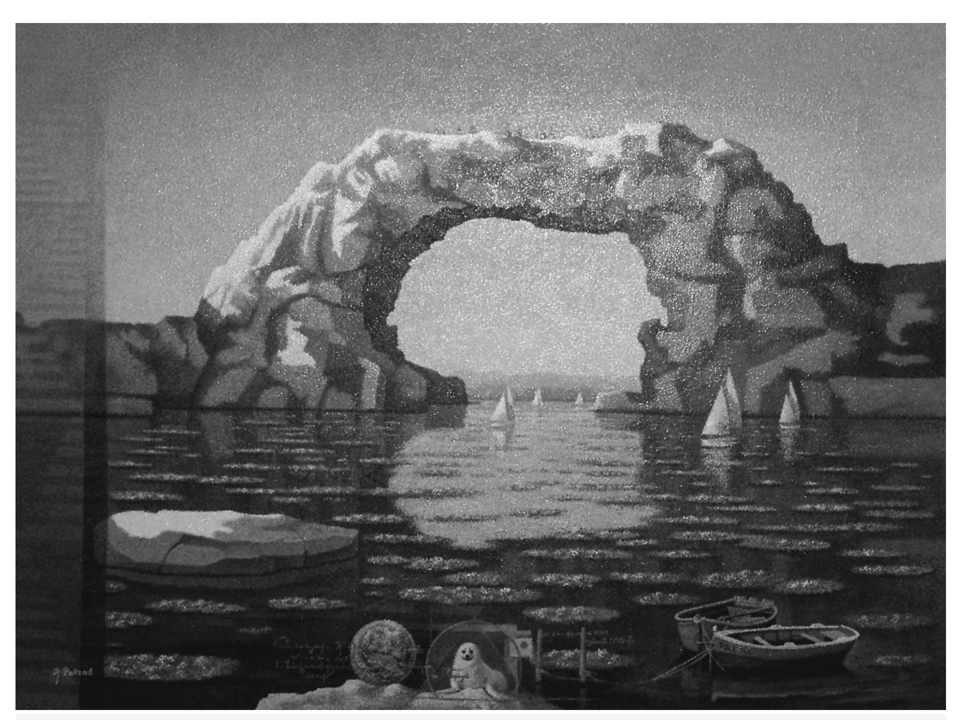
Né au sein d'une famille de notables hazaras près de la vallée de Band-e Amir, abritant six lacs devenus parc national au cœur de la province de Bamiyan, Hafiz Pakzad est parvenu à effectuer des études supérieures et à se hisser au rang d'*ostâd* («maître»)

en l'art du dessin. Il a effectué ses premières classes dans la bourgade de Yakawalang près de Bamiyan, où le directeur de son école secondaire lui passait déjà commande. Hafiz Pakzad s'est senti investi d'un grand honneur lorsqu'un jour, celui-ci le manda pour effectuer une aquarelle de la façade de l'école. En 1969, une organisation internationale construisit un hôpital à Yakawalang. Hafiz Pakzad, âgé de quatorze ans, fut employé par les médecins étrangers durant les six mois d'hiver où l'école ferma ses portes à la confection de schémas anatomiques et d'un herbier de la flore de sa vallée appelée Firouz Bahar, «La victoire du printemps». Moyennant deux afghanis, il dessina également des cartes postales avec calligraphiés «Greetings from Afghanistan», «Salam 'alaykoum» entourés du dessin d'une fleur locale.

Hafiz Pakzad voulut continuer dans cette voie et entrer au lycée artistique spécialisé Sanaye de Kaboul. Son rêve se concrétisa en 1974. Grâce à une lettre de recommandation et une bourse octroyée par le wali de Bamiyan, pour l'obtention desquels celui-ci avait exigé à trois reprises, avec fermeté mais aussi avec respect, que Hafiz Pakzad dessine un portrait de Daoud Khan devenu l'année précédente le premier Président de la République d'Afghanistan, il se rend pour la première fois à Kaboul et entre au Lycée Sanaye. Des quotas en règlementaient l'accès. Seul un élève par province était sélectionné à l'issue d'un concours d'entrée. Hafiz Pakzad fut choisi pour représenter la province de Bamiyan. Ce lycée, établi sous l'égide de l'Allemagne dans les années 1950 (et qui existe toujours à l'heure actuelle), comportait plusieurs sections, dont une section architecture ou une section couture. Dans la section art, Hafiz Pakzad reçut durant trois ans une solide formation artistique. L'enseignement était centré sur le dessin, dessin réaliste, dessin d'ornement ou dessin technique. Hafiz Pakzad n'a pratiqué la peinture à l'huile que durant la dernière année du lycée. Mais il y avait aussi des classes de céramique, sculpture ou miniature et un cours d'histoire de l'art dont l'artiste se souvient très bien: ce cours était dispensé par un enseignant afghan du lycée français Esteqlal qui ne traduisait à chaque fois que quelques lignes d'un précieux ouvrage en langue française. Voulant élargir ses connaissances, Hafiz Pakzad se rendit à la Bibliothèque Nationale de Kaboul où n'était conservé alors qu'un



▲ *Hafiz Pakzad,* La Joconde afghane*, 100*73cm, huile sur toile, 2004. www.hafiz-pakzad.com*



▲ *Hafiz Pakzad,* Le pont Sud*, huile sur toile, 60*80cm, 1999. www.hafiz-pakzad.com*



▲ *Hafiz Pakzad,* Bouddha de Bamiyan*, acrylique sur toile, 200*97cm, 2006. www.hafiz-pakzad.com*

seul livre d'histoire de l'art. Celui-ci n'étant jamais disponible, il ne put le consulter. Ces difficultés d'accès à la culture furent compensées par une grande pratique du dessin. Une fois par semaine, sa classe allait dessiner au musée ou au zoo.

Reçu premier de sa section, Hafiz Pakzad est entré en 1977 au sein du département des Beaux-Arts nouvellement créé, de l'Ecole Normale Supérieure des Enseignants, où il compléta sa formation durant trois ans. A l'issue de ce cursus supérieur, il est nommé Professeur à l'Ecole Normale de Lashkargah, dans la province de Hilmand, près de Kandahar, et y développe la pédagogie du dessin. Appelée également «Petite Amérique», Lashkargah avait été en grande partie construite par des ONG américaines. Mais le Coup d'Etat du Parti Démocratique Populaire d'Afghanistan en avril 1978 a inauguré plutôt une décennie d'interventionnisme soviétique.

N'ayant pas rallié l'Organisation des Jeunes Communistes et faisant l'objet de nombreuses menaces, le jeune professeur s'enfuit tout d'abord à Kaboul en 1981, où il travailla quelque temps anonymement en tant qu'ouvrier dans le bâtiment, puis gagna la France en 1982. Il y poursuit sa carrière avec succès depuis trente ans.

«Objets Lumineux Non Identifiés», tel est ce à quoi s'est attelé Hafiz Pakzad peu de temps après son arrivée à Paris. Agé de vingt-neuf ans, il participe tout d'abord à l'élaboration de lampes composites créées sous ce nom par Laurent Veresky. Puis il entre à l'atelier de Catherine Feff, qu'il assiste depuis lors dans la réalisation de grandes peintures murales, en France et à l'étranger. Il restaure ainsi les fresques de l'Hôtel Ritz à Paris ou transfigure la façade du cinéma de Cambrais. Celle-ci est désormais animée d'une scène de tournage, déployée sur six étages et peinte en trompe-l'œil sur fond de décor historique représentant la ville au Moyen-Age.

Hafiz Pakzad n'a pas omis de développer son œuvre personnelle, à laquelle il s'est consacré de plus en plus ces dernières années. De part sa formation, axée sur la connaissance du «beau métier» du peintre européen de la Renaissance, mêlée à la transmission des arts nationaux comme la miniature ou la céramique, Hafiz Pakzad aspire à représenter trait pour trait son Afghanistan natal mais effectue aussi point par point, dans un style qu'il qualifie de «pixelliste», des compositions futuristes où les lacs de son enfance semblent se superposer aux étangs peints par Monet. Des touches d'or, renvoyant à la pratique de la miniature, sont parfois mêlées aux couleurs vives de ses tableaux. La peinture qu'il effectue des Bouddhas de Bamiyan en 2006 est entrée dans la collection du Musée Guimet à Paris. Quant à sa *Joconde afghane* - aux traits de Sharbat Gula, fillette photographiée en 1985 par Steve Maccury pour *Magnum* et dont l'expression d'horreur et de tristesse avait fait le tour du monde -, elle semble avoir perdu son sourire énigmatique et vibre de la détermination manifestée par nombre de femmes afghanes. ■



▲ *Catherine Feff, Peinture en trompe-l'œil du cinéma de Cambrais, Années 2000, ©Catherine Feff, www.catherinefeff.com*

Entretien avec l'artiste Jean-Pierre Brigaudiot, à l'occasion de ses expositions intitulées *Crossing: Rencontres Iran*

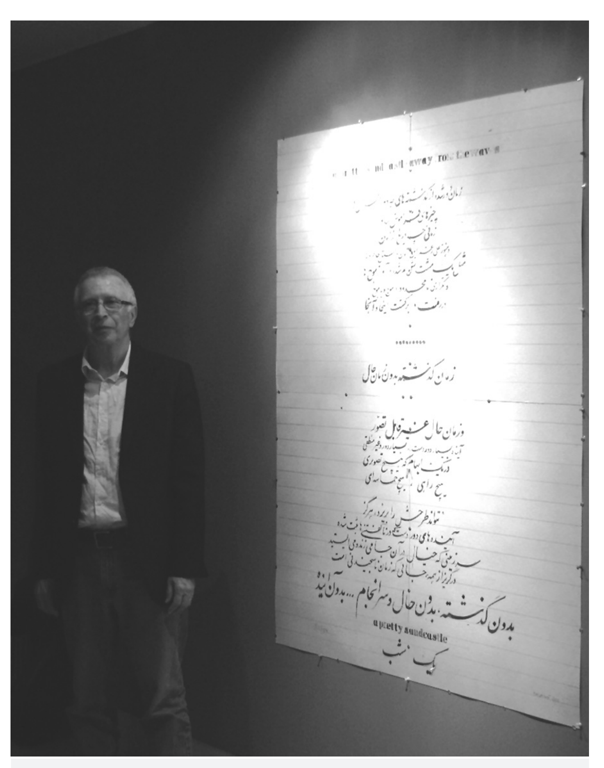
Entretien réalisé par:
Arefeh Hedjâzi
Monireh Borhâni

«La peinture peint et dépeint l'écriture et l'écriture le lui renvoie bien, cependant que la photo se tait.»

Du 7 au 16 avril 2012 se sont tenues à Téhéran deux expositions, à la galerie Silk Road et au siège de l'association Amitié France-Iran, des œuvres de Jean-Pierre Brigaudiot, plasticien et peintre, qui fait découvrir au spectateur iranien les territoires conjugués de la poésie, de la peinture et de la photographie, française et persane, médiums se traversant dans l'espace de la liberté de l'art expérimental.

Monsieur Brigaudiot, quel est votre parcours artistique?

Je viens en Iran en tant qu'artiste plasticien et poète, avec comme passé un double parcours, d'universitaire et d'artiste plasticien. J'ai été professeur à l'Université de Paris I Sorbonne dans le domaine des Arts plastiques et Sciences de l'art. C'est un domaine où les études sont à la fois théoriques et pratiques, où il y a une production artistique de la part des étudiants, mais aussi et en même temps des études esthétiques, philosophiques et linguistiques sur l'art. J'ai conduit toute ma vie une double activité d'enseignement, d'abord au lycée, ensuite à l'université, et une carrière d'artiste, avec des expositions dans un certain nombre de pays du monde. J'arrive ici avec un travail relativement récent, qui a émergé il y a deux ans et dont l'épicentre est la poésie, avec des médiums qui sont l'écriture, la peinture, la photo et la vidéo. L'idée de cette exposition était de faire partager mon œuvre artistique au public iranien et de lui proposer pour cette raison, des interprétations de certains de mes poèmes mis en tableau. Dans le contexte de ma présence à Téhéran actuellement, il y a deux manifestations: une exposition en galerie et une exposition dans une association culturelle.[1]



▲ *Jean-Pierre Brigaudiot*

Pouvez-vous nous présenter cette exposition à la galerie Silkroad?

J'ai conçu l'exposition de cette galerie

principalement à partir de quatre poèmes, ceci pour la raison suivante: un ami iranien en France a traduit quatre poèmes qu'il a choisis. On retrouve ces quatre poèmes dans la galerie sous la forme de tirages photographiques et de textes peints sur carton; c'est-à-dire, à chaque fois, le poème en français et son *interprétation* en persan, avec les écarts qu'une interprétation suppose, ces écarts étant dus en partie à des questions techniques, comme la difficulté de taper en persan en France, la difficulté d'accéder à des polices de caractère, comme dans ma peinture et dans mes tirages photo où je choisis les caractères typographiques. Le principe de cette exposition est donc basé sur quatre poèmes tirés en photos argentiques ou peints sur carton; l'un de ces poèmes ayant été écrit en persan par un calligraphe iranien qui vit à Paris. Il y a aussi les autres poèmes, qui n'ont pas été traduits en persan, des grands formats qui ne sont cependant pas les plus grands, puisque mes plus grands poèmes en tableaux font 3 mètres de haut. Ceux-là font 1 mètre 60. De plus il y a la vidéo, qui se fonde sur les quatre mêmes poèmes. Dans cette vidéo, il y a des lectures alternatives en français et en persan de ces quatre poèmes, avec pour interludes quelques unes de mes photos. Voici donc et pour l'essentiel la construction de l'exposition.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'une telle construction ou déconstruction de la poésie?

Cette poésie est mienne depuis que je suis adolescent. Elle est ainsi advenue. Je n'ai jamais envisagé la poésie comme un exercice de style académique. Ma poésie est un grand espace de liberté spirituelle. Cette poésie échappe aux règles, aux dogmatismes et elle est donc avant tout une liberté. Ici, elle prend une autre forme que celle qu'elle avait quand j'avais entre quinze et vingt-cinq ans, qui était alors publiée. Elle a maintenant pris la forme de cette rencontre, de cette traversée entre des médiums. Dans cette exposition, il y a trois principaux médiums: la peinture, la photo et l'écriture poétique; avec, pour la première fois, un quatrième médium: la vidéo, qui est nouveau pour moi et que j'ai élaborée à l'occasion de cette exposition.

> J'arrive ici avec un travail relativement récent, qui a émergé il y a deux ans et dont l'épicentre est la poésie, avec des médiums qui sont l'écriture, la peinture, la photo et la vidéo. L'idée de cette exposition était de faire partager mon œuvre artistique au public iranien et de lui proposer pour cette raison, des interprétations de certains de mes poèmes mis en tableau.

J'ai eu une longue interruption dans ma poésie: mon parcours universitaire, les charges de directeur de faculté, mes expositions (sculpture, installation) occupaient vraiment tout mon temps. La poésie nécessite pour moi un recueillement, un silence que je n'avais pas et quand j'ai arrêté mon travail à l'université, j'ai retrouvé ce silence. Avec ce silence, j'ai pu revenir à la poésie, repartir en poésie. Je l'appelle déconstructive, parce que ses phrases n'aboutissent pas, parce qu'il y a un flottement du sens, parce qu'elle s'encombre peu de règles établies, parce qu'elle se déploie dans un espace de discontinuité. Elle est autotélique, elle parle du temps, du grand, du petit, de la souffrance de l'être humain, d'elle-même et de ce qui lui donne corps. Parce qu'elle



▲ *Photos de l'exposition* Crossing: Rencontres Iran

est plastique et la plasticité s'expose au regard. Les mots de la poésie s'exposent ici avec un renforcement de la plasticité. Dans cette poésie, on n'est plus dans l'écrit, où les mots sont destinés à être lus, pas à être vus. Il y a ici ce côté plastique, où les mots doivent être lus et vus. S'ajoute à cela une mise en page spécifique, une crucifixion, c'est-à-dire une mise en croix du poème. Bien évidemment, cette poésie parle aussi de ma culture. J'ai une culture d'universitaire.

Ma poésie est un grand espace de liberté spirituelle. Cette poésie échappe aux règles, aux dogmatismes et elle est donc avant tout une liberté.

J'ai beaucoup lu dans mon enfance et j'ai toujours eu un goût pour la lecture. Puis, j'ai continué à l'université. Et on voit donc apparaître dans mon art des personnalités qui sont des critiques, des philosophes, des poètes, des artistes, des peintres, des plasticiens, des musiciens, des rockers, des gens qui font partie de ma culture. Cette poésie est un re surgissement de ma culture accumulée au fil des années et qui en même temps, va dans une autre direction, se redéploie autrement.

Peut-on parler de poésie à sens multiforme? Un sens à lire, un sens à regarder?

Le fondement de cette poésie est l'unicité. Je refuse ici la multiplication à l'infini de l'œuvre, même si j'utilise l'ordinateur et la reproduction photonumérique, porteuse d'illimité. Je me restreins donc pour donner une certaine qualité propre au tableau, car il est unique par définition. Ceci dit, oui, cette poésie a un sens multiforme, parce qu'il s'agit de traversée et qu'elle traverse les médiums. Elle traverse et conjugue les médiums; le pictural, sur les cartons, le médium photographique, le médium

vidéo. Et puis, il y a l'adjonction de la photographie elle-même, en tant qu'image. C'est-à-dire qu'il y a mes photos qui interviennent de manière inexplicable par rapport au texte. Il n'y a pas lieu de chercher d'explication. Les bidons de pétrole de cette photo, ici, c'est la rencontre désirée et choisie à un moment donné de l'écriture avec une image.

Vous parlez de photo qui ne parle pas, qui se tait.

Oui, par rapport au texte. Le texte dit, même si je ne veux pas qu'il se limite à dire. Mais la photo est silencieuse, elle n'utilise jamais les mots, n'a rien à dire, littéralement. Elle est parfaitement silencieuse parce qu'elle n'utilise pas la langue parlée ou écrite. C'est un silence parfait. C'est vous qui apportez votre capacité à projeter des mots sur la photo, sachant que la photo est comme un tableau, c'est-à-dire qu'on peut toujours lui faire dire ce qu'on veut dans une certaine mesure, puisqu'on y on apporte sa culture, son ressenti, sa subjectivité, son rejet éventuellement.

Mais vous choisissez quand même les photos que vous insérez dans le tableau?

Oui, je les choisis dans un corpus photo que j'ai déjà constitué. Je fais des photos aux endroits que je visite. Pas des photos de monuments, pour cela, les cartes postales sont meilleures, mais des photos d'objets du quotidien qui me touchent. C'est cela ma photo.

Vos tableaux rappellent aussi les pages de journal.

Effectivement, j'utilise les caractères typographiques. Ces travaux de grand format sont effectués avec des pochoirs. Le pochoir suppose que je fasse le travail lettre après lettre. Je le fais plusieurs fois, puisque les lettres sont noires au début et que je les recouvre au fur et à mesure de doré et de couleurs. C'est donc quelque chose du livre que je garde explicitement, avec les lignes par exemple. Garder les lignes comme dans le livre est une mise en page possible, mais on peut aussi ne pas respecter cette symétrie. L'asymétrie est une nouvelle introduction dans mon travail. J'ai beaucoup privilégié la symétrie par rapport à la difficulté existentielle, qu'on peut traduire en termes occidentaux comme une crucifixion du texte du poème. A ce propos, la figure du Christ sur la croix est une figure symétrique. Notre poésie, et la poésie persane que je connais, sont souvent l'expression d'une difficulté existentielle.

> Le fondement de cette poésie est l'unicité. Je refuse ici la multiplication à l'infini de l'œuvre, même si j'utilise l'ordinateur et la reproduction photonumérique, porteuses d'illimité.

Dans ma poésie il y a aussi le temps, il y a l'indicible. Je conteste la dicibilité des mots, je conteste que les mots puissent être monosémiques, qu'ils aient tous un seul sens. On entre à chaque nouvelle lecture avec une nouvelle modalité d'appréhension du texte, mais aussi avec une interprétation qui diffère. Je ne sais s'il vous est arrivé de relire des livres important, comme la Bible ou le Coran. Dans ces livres, chaque lecture apporte un éclairage nouveau. Et la poésie fonctionne de cette manière pour moi.

Vous avez donc écrit, puis mis en forme vos poèmes?

J'ai d'abord écrit ces poèmes, parfois sur des bouts de papier, lors de voyages, en prenant des notes. Ensuite, je les tape.

Puis ils dorment. Je les regarde, je les choisis, je les réécris, je les modifie et ensuite, je les mets en forme, et cette mise en forme les arrête. Le poème mis en tableau arrête cette évolution permanente du texte, qui n'est d'ailleurs pas spécifique au travail à l'ordinateur.

> Pour moi, la pratique artistique est *in process*. Elle ne finit jamais et je peux retourner à des œuvres assez anciennes, comme celle-ci, et y retravailler.



Les poètes et les écrivains ont également des manuscrits qui sont raturés et plusieurs versions du même texte. C'est ainsi que ma poésie fonctionne également. Le tableau, comme l'édition, arrêtent le texte. Mais cet arrêt ne concerne que la proposition de l'auteur ; ensuite l'œuvre est offerte à une infinité de lectures de la part de ceux qui s'en emparent.

Pourquoi cette traversée entre poésie persane et française?

C'est cette exposition qui a été déterminante. Pour moi, la poésie est un bien immatériel et c'est de là qu'est née cette idée de partage. J'avais envie de faire partager ce que je ressens dans la vie aux personnes qui visitent cette exposition. Pour faire partager, j'ai donc fait cette démarche de faire *interpréter* un certain nombre de poèmes, pour donner au public iranien un accès à cette poésie.

Quel est ce tableau vert différent des autres tableaux?

Ce tableau vert est une histoire personnelle: une époque de ma vie qui remonte à une trentaine d'années. Je l'ai commencé à un moment où je devais écrire une thèse. Pour un artiste peintre, - et j'étais à ce moment dans la peinture - , écrire une thèse est une trahison ou une forme d'abandon de la peinture. Ecrire une thèse, c'est un travail monstrueux. En France, les thèses sont très lourdes et dans mon domaine, elles sont deux fois plus lourdes. En effet la présentation de la thèse dans le domaine des arts plastiques comprend à la fois le corpus textuel et une œuvre spécifiquement faite sur le sujet de la thèse. C'est donc une sorte de double thèse. J'ai alors fait un choix, celui d'une non-écriture. Au lieu de peindre mes tableaux avec des figures abstraites ou

figuratives, j'ai écrit le tableau, avec simplement des hachures, des milliers de hachures dans un seul tableau. Ce tableau est un palimpseste, c'est-à-dire un recouvrement d'écritures successives qui s'arrête au moment où j'en suis satisfait. Alors ce tableau montre une partie de mon parcours d'écriture, même s'il est une absence d'écriture, il est simplement le geste, la trace de l'écriture, il montre un peu ce que fut et ne fut pas l'écriture dans mon parcours artistique et universitaire.

Ce tableau, vous l'avez fait en une fois?

Ce tableau est fait d'une couche de peinture sur le support, qui est ici du papier. Puis, dans cette peinture à l'huile, je fais des lignes de hachures avec un pastel. L'ensemble durcit peu à peu et j'interviens de nouveau avec une autre couleur, puis une autre, et je refais le tableau jusqu'à ce que je sois esthétiquement satisfait et je l'arrête. Au moins provisoirement.

Est-ce que ce type de tableaux est également immobilisé, comme vos tableaux de poèmes?

Il est arrêté, mais relativement, parce que j'ai regardé dans ma réserve et j'ai choisi ce tableau, qui était d'abord d'assez grand format et je l'ai coupé en quatre, pour le voyage. Les autres morceaux sont donc aussi devenus d'autres tableaux, car pour moi, la pratique artistique est *in process.* Elle ne finit jamais et je peux retourner à des œuvres assez anciennes, comme celle-ci, et y retravailler. C'est de cette manière que je travaille et que j'ai toujours travaillé.

Et ce tableau dénote parmi les autres poèmes arrêtés. C'est un refus d'écriture.

Il est pure peinture, mais il est en même temps rejet de l'écriture académique. Ecrire une thèse était un exercice que j'estimais avoir dépassé. J'ai préféré me ranger dans la peinture qui est certes une autre aventure que la thèse. Pour autant l'écriture a toujours été un plaisir pour moi.

Comment ce tableau s'insère parmi les autres dans cette exposition?

Il est une des formes de l'écriture que j'ai pratiquées. Dans l'histoire de la poésie moderne et contemporaine, il y a la poésie répétitive, comme la musique répétitive, c'est-à-dire «des poésies qui ne disent absolument rien», qui sont des répétitions, des onomatopées, des recouvrements de lettres. C'est un peu dans cet esprit que je voulais le montrer, pour présenter un stade à la fois régressif et projectif de l'écrit. J'aurais pu apporter un livre de poésie ou montrer des photos de la présence de l'écriture dans mon travail depuis vingt ans, qui est présente d'une certaine manière, notamment dans des sculptures, avec justement des pochoirs et des textes qui donnent des titres à des œuvres. Donc, ce tableau, ici, dit que

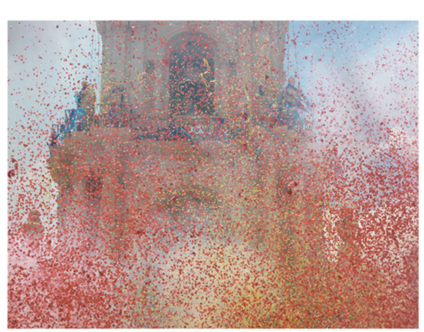
> Je conteste la dicibilité des mots, je conteste que les mots puissent être monosémiques, qu'ils aient tous un seul sens. On entre à chaque nouvelle lecture avec une nouvelle modalité d'appréhension du texte, mais aussi avec une interprétation qui diffère. Je ne sais s'il vous est arrivé de relire des livres important, comme la Bible ou le Coran. Dans ces livres, chaque lecture apporte un éclairage nouveau. Et la poésie fonctionne de cette manière pour moi.

l'écriture que l'on voit dans la présente exposition, écriture très récente, puisqu'il date de 2011-2012, a eu des antécédents et qu'elle n'est pas un surgissement venu de nulle part.

Vous dites que la poésie est pour vous toujours verticale?

Non, ce n'est pas ça. La poésie que j'écris est comme un espace de liberté qui échappe à tout académisme, tout dogmatisme. Cette mise en forme actuelle est récente et différente de celle de la poésie que j'ai éditée, de la poésie que j'ai faite il y a plusieurs décennies, qui est écrite et couchée dans les livres, tout simplement, sans parti pris de mise en page particulier. Alors qu'ici, avec la mise en tableau, puis la mise en photo, je me suis orienté vers une mise en page spécifique, qui n'est pas courante dans l'écriture poétique et en même temps je dresse la poésie verticalement. Il y a aussi une chose importante à dire: j'ai habité plusieurs fois dans ma vie au bord de la mer, et il y a dans la mise en page symétrique cette allusion au reflet dans l'eau, au parcours des vagues, etc. Il y a quelque chose dans mon œuvre qui évoque cela.

mots éphémères, à peine énoncés, à peine, inaudibles, incompréhensibles
détachés de leur chair, oubliés avant même d'être dits
…………va la poésie, errance…………
mots jetés vers l'infini, dispersion aux cardinaux, par-delà l'entendement,
tellement insaisissables, mots échappés à jamais de la mémoire
comme un songe tellement éphémère et si vague et déjà évaporé
constructions de l'esprit
comme l'onde s'écoule, informe, en circonvolutions
et toujours épouse ce qui l'accueille, et se forme et reforme
sans certitude d'être, d'avoir été, sans
-disparition du sens en l'immense-
erre la poésie en sa liberté et s'égare, incertaine
et doute et
jette, projette, inscrit les mots au firmament
sans ombres, au-delà du bleu et du lointain imaginables
et s'effacent comme la trainée pâle de vols inconnus vers je ne sais
et ne reste que si peu, un passé déjà, un doute, un avoir été
le temps, retours et encore puis encore, passé enfoui



les rives du monde s'estompent en vagues souvenirs
temps passé et vainement compté
un bleu si pâle, déjà si gris
fusion des choses et de l'esprit
confusion et plainte
manque

Vous n'utilisez pas beaucoup de couleurs.

Non, il y a un nombre limité de couleurs. J'interviens principalement avec le doré, l'argenté, le noir, le bleu clair ou le rouge. Et le support est aussi parfois déjà coloré, par exemple les cartons sont déjà d'un gris assez chaud. Je ne tiens pas à faire un bariolage. L'objectif est de rendre le poème visible plutôt que lisible. C'est-à-dire que je porte atteinte à la lisibilité de différentes manières. Les parties les moins lisibles le sont à dessein, suite à ma décision. Je gère la lisibilité effectivement pour que la visibilité et l'appréciation esthétique soient présentes à côté de la compréhension ou de la tentative de compréhension de ce qui est textuel. Je ne veux pas qu'on échappe à l'appréciation esthétique visuelle, car ici c'est un tableau. A Paris, j'ai montré mes tableaux au directeur de la Maison de la poésie. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas juger mes tableaux et m'a demandé de lui envoyer mes poèmes seuls (sans mise en tableau). Mais je ne pouvais pas déshabiller ma peinture, en arrachant la peinture pour garder le texte, parce que texte et peinture sont ici définitivement

inséparables. Il y avait une incompréhension grave de ce côté. Ce directeur n'est pas plasticien, c'est un pur poète qui s'investit dans les lectures et mises en spectacle de la poésie. Je trouve cette incompréhension regrettable mais j'ai par ailleurs rencontré des personnes qui ont compris que je n'étais pas attaché à une appréhension, picturale, ou photographique ou textuelle, mais à un vivre ensemble de ces trois médiums qui suppose du spectateur qu'il accepte ce vivre ensemble.

Quelle est la différence entre ces "poèmes illustrés" et les poèmes accompagnés par des illustrations ou des enluminures destinées à les mettre en valeur?

La différence est dans mon parcours, qui est totalement éloigné de l'illustration. Je n'ai pas privilégié la poésie dans mon parcours. Depuis plusieurs décennies, je privilégie les arts plastiques, c'est-à-dire la sculpture, la peinture, la photo, l'installation, etc. Quand je suis revenu à la poésie, j'ai d'abord composé, en laissant cette poésie s'imprimer sur des feuilles de papier, à la sortie de l'imprimante, puis je l'ai orientée vers ce croisement avec la peinture et la photo. Il ne s'agit donc pas d'enluminer la poésie, il s'agit de faire œuvre picturale et œuvre poétique de manière croisée, indissociable. Ou œuvre poétique et œuvre photographique, ensemble.

Je vous ai posé cette question à cause de la brillance des dorés, qui rappelle l'enluminure.

Oui, la brillance renvoie vers l'enluminure, mais c'est la lettre elle-même et pas seulement la première lettre du texte qui prend un caractère calligraphié, contrairement à l'enluminure et la calligraphie occidentales. Ceci dit, effectivement, j'ai une culture, une connaissance de l'histoire, de la calligraphie et de la typographie, qui ont peut-être trouvé de quoi nourrir la forme que je voulais donner.

Ces photos ne sont-elles pas un peu tristes? Sur quels critères les choisissez-vous?

Pour moi, elles ne sont pas tristes. Elles re-présentent des choses du monde que je photographie. Je suis ému quand je vois ces petites choses ignorées que personne ne regarde vraiment. C'est mon œil d'artiste, à travers l'appareil photo, qui perçoit quelque chose d'émouvant et je n'ai jamais trouvé quoique ce soit de triste dans ces choses-là. C'est le monde avec ses aspects modestes. Moi, je trouve que c'est d'abord une photo plasticienne, d'artiste plasticien, et si je prends ces photos, c'est aussi parce qu'il y a pour moi de l'émotion et de la plasticité fortes. Il y a beaucoup de plasticité dans ces photos. Peut-être qu'elles nécessitent des explications pour un certain public, pour dire que ces photos n'ont pas la volonté de montrer le côté triste du monde, le côté déchet, etc. Je pense que les petites choses du monde sont aussi importantes que les grandes choses. Je ne photographie pas les grands monuments, mais des petites choses que personne ne regarde vraiment et que j'aime regarder.

> Il ne s'agit pas donc d'enluminer la poésie, il s'agit de faire œuvre picturale et œuvre poétique de manière croisée, indissociable. Ou œuvre poétique et œuvre photographique, ensemble.

Pour moi, il n'y a pas de tristesse, il y a des aspects du monde, tels qu'en eux-mêmes.

Pourquoi il n'y a pas la même variété typographique dans les textes persans?

A cause des difficultés techniques que j'ai rencontrées. Il a été très difficile de monter cette exposition comme je l'entendais. Je n'ai pas eu directement accès à un clavier d'ordinateur parce que je ne parle pas persan, j'ai dû donc passer par plusieurs collaborations. Je n'ai pas choisi cette typographie que vous voyez ici en particulier. Elle est plaisante pour moi, mais j'aurai aimé avoir le choix. Pour cette fois, je ne l'ai pas eu. Plus tard, si je continue dans cette direction, je serais mieux équipé dans mes relations pour que quelqu'un tape les textes en persan et que je lui donne des instructions quant à la mise en page. Mais c'est très difficile en France d'avoir accès à la frappe de textes en persan, parce que techniquement les ordinateurs refusent le persan ou nécessitent des opérations spécifiques.

Vous accordez beaucoup d'importance au Temps dans votre œuvre.

Oui, le Temps est une des préoccupations de ma poésie. Il y a différents temps, le temps cité explicitement, le temps en ce qu'il est, c'est-à-dire nous échappant, notre temps inventé, le temps qu'on utilise, il y a aussi le temps de la lecture et de la promenade dans le tableau. On regarde le tableau, on y prélève, on revient. Il y a différents temps qui se conjuguent dans le tableau.

Vous utilisez la vidéo pour la première fois. Pourquoi?

Oui, je n'ai jamais utilisé la vidéo. Mais quand j'ai fait *interpréter* mes textes, mon ami iranien en France les a lus et traduits à Tabriz où il séjournait et il m'a rendu non pas du texte papier, mais du texte lu enregistré. Et c'est là que l'idée est venue de monter une vidéo, ce qui n'a pas été facile à faire parce que ma partenaire coréenne, à Séoul, ne parle ni français, ni anglais, puisqu'une autre partenaire coréenne en France coordonnait les opérations. On a dû faire face à de nombreuses difficultés, comme la difficulté des textes persans qui s'affichaient à l'envers, et finalement, par manque de temps, nous avons opté pour la saisie en photoshop des textes persans lettre par lettre. Ma partenaire de Séoul a travaillé deux nuits de suite sans s'arrêter.

Pourquoi avoir mis en valeur certains mots parmi d'autres?

C'est une question à la fois d'espace visuel et de sonorité. Parce que la lecture comprend toujours la sonorité et la résonance intérieure du mot. Je voulais que le lecteur joue avec le texte tel que je le propose, c'est-à-dire qu'il puisse jouer avec je, e, il, etc., et qu'il dise intérieurement, presque automatiquement, inconsciemment les lettres: fort pour les grandes, doucement, comme murmurées pour les petites. Il y a cette sonorité intérieure pour celui qui lit la poésie, un résonnement dans la tête. De toute manière, la sonorité est très forte en poésie, alors qu'il y a beaucoup moins cet appel de la sonorité dans le roman.

Ces grands tableaux sont faits de quatre tableaux plus petits.

Non, il ne s'agit pas de quatre tableaux. Ce sont des grands formats que j'ai coupés pour le transport. Je les coupe toujours. En réalité, ces œuvres sont en 2 pièces. Deux formats de 1 mètre 20 de large et 80 de haut, que j'ai encore coupés en deux pour les transporter, parce qu'il n'y avait pas de budget de transport. Alors, étonnamment, je peux dire que j'ai calculé le poids de mon travail.

Vos tableaux, découpés en quatre, rappellent la crucifixion.

La symétrie évoque la crucifixion. J'ai connu et j'ai lu beaucoup d'auteurs et de poètes dont la vie fut une immense souffrance et c'est peut-être ici ce qui m'a conduit à cette interprétation de la poésie comme étant le témoignage de la souffrance existentielle, que je connais bien, comme beaucoup de poètes, surtout ceux qui veulent réfléchir par eux-mêmes au sens de la vie.

Et donc, vous avez rencontré la poésie en tant qu'espace de liberté et après quelques décennies, vous avez redécouvert cet espace avec votre regard d'artiste?

Oui, ma première phase de poésie, - publiée -, était une poésie que je faisais dans un contexte particulier. J'étais alors, jeune artiste, dans un milieu de poètes, notamment des amis américains qui écrivaient beaucoup; ma poésie était une écriture faite dans les cafés, au hasard de mes déplacements, que je mettais ensuite en forme. Je n'avais pas encore à ce moment le désir de cette traversée et de cette rencontre des médiums et ce que j'ai édité à l'époque était un petit livre avec quelques illustrations séparées du texte proprement dit. Alors qu'ici, il y a une cohérence, une conjugaison des médiums, peinture, texte et photos, qui sont irrémédiablement inséparables. Ce retour à la poésie s'est fait après l'arrêt de ma carrière d'universitaire. Un jour je rangeais des documents et j'ai retrouvé des poèmes en instance, de différentes époques de ma vie. Je me suis remis à écrire en poésie, et pendant de longs mois, je n'ai fait qu'écrire, plus d'une centaine de poèmes. Je ne voulais pas que ces poèmes finissent en une édition simple. Je cherchais autre chose. Le temps a passé et à un moment, j'ai trouvé ce que je voulais. Au début j'ai tâtonné, mais j'ai fini par y arriver.

> Je ne photographie pas les grands monuments, mais des petites choses que personne ne regarde vraiment et que j'aime regarder. Pour moi, il n'y a pas de tristesse, il y a des aspects du monde, tels qu'en eux-mêmes.

Y a t-il un nom pour cette mise en verticalité, cette mise en forme des poèmes? Et y a-t-il d'autres artistes qui travaillent en collaboration ou en

parallèle avec vous?

Non, l'écho que j'ai de ce travail dans les milieux artistiques montre qu'il s'agit d'un parcours singulier. Cependant, tout au fond de ce travail, il y a les traces des poésies dadaïste et surréaliste, des lettristes et de la poésie post-lettriste, ainsi que d'autres formes de poésie évidemment, mais ce travail en soi est le mien propre. La seule référence que j'ai est un artiste américain, Glenn Ligon, qui a travaillé à écrire des textes mis en tableaux et dont le travail laisse ressortir une grande souffrance. Cet artiste a quant à lui copié des textes d'auteur, mais je ne peux pas parler d'influence directe, juste de coïncidence.

Je voulais que le lecteur joue avec le texte tel que je le propose, c'est-à-dire qu'il puisse jouer avec je, e, il, etc., et qu'il dise intérieurement, presque automatiquement, inconsciemment les lettres: fort pour les grandes, doucement, comme murmurées pour les petites. Il y a cette sonorité intérieure pour celui qui lit la poésie, un résonnement dans la tête.

La traduction des poèmes en persan est parfois un peu lointaine. Pourquoi?

Il ne s'agit pas de traduction, mais *d'interprétation*, comme je le voulais dès le départ. La distance que voulait prendre le "traducteur" était claire. Nous avons donc décidé de ne faire ni une traduction technique, ni une traduction proche. C'est donc une traduction du ressenti par rapport au poème, et c'est pour cette raison qu'il y a des écarts considérables et qu'on voit même des éléments des phrases qui disparaissent. Je suis persuadé de l'intraductibilité de la poésie et davantage encore lorsqu'il s'agit de deux langues comme le persan et le français. Pour autant l'expérience de cette exposition a montré que ces interprétations sont pertinentes. Beaucoup de visiteurs ont voulu me dire combien ils avaient apprécié ces interprétations.

Les mots en lettres plus grandes ne sont pas forcément soulignés dans l'interprétation.

Non, effectivement, les textes que j'ai donnés pour l'interprétation n'étaient pas mis en page. Ils n'avaient donc pas la typographie définitive que j'aurais aimé utiliser. Mais je suis assez heureux de cette collaboration. Elle demande à être poursuivie pour qu'on puisse aller sur un terrain où on disposerait par exemple d'une diversité typographique. Mais il y avait urgence à y arriver et j'y suis arrivé de cette façon.

Vous est-il déjà arrivé de faire intervenir votre créativité visuelle sur un poème dont vous n'êtes pas l'auteur?

Oui, mais je n'utilise jamais le poème entier. J'insère des citations qui m'intéressent pour différentes raisons, soit dans ma sensibilité, soit au niveau d'une compréhension de ce qu'est la poésie, ou j'utilise des citations prises dans le domaine de gens qui écrivent sur la poésie ou l'analysent. Je l'ai dit, ma poésie est quelque peu autotélique et en ce sens il y a pour moi beaucoup de plaisir à regarder ce qui la constitue et la fait advenir.

Monsieur Jean-Pierre Brigaudiot, merci d'avoir accordé cet entretien à *La Revue de Téhéran.* ■

---

1. Les expositions "Crossing" qui se sont tenues du 7 au 16 avril 2012 au Silk Road Gallery (www.silkroadartgallery.com) et au siège de l'Association d'Amitié France-Iran.

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۳۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۱۵۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 30 000 tomans
- 6 mois 15 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) مؤسسه

Nom نام خانوادگی — Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- شش ماهه ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۱/۰۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- 1 an 100 000 tomans
- 6 mois 50 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

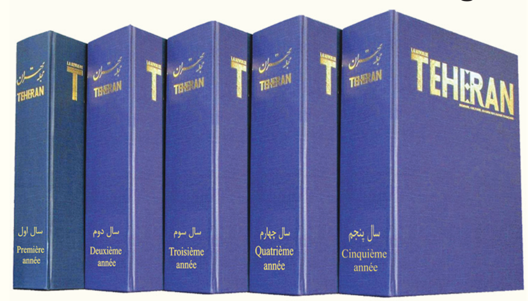
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت،**
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des soixante premiers numéros de *La Revue de* TEHRAN est désormais disponible en cinq volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



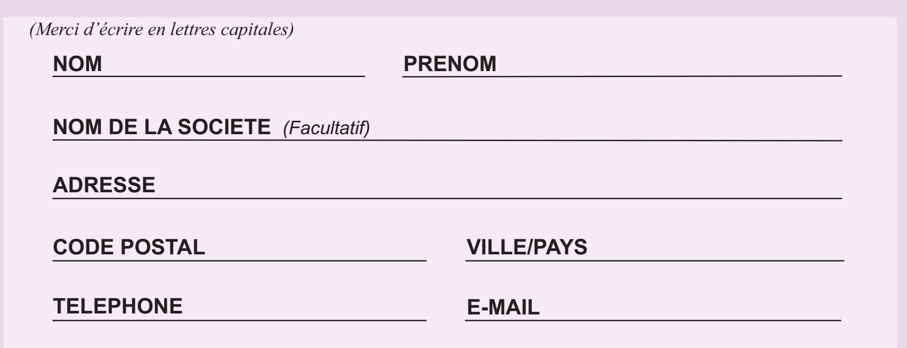
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم و پنجم مجلهٔ تهران شامل
شصت شماره در پنج مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ PRENOM ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ VILLE/PAYS ____________

TELEPHONE ____________ E-MAIL ____________

☐ **1 an** 80 Euros

☐ **6 mois** 40 Euros

■ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

■ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

■ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

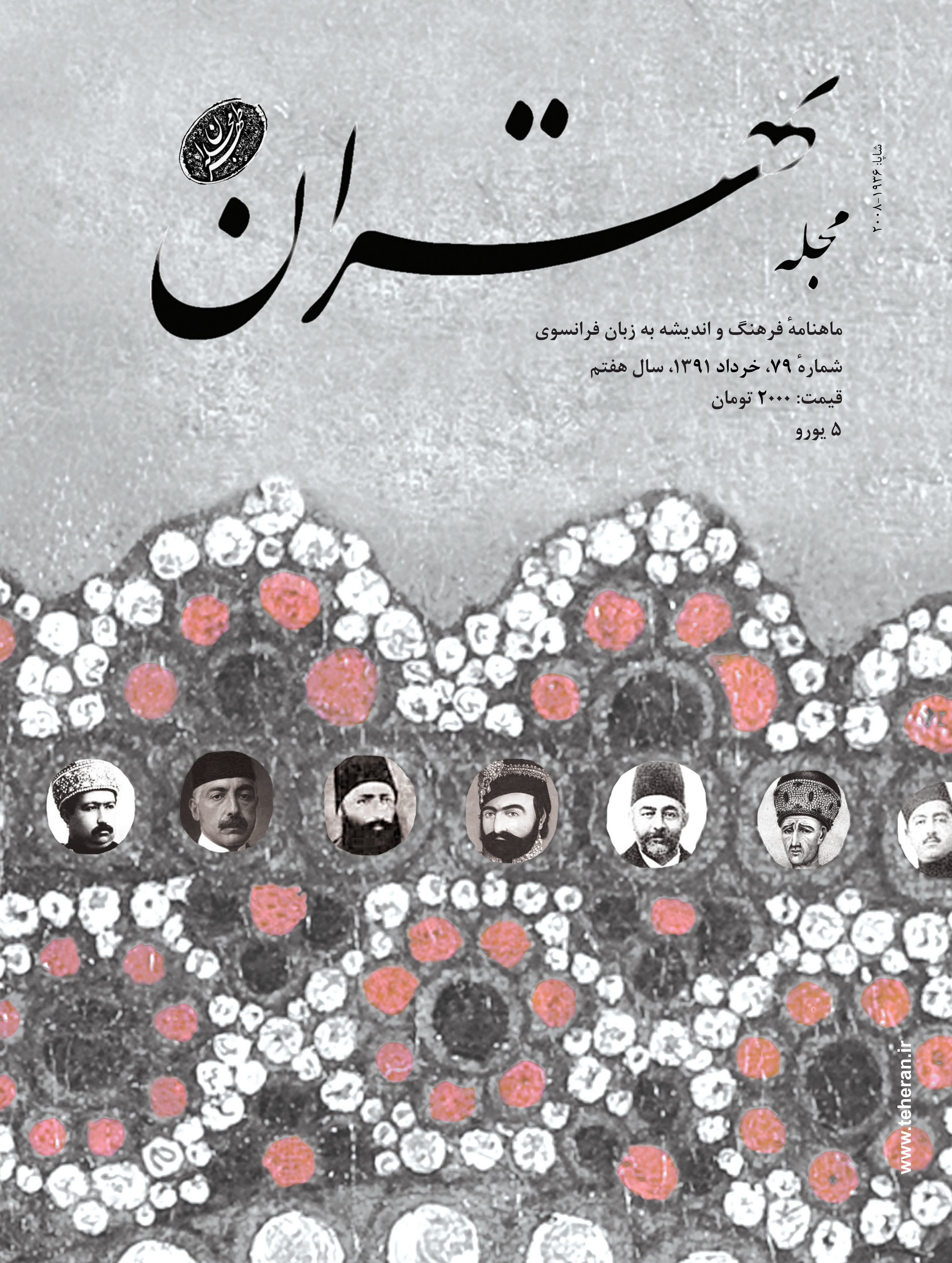
گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Détail d'une couronne qâdjâre.
Enchâssés dans la couronne, des portraits de personnalités de la période qâdjâre; de gauche à droite: Mohammad-'Ali Shâh, Vossough-ol-doleh, Ghâem Maghâm Farahâni, Mohammad Shâh, 'Ali Asghar Atâbak, Aghâ Mohammad Khân et Mohammad Hassan Mirzâ



مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۷۹، خرداد ۱۳۹۱، سال هفتم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir